This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

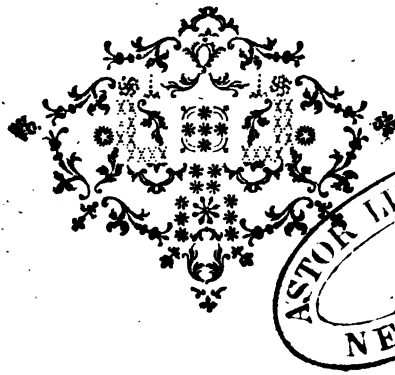
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TABLEAU
PHILOSOPHIQUE
DE L'ESPRIT DE M. DE VOLTAIRE.

Pour servir de suite à ses Ouvrages, & de Mémoires à l'Histoire de sa Vie.

Tibi soli tacebunt homines ? Et cum ceteros irriseris, à nullo confutaberis ? *Job. C. XI.*



A GENEVE,
CHEZ les Freres CRAMMER.

M. DCC. LXXI.

TABLEAU

PHILOSOPHIQUE

DE L'ESPRIT DE M. DE VOLTAIRE.

PRÉFACE.

LA vie du grand *Condé*, peinte dans la Gallerie de Chantilli, repréſente, d'un côté, la Muſe de l'Hiſtoire arrachant du Recueil des Actions de ce Prince, les feuillets qui contiennent celles qu'il avoit à ſe reprocher contre ſon Roi & ſa Patrie; & de l'autre, le Héros arrêtant la trompette de la Renommée prête à publier indiſcrètement les bonnes & les mauvaiſes. Si la ſtatue qu'on ſe propoſe d'élever à M. de *Voltaire*, devoit auſſi le repréſenter foulant aux pieds ce tas ignominieux de brochures enfantées contre la vérité & la décence, & le Poëte rejettant, avec un air d'indignation & des larmes de repentir, cette plume de fer & de boue qui a déchiré la Religion ou avili les Hommes de Lettres, nous nous diſpenſerions, avec plaiſir, de publier l'Ouvrage *que nous* avons entrepris : mais

il s'en faut bien que ce ſoient là les ſentimens du Héros de la Littérature. Bien loin d'interrompre le cours de ces productions qui le deshonorent, on le voit juſques dans la vieilleſſe la plus avancée, donner un nouvel eſſor à l'amertume de ſon fiel, porter de nouveaux coups aux Chriſtianiſme & à ceux qui le reſpectent ou le défendent. On diroit que ſon génie ne reprend de forces, que quand il eſt inſpiré par la haine ou par l'impiété. Combien d'hommes célebres n'ont pas été depuis longtems en butte à ſes invectives & à ſes ſarcaſmes! Une malheureuſe facilité de tourner en plaiſanterie les injures les plus atroces & les calomies les plus abſurdes, le rendent, depuis pluſieurs années, l'amuſement des Gens frivoles, en lui faiſant oublier qu'il eſt un ſujet d'indignation pour la ſageſſe & la vertu.

Si nous étions dans un ſiécle & chez un Peuple, où un ſeul homme eût acquis le Privilége de diffamer les autres hommes, ſans que perſonne eût le droit de lui répondre, nous nous contenterions de dire: malheur à cet homme,

malheur au ſiécle qui le goûte, malheur au Peuple qui le tolére. Heureuſement la Nation n'en eſt pas venue à ce dégré d'aviliſſement & de perverſité. Malgré l'enthouſiaſme des Approbateurs de M. de *Voltaire*, il ſubſiſte encore parmi nous des ames honnêtes, que l'indécence révolte, & des eſprits éclairés toujours prêts à défendre le mérite attaqué. Par quelle fatalité, ſe diſent-ils à eux-mêmes, le génie le plus propre à s'élever au plus haut degré de gloire, n'a-t'il pas craint de dégrader les Talens & les Lettres, en répandant l'opprobre ſur les Lettres & les Talens?

Le premier Poëte du ſiecle, l'Apôtre prétendu de la Tolérance, a donné néanmoins de nos jours, cet exemple ſi propre à faire connoître le déréglement des paſſions & l'abus du génie. Un grand nombre d'hommes de Lettres eſtimables, ſoit par leurs mœurs, ſoit par leurs ouvrages, ſont devenus l'objet de ſa haine; & leur réputation, pour n'avoir pas plié ſous ſon deſpotiſme, eſt devenue la victime de ſa jalouſie ou de *ſa malignité*. Pour peu qu'on recherche

la cauſe d'une inimitié ſi acharnée, on eſt étonné d'y trouver les fondemens les plus minces, en même-tems qu'on y découvre les excès les plus inexcuſables. C'eût été peu pour lui de ſe montrer injuſte à l'égard de leur mérite littéraire; il a cherché à rendre leur perſonne odieuſe & mépriſable. Aveuglé par ſon amour-propre inflexible, il a cru tenir dans ſes mains le fléau du ridicule; il a cru pouvoir ſe rendre l'arbitre des jugemens du Public; & quiconque a été ſon ennemi, ou n'a pas voulu être ſon admirateur, s'eſt vu impitoyablement déchiré par ſes traits. Jamais haine ne fut plus féconde en querelles, en injuſtices, en ſatyres, en imputations. De-là ce déluge de Libelles qui conſigneront ſa honte à la poſtérité, ſans nuire aux perſonnes qu'il s'efforce de décrier.

C'eſt par un ſentiment de juſtice que nous avons entrepris de préſenter aux yeux du Lecteur le Tableau révoltant des proſcriptions de M. de *Voltaire*, & d'oppoſer le langage du déſintéreſſe*ment & de* la vérité, à celui de la paſ-

tout naturellement aux impreſſions qu'ils doivent faire ſur tous les eſprits équitables. Tantôt nous avons confondu l'impoſture en lui oppoſant la vérité; tantôt nous avons parlé le langage de l'indignation contre les horreurs qu'il n'a pas craint d'avancer; tantôt celui de la plaiſanterie contre les indécens badinages qu'il s'eſt permis, enfin, nous l'avons ſuivi pas à pas; nous lui avons répondu, pour ainſi dire, mot à mot; nous l'avons redreſſé trait par trait; & toujours nous nous ſommes appuyés ſur les faits les plus autentiques, ſur les mémoires les plus exacts, ſur les réclamations les plus juſtes, ſur les réponſes les plus préciſes. Qu'il ne nous reproche pas d'avoir défiguré ſes ouvrages, ni de lui en avoir imputé dont il ne ſoit pas l'Auteur. Outre qu'il eſt impoſſible de le méconnoître à ſon ſtile, nous nous en ſommes tenus à la derniere Edition de *Grammer*, qu'il avoue & envoyée par M. de *Voltaire* lui-même à un de nos amis. Le Tableau, pour être humiliant aux yeux de ſon amour-propre, n'en ſera donc pas moins fidele. Il y verra, *réunis* ſous un même point de

vue, les égaremens de ſon eſprit & ceux de ſon cœur; ſon génie obſcurci par la baſſeſſe des motifs & l'indignité du langage; cette Philoſophie ſi vantée par lui, triſtement éclipſée ſur les nuages de l'humeur & du reſſentiment; ſes plus belles maximes contredites par ſes procédés; il y verra enfin ſes proteſtations d'amour & de zele pour le bonheur des hommes, réfutées par ſon acharnement à pourſuivre les vivans & les morts. Après cela, nous ne doutons pas qu'il ne mette encore cet Ouvrage au rang des Libelles; mais nous lui dirons d'avance, c'eſt à vous qu'il faudroit vous en prendre ſi le récit exact de vos démêlés, & les Extraits de vos Ouvrages, étoient propres à former un Libelle. La haine ne nous aveugle point, ne nous en accuſez pas; la Juſtice ſeule nous touche; ce n'eſt que par juſtice que nous défendons ceux que vous opprimés. Vous n'avez rien reſpecté vous-même, pourquoi ne dirions-nous pas, d'après *Lactance*, *Audendum eſt, ut illuſtrata veritas pateat, multique ab errore liberentur.*

TABLEAU

sion & du mensonge. Si notre Ouvrage parvient à la connoissance de cet Ecrivain, il ne manquera pas de nous envelopper dans ses anathêmes; mais qu'il apprenne qu'élevés par nos sentimens au-dessus de ses injures, nous ne rougirons pas d'être associés aux honnêtes-gens qu'il poursuit. Depuis qu'il s'est arrogé le droit de diriger les lumieres, de décider du goût, de juger le mérite, d'assigner les rangs, tout ce qui n'est pas entré dans ses idées est devenu la proie de son ressentiment; ses lumieres sont dangereuses en bien des occasions, son goût est équivoque en mille autres, ses sentimens presque toujours injustes, ses éloges même suspects; ce sera donc pour avoir été les amis du vrai, les défenseurs du bon goût, les zélateurs de la justice & peu jaloux de ses louanges, que nous aurons encouru sa disgrace.

Avant d'entrer dans le détail de ses démêlés littéraires, nous protestons, avec assurance, que nous sommes très-éloignés de vouloir affoiblir en rien les éloges dûs à ses productions qui n'attaquent ni la Religion, ni les mœurs, *ni les Réputations.* Nous ne craindrons

pas de le dire; il eût été le premier homme de ſon ſiécle, s'il n'eût pas été peut-être le plus ſenſible, le plus emporté, le plus intolérant contre tout ce qui a oſé contredire ſes prétentions. Les diſcuſſions littéraires peuvent ſervir à aiguiſer les eſprits, à approfondir les matieres, à développer la vérité. Quand elles ſont contenues dans de juſtes bornes, on peut alors les regarder comme des fermentations utiles qui éclairent & enrichiſſent les Lettres; mais quand une plume ſe dégrade pour venger un amour-propre exceſſif, on oublie aiſément le grand homme, pour ne reconnoître que l'homme foible & trop ennivré de lui-même.

On ſera à portée d'en juger par l'expoſé fidele des démêlés de M. de *Voltaire*, avec des Littérateurs de toutes les claſſes. On y verra les déclamations, les procédés, les contradictions, les fauſſetés qu'il a employées pour décrier ſes adverſaires. Nous avons raſſemblé les faits, expliqué les textes, vérifié les citations, confondu les impoſtures, repouſſé les ſatyres. Selon les différens ſujets qu'il nous a fournis, nous nous ſommes laiſſé aller

TABLEAU
PHILOSOPHIQUE
DE L'ESPRIT DE M. DE VOLTAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

M. de *Voltaire* deſtiné à avoir de querelles avec les Ecrivains les plus célebres & les plus eſtimables de ſon ſiécle, devoit commencer par le grand *Rouſſeau*. L'origine de cette querelle n'eſt certainement pas à ſa gloire; la maniere dont il l'a ſoutenue eſt encore plus honteuſe. Nous allons mettre, en peu de mots, le Lecteur à portée d'en juger.

Il étoit encore au Collége, quand il fut accueilli, avec autant de politeſſe que de

bonté, par le premier de nos Poëtes lyriques. Ce fut d'abord de la part du jeune *Arouët* (*a*) toutes les démonstrations de respect & de docilité qui lui convenoient alors, & qu'il eut dû conserver dans la suite. Il le consulta sur ses premiers Ouvrages. *Rousseau* en usa avec la sincérité qu'un grand homme a toujours pour un commençant dont il désire les progrès. Ce zele déplut au jeune homme qui dissimula pourtant; mais son amour propre étoit trop sensible pour lui permettre de se soutenir long-tems dans une apparente docilité.

Il alla voir *Rousseau* à Bruxelles, où cet illustre Poëte s'étoit retiré. Ce fut-là qu'il fit connoître la trempe de son esprit & de son naturel, dans une circonstance où il auroit dû s'instruire au lieu de se révolter. Il lui fit la lecture de son *Epître à Uranie*. *Rousseau*, qui avoit fait voir qu'on pou-

(*a*) M. de V. a porté le nom d'*Arouët* jusqu'après sa sortie de la B.; alors il le changea en celui de *Voltaire*. « J'ai été si malheureux avec l'autre, écrivoit-il à la fille de Me. *du Noyer*, que je veux voir si celui-ci m'apportera du bonheur. »

voit être un grand Poëte en respectant la Religion, ou qui s'étoit repenti de quelques traits échappés à sa plume dans sa jeunesse, ne put s'empêcher de lui témoigner de l'étonnement & de l'horreur, pour un production aussi impie & aussi contraire à sa façon de penser. Il imposa silence au jeune *Arouët.* C'en fut assez pour allumer dans son cœur une haine implacable. Dès lors il se permit, dans ses conversations, en Hollande & à Paris, les propos les plus odieux contre celui qu'il appelloit, peu auparavant, son maître & son ami. Mais la grande époque de son ressentiment fut à l'occasion de sa tragédie de *Zaïre.* On envoya cette pièce à *Rousseau*, lorsqu'elle fut imprimée, en le priant de vouloir bien en dire son sentiment. *Rousseau* en releva les défauts dans sa réponse ; on fit courir sa lettre contre son intention, & M. de *Voltaire* ne put voir cette critique sans un surcroît de fureur. Dès ce moment il ne garda plus de mesures. Il publia contre *Rousseau* plusieurs écrits satyriques, dont nous allons donner quelques extraits, sans nous asservir à l'ordre des tems. On pourra

juger par ces diverſes citations de la droiture de ſon cœur, de la juſteſſe de ſon eſprit, de l'équité de ſa critique, de l'honnêteté de ſon ſtyle.

Dans une *Epitre ſur la Calomnie*, adreſſée à madame la Marquiſe *du Chatelet*, il s'éleve avec force contre les médiſans & les calomniateurs, & y prodigue en même-tems lui-même les médiſances & les calomnies les plus atroces ; de ſorte qu'on y voit ſon propre caractère bien mieux tracé, que celui qu'il attribue à l'*Horace* Français.

Ce vieux Rimeur couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du Public outragé,
Puni ſans ceſſe & jamais corrigé ;
Ce vil *Ruſus*, que jadis votre pere (*a*)
A, par pitié, tiré de la miſere,

(*a*) M. de V. veut parler de M. le Baron de *Breteuil*, le protecteur & l'ami de *Rouſſeau* qui ne fut jamais ingrat envers ce Seigneur. « M. le Baron de » *Breteuil*, dit *Rouſſeau* lui-même dans une de ſes » lettres, qui m'a toujours écrit régulierement juſ» qu'à ſa mort, ne manquoit jamais de me parler de » *Voltaire*, & de m'informer, tantôt de ſes ſuccès,

Et qui bientôt ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avoit ranimé :
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant *Thémis* accuſa l'innocence ;
L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que feront tous les traits ſatyriques,
Que d'un bras foible il (*b*) décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,

» tantôt de ſes diſgraces. C'eſt par les lettres de ce » Seigneur, que je conſerve encore écrites la plûpart » de la main, que j'ai ſçu une partie des malheurs de » ce Poëte fougueux, dont un ſeul auroit dû ſuffire » pour le corriger, s'il étoit ſuceptible de correc- » tion..... Quelle eſt l'impudence d'un Impoſ- » teur qui oſe avancer que j'ai manqué à mon bienfai- » teur, pendant que ſon amitié & ma reconnoiſſance » ſont un fait avéré publiquement, dans mes ouvrages » même, dont un des plus conſidérables eſt l'Epitre » que je lui ai adreſſée. *A Enghien, ce 22 Mai 1736.* »

(*b*) Si l'on vouloit s'attacher aux fautes contre la juſteſſe & contre la grammaire, nous aurions ſou-

Moitié français, & moitié germaniques,
Paîtris d'erreurs, & de haine & d'ennui;
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces recueils d'impure médiſance?
Le malheureux, délaiſſé des humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.

Qu'on juge par ces vers du motif de ſon zéle. Une ame honnête s'exprime-t-elle ainſi? N'eſt-on pas forcé de croire qu'une Muſe ſi remplie de fiel dans ſes déclamations, annonce plus de diſpoſition à tomber dans le vice qu'elle reproche, que de droits de s'en plaindre & de talent pour en inſpirer l'horreur? Tel a toujours été le ſtyle de M. de *Voltaire*. Tout le mal qu'on a dit de cet Ecrivain n'a été, ſelon lui, que des calomnies, & les injures qu'il dit aux autres ne ſont que des vérités.

Voici comme il s'exprime dans une autre Epitre à la même Marquiſe, où il étoit

---

vent occaſion d'en relever. Nous dirons ſeulement, en paſſant, où M. de V. a t'il vu *des traits ſatyriques décochés d'un bras .....?*

question de la philosophie de *Newton*, & où *Rousseau* trouve encore sa place :

Que le jaloux *Rufus* à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée,
D'enfermer dans un vers une fausse pensée :
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinoit au reste des humains, &c.

Il dit encore, dans son *discours sur l'envie*, en s'dressant à *Rousseau* lui-même :

Si tu veux, faux dévôt, séduire ton lecteur,
Au miel d'un froid discours mêle un peu moins d'aigreur ;
Que ton orgueil jaloux parle un plus doux langage,
Singe de la vertu, masque mieux ton visage (*a*).

Les malheurs de *Rousseau*, dont la cause étoit encore un problême, qui ne l'est plus aujourd'hui, n'exigeoient-ils pas quelques

(*a*) M. de V. auroit dû prendre pour lui cette maxime. On ne sera jamais embarrassé de décider entre *Rousseau* & lui, lequel a le plus parlé de la vertu & l'a moins pratiquée. On lui laisse le moyen de concilier avec le bon sens & la langue, le *froid*, l'*aigreur* & le *miel*, dans un même *Sermon*.

ménagemens, & ſes talens admirés ſans aucune contradiction ne ſuffiſoient-ils pas pour arrêter les emportemens d'une Muſe auſſi injuſte, que celle de M. de V.? Il n'eſt pas juſqu'aux *Lettres* de cet illuſtre Poëte qu'il ne cherche à avilir, par les plus exceſſives & les plus vagues critiques.

» Ceux qui ont fait imprimer les *Lettres* » *de Rouſſeau*, dit-il (*a*) à un Membre de » l'Accadémie de Berlin, devoient, pour » ſon honneur, les ſupprimer à jamais : » elles ſont dépourvues d'eſprit, & très- » ſouvent de vérité. Elles ſe contrediſent : » il dit le pour & le contre : il loue & » déchire les mêmes perſonnes : il parle » de Dieu à des gens qui lui donnent de » l'argent, il envoye des ſatyres à *Broſſette* » qui ne lui donne rien.

Rouſſeau ne s'attendoit pas ſans doute qu'on mettroit ſes Lettres au jour. Elles étoient le fruit d'un commerce avec quelques amis particuliers. On ſait que dans ces ſortes d'écrits, c'eſt le cœur qui parle & non l'eſprit qui cherche à briller. D'ailleurs,

(*a*) *Nouveaux Mélanges*, troiſiéme Partie.

on peut dire qu'elles reſpirent un certain caractère de grandeur & de ſentiment, auquel M. de V. eſt bien éloigné d'atteindre. On lui auroit rendu un plus grand ſervice à lui-même, ſi l'on n'eût point fait imprimer ſes *Lettres* (*a*) prétendues *ſecrettes*. La ſéche-

(*a*) Ces lettres imprimées en un vol. *in*-12, parurent en 1756. Elles ſont d'autant plus curieuſes, que M. de V. s'y eſt peint au naturel. Elles ſont adreſſées à deux ou trois de ſes amis qui demeuroient à Paris dont il étoit alors abſent, car il les écrivit depuis 1734 juſqu'en 1742 ou 1743. On penſe bien qu'il y eſt ſouvent queſtion de ſes ennemis. Voici dans quels termes il parle de l'*Horace moderne* : « On m'aſſure que » le *Desfontaines* des Poëtes, *Rouſſeau*, eſt chaſſé ſans » retour de chez le Duc d'*Aremberk* ..... Eſt il vrai » que ce miſérable ſoit protégé par Madame la Prin- » ceſſe de *Carignan* ? .... Franchement, quand je » lis *Newton*, *Rouſſeau* me paroît un pauvre homme ; » je ſuis honteux de ſavoir qu'il exiſte .... Les nua- » ges que les *Rouſſeaux* & les *Desfontaines* veulent » élever du ſein de la fange où ils rampent, ne vien- » nent pas juſqu'à moi. Je crache quelquefois ſur eux, » mais c'eſt ſans y ſonger .... Eſt-il vrai que *Rouſſeau* » eſt mort ? Il avoit trop vécu pour ſa gloire & pour » le repos des honnêtes-gens ..... J'ai parlé de ce

reſſe qui y regne & les injures dont elles fourmillent, les font tomber des mains du Lecteur, tantôt ennuyé, tantôt révolté.

Des Lettres familieres du *Pindare* Français, M. de V. en vient à ſes Epitres. Penſe-t-il faire adopter aux perſonnes de bon ſens le jugement qu'il en porte, ou plutôt ne doit-il pas craindre de ſe décréditer lui-même par le peu de diſcernement & d'équité qu'il y fait paroître ?

» Nous ſavons, dit-il, [dans ſon *Parallele* » *d'Horace, de Boileau & de Pope*] que la » plûpart des Epitres de *Deſpréaux* ſont » belles, qu'elles poſent ſur le fondement » de la vérité ſans laquelle rien n'eſt ſup- » portable ; mais pour les Epitres de *Rouſ-* » *ſeau*, quel faux dans les ſujets & quelles » contorſions dans le ſtyle ! Qu'elles exci- » tent ſouvent le dégoût & l'indignation ! » Que veut dire une *Epitre à Marot*, dans » laquelle il prétend prouver qu'il n'y a » que les ſots qui ſoient méchans ? Que ce

» Scélérat comme un honnête homme doit parler d'un monſtre. » C'eſt bien là le cas de dire que *les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines.*

» paradoxe eſt ridicule ! Peut-on d'ailleurs » ſouffrir la maniére dure & contrainte » dont cette idée fauſſe eſt exprimée ?

Et ſi par fois on vous dit qu'un Vaurien
A de l'eſprit, examinez-le bien ;
Vous trouverez qu'il n'en a que le caſque,
Et qu'en effet c'eſt un ſot ſous le maſque.

» *Le caſque de l'eſprit.* Bon Dieu, eſt-ce ainſi » que *Deſpréaux* écrivoit ? ..... Un des » grands défauts de tous les Ouvrages de » cet Auteur, c'eſt qu'on ne ſe retrouve » jamais dans ſes peintures ; on ne voit rien » *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme » dit *Horace* ; point d'aménité, point de » douceur. Jamais cet Ecrivain mélancoli- » que n'a parlé au cœur. Preſque toutes ſes » Epitres roulent ſur lui-même, ſur ſes » querelles avec ſes ennemis ; le Public ne » prend aucune part à ces pauvretés. »

Il eſt aiſé de voir que M. de V. s'attache ici à des miſeres. *Le caſque de l'eſprit* eſt une mauvaiſe expreſſion ſans doute ; mais que de beautés ne trouve-t-on point dans cette Epitre ! pourquoi s'appeſantir ſur des fautes

dont (*a*) *Boileau* lui-même n'eſt point exempt? C'eſt la reſſource des Critiques qui veulent décréditer à quelque prix que ce ſoit ; mais en attaquant les autres de cette maniére, ils ne travaillent que contre eux-mêmes.

A quoi bon cette remarque ſur le raiſonnement que l'Auteur de l'*Epitre à Marot* fait pour prouver qu'il n'y a que les ſots (*b*) qui ſoient méchans ? On peut dire que cette critique eſt déplacée. Qu'on liſe l'Epitre en entier, & l'on verra que *Rouſſeau* prouve très-bien ce qu'il avance ; & ſi M. de V. ſemble être un exemple du contraire, on conſent de le regarder en ceci, & à beau-

---

(*a*) Nous ne citerons pour exemple, que les deux premiers vers du Diſcours au Roi :

Jeune & vaillant Héros dont la haute ſageſſe,
N'eſt pas le fruit tardif d'une lente vieilleſſe.

le Poëte a voulu dire que la ſageſſe du Roi avoit dévancé ſon âge ; mais ſa penſée eſt mal rendue. Si le Héros eſt *jeune*, il eſt hors de doute que ſa ſageſſe n'eſt pas le fruit de ſa vieilleſſe. *Vaillant Héros :* Y a-t'il des Héros poltrons ?

(*b*) Un *Sot*, dit M. le Duc de la *Rochefoucault*, *n'a pas aſſez d'étoffe pour être beau.*

coup d'autres égards, comme un phénoméne.

S'il condamne dans les Epitres de *Rouſſeau* le ſtyle Marotique, il ne devoit pas compoſer dans le même genre *la Pucelle*, *le Pauvre Diable*, & quelques autres Ouvrages qui ont peut-être groſſi, plus que tout le reſte, le nombre de ſes Admirateurs.

L'Epitre de *Rouſſeau* au Pere *Brumoi*, vaut elle ſeule, de l'aveu des Connoiſſeurs, toutes les *Epitres philoſophiques* de M. de V.; elle eſt néanmoins le fruit de cette vieilleſſe qu'il cherche ſi inhumainement à décrier.

Quant aux Odes & aux Cantates de *Rouſſeau*, M. de V. n'en dit rien. On devine aiſément les motifs de ſon ſilence à cet égard.

Après avoir diſtilé le fiel, il a recours à la plaiſanterie. De ſa pleine autorité, il prétend aſſigner à chacun de nos Poëtes le rang qu'il doit tenir dans *le Temple du Goût*. D'autres ont déja remarqué que le goût n'avoit point preſidé à cette compoſition; nous ajoutons que la juſtice y préſide encore moins. Voici comme il entre en ma-

tiére au sujet de celui qu'il auroit dû prendre pour son maître.

» Dans le moment arrive un autre Véri-
» ficateur, soutenu par deux petits satyres,
» & couvert de lauriers & de chardon.

Je viens, dit-il, pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre (*a*).

» Qu'est-ce que j'entends là ? dit la Critique.
» C'est moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Al-
» lemagne pour vous voir, & j'ai pris la
» saison du printems :

Car les zéphirs de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux (*b*).

» plus il parloit ce langage, moins la porte
» [*du Temple du Goût*] s'ouvroit. Quoi !
» l'on me prend donc, dit-il,

Pour une Grenouille aquatique,
Qui du fond du petit Thorax,
Va chantant pour toute musique,
Brexeke, Kaxe, Koax, Koax, Koax (*c*).

(*a*) Vers de *Rousseau*.
(*b*) Vers de *Rousseau*.
(*c*) Vers de *Rousseau*.

» Ah ! bon Dieu ! s'écria la Critique, quel » horrible jargon ! elle ne put d'abord re- » connoître celui qui s'exprimoit ainſi. On » lui dit que c'étoit *Rouſſeau*, dont les mu- » ſes avoient changé la voix, en punition » de ſes méchancetés. Elle ne pouvoit le » croire & refuſoit d'ouvrir. »

On remarquera d'abord que dans le choix des vers que M. de V. affecte de mettre dans la bouche de *Rouſſeau*, il s'eſt attaché, par une chicane ridicule, aux plus foibles d'entre vingt mille. Eſt-ce d'après ces bagatelles que *Rouſſeau* eſt regardé comme un des Poëtes qui fait le plus d'honneur à notre Nation ? N'y a-t'il pas de la mauvaiſe foi à employer, comme preuve, ce qui ne peut être regardé que comme un de ces amuſemens que les grands hommes ſe permettent, pour ſortir quelquefois d'eux-mêmes ? La Fable du roſſignol & de la grenouille eſt médiocre ſans doute, mais que deviendroit la gloire des plus grands Auteurs, ſi leurs lauriers n'étoient à l'abri du blâme mérité par quelques foibles productions échappées à leur plume ?

On lit ce qui ſuit dans une précédente

édition du *Temple du Goût*, ainſi que dans les Variantes de la derniére.

« On lui dit que c'étoit *Rouſſeau*..... » elle lui ferma la porte au plus vîte. Il fut » tout étonné de ce procedé, & jura de » s'en venger par quelque nouvelle allégo- » rie contre le genre humain qu'il hait par » repréſailles. Il s'écrioit en rougiſſant :

ADOUCISSEZ cette rigueur extrême,
Je viens chercher *Marot* mon compagnon :
J'eus, comme lui, quelque peu de guignon ;
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime.
Connoiſſez-moi, je ſuis toujours le même ;
Voici des vers contre l'Abbé *Bignon*.
O vous Critique, ô vous Déeſſe utile,
C'étoit par vous que j'étois inſpiré :
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour azile.

les ſix premiers vers ont été changés pluſieurs fois : voici ceux que l'Auteur y a ſubſtitués, & qu'on trouve dans les Variantes du *Temple du Goût*.

AH ! montrez-vous un peu moins difficile :
J'ai près de vous mérité d'être admis.
Reconnoiſſez mon humeur & mon ſtyle ;

Voici des vers contre tous mes amis.
O vous Critique ! ô vous, Déeſſe utile, &c.

L'une & l'autre de ces tournures ſont également injuſtes & mal-adroites. M. de V. lui-même fourniroit matiere à des vers plus propres à l'humilier, ſi on les lui mettoit dans la bouche; mais nous n'enviſageons ici que la critique.

Quelque injuſte qu'on ſoit, les agrémens de l'eſprit peuvent quelquefois adoucir la malignité du ſentiment; mais pourra-t-on pardonner à l'ennemi de *Rouſſeau*, de faire parler la Déeſſe en vers encore plus mauvais que ceux qu'il a choiſis dans les Œuvres du Poëte qu'il traite ſi mal? Qu'on en juge.

« La Critique entendit ces paroles, r'ouvrit la porte, & parla ainſi :

ROUSSEAU, connois mieux la Critique;
Je ſuis juſte & ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits
Trempés au poiſon ſatyrique
Dont tu t'ennivres à longs traits.
Autrefois de ſa félonie

Thémis te donna le guerdon ;
Par (*a*) Arrêt ta muſe eſt bannie
Pour certains couplets de chanſon ;
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable *Apollon*
Ta rage fut bientôt punie.
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avoit fait don ;
Il te priva de l'harmonie.
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la foibleſſe & la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.

La Critique ne décide pas mieux qu'elle ne vérifie ; d'après ſon jugement, « *Rouſſeau* » doit paſſer devant *la Motte* en qualité de » Vérſificateur, mais *la Mote* aura le pas » toutes les fois qu'il s'agira d'eſprit & de » raiſon. » Quelle inconſéquence ! ſi l'on jugeoit *Rouſſeau* par les vers que l'Auteur du prétendu *Temple du Goût* a rapportés de

(*a*) M. de V. a joint à ce vers une notte infâme, qui ſe trouve dans toutes les Editions du *Temple du Goût*. Nous la rapporterons ci-après.

ce Poëte, *Rouſſeau* mériteroit-il même une place parmi les Vérificateurs ? Ou pour mieux dire, quiconque a lu les deux Auteurs qu'il met ici en concurrence, ne décidera-t-il pas, que c'eſt *la Motte* qui n'eſt que le Vérificateur & que *Rouſſeau* eſt le véritable Poëte ? Celui-ci ſera toujours regardé comme un homme de génie, & ſon émule n'aura jamais de place que parmi les beaux eſprits.

Nous ferons remarquer, en paſſant, la malignité de M. de V., toujours acharné à relever les plus petites taches dans les grands hommes, afin de les déprimer au moins par quelques endroits. Il met enſuite *Rouſſeau* aux priſes avec *Fontenelle*; & pour quoi dire ? « Eh ! quoi ! je verrai ici cet » homme contre qui j'ai fait tant d'Épi» grammes ? Quoi ! le bon Goût ſouffrira » dans ſon temple l'Auteur des *Lettres du* » *Chevalier d'Her****, d'une *paſſion d'automne*, » d'un *clair de lune*, d'un *ruiſſeau amant de* » *la prairie*, de la *Tragédie* d'*Aſpar*, d'*En*» *dymion*, &c. Eh ! non, dit la Critique; » ce n'eſt pas l'Auteur de tout cela que tu » vois, c'eſt celui des *Mondes*: livre qui

» auroit dû t'inſtruire ; de *Thétis* & de *Pelée* ;
» Opéra qui excite inutilement ton envie ;
» de l'hiſtoire de l'Accadémie des Sciences ,
» que tu n'es pas à portée d'entendre. »

Il ſeroit à ſouhaiter que M. de V. eût été à portée d'imiter la philoſophie de *Fontenelle*. La différence qu'il y a entre ces deux Ecrivains , c'eſt que l'Auteur des *Mondes* à été véritablement Philoſophe , ſans s'annoncer avec faſte , & que l'Auteur du *Temple du Goût* n'a jamais connu la philoſophie qu'il a ſans ceſſe à la bouche. (*a*)

M. de V. accuſe *Rouſſeau* , en parlant de ſon *Porte-Feuille* imprimé après ſa mort ; « de n'avoir pas ceſſé de faire des Epigrammes malignes contre ſes meilleurs amis , » une entr'autres contre M. l'Abbé d'*Olivet*, » qui avoit formé [dit-il] le projet de le faire » revenir en France. » Cette accuſation a été démentie par feu M. l'Abbé d'*Olivet*

(*a*) Eſt-ce le propre de la Philoſophie d'être l'ennemi de tout le monde , même de ceux qui paſſoient pour ne point avoir d'ennemis ? On félicitoit un jour *Fontenelle* de n'en avoir aucun. Il répondit : *& Voltaire ?*

lui-même, dans une Lettre inſerée dans les *Recréations Litteraires*, dont voici un extrait. « *Le Porte-Feuille de Rouſſeau* eſt » une brochure imprimée en Hollande, » contenant quelques vers qui ſont de lui, » & beaucoup d'autres qu'on a tort de lui » attribuer. De ce nombre eſt une Epi» gramme ſur mon hiſtoire de l'Accadé» mie. La voici :

Lecteur, qui vous ſentez l'ame aſſez intrépide
Pour lire juſqu'au bout la Légende inſipide
De ce Compilateur ingénieux & fin,
Vous apprendrez du moins, à ſa lecture entiere,
Qui des deux au bon ſens rompt le plus en viſiere
L'Apologiſte de Cotin
Ou le Cenſeur de la Bruyere.

» Ces vers les ſeuls qui me concernent dans » le livre en queſtion, ſont d'un nommé » *Mahuet*, Avocat de Reims, qui avoit un » frere chargé des affaires de M. le Duc d'*A*» *remberg*, & qui alloit ſouvent à Bruxelles, » où je l'ai vû. » Qu'on juge après cela de la foi qu'on doit ajoûter aux imputations de M. de *Voltaire*.

Il falloit enfin qu'il mît le comble à ſon

injuſtice, en achevant de ternir la réputation de ſon ennemi. Un eſprit tel que le ſien ſe ſert de toutes les armes, & les fameux Couplets devoient ſervir, ſous ſa plume, au triomphe de ſa haine.

L'article de *Rouſſeau*, dans le chapitre des Ecrivains du *ſiécle de Louis XIV.* eſt l'ouvrage de l'injuſtice & de la partialité la plus révoltante. M. de V. y répete ce qu'il a dit dans cent autres endroits au ſujet des couplets qu'il s'obſtine à lui attribuer, quiqu'il convienne lui-même qu'*il y avoit un parti furieux contre* cet illuſtre & malheureux Poëte, & que *lorſqu'on eſt dominé par l'eſprit de parti, pluſieurs Tribunaux, & même des Corps plus nombreux, peuvent commettre de très-violentes injuſtices* (*a*). Non content de s'être long-tems arrêté ſur cet article, il renvoye à des articles plus longs encore, tels que ceux de *Saurin* & de *la Motte-Houdart*. Dans ce dernier, il conſacre douze pages à refuter le Mémoire très-circonſtancié que laiſſa en mourant, [en

(*a*) *Hiſtoire du Siécle de Louis XIV*, chap. 41, article, *Rouſſeau*.

1751] M. (a) *Boindin*, Procureur Général des Tréforiers de France, dans lequel Mémoire on justifie pleinement *Rousseau* aux yeux de la postérité. La longueur de cet article prouve évidemment la grande animosité de M. de V.; à qui doit-elle cependant mieux convenir, qu'à un homme qui a produit des Ouvrages pires que les couplets? Ces couplets n'attaquoient que des Particuliers. Et qui est-ce que M. de V,

(a) Nicolas *Boindin*, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & qui auroit été de l'Académie Française, si la profession publique d'incrédulité ne l'en eût exclu, est le même à qui M. de V. adresse ces quatre vers, par la bouche de la Critique, dans son *Temple du Goût*:

« Ami *Bardou*, vous êtes un grand Maître,
» Mais n'entrerez eu cet aimable lieu.
» Vous y venez pour fronder notre Dieu;
» Contentez-vous de ne pas le connoître.

M. *Boindin* accuse dans son Mémoire, *la Mote*, *Saurin*, & *Malassaire*, Négociant, d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner *Rousseau*. M. de V. prétend que c'est une calomnie. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. *Boindin* étoit lui-même maltraité dans les couplets, & c'est une raison pour croire qu'il n'est point un calomniateur.

n'attaque pas [illegible]. . Mais n'anticipons point ſur les événemens ; nous n'aurons que trop d'occaſions de le prouver dans la ſuite.

On lit dans une note du *Temple du Goût*, inſerée dans toutes les éditions de cet Ouvrage : « On ſait que *Rouſſeau* fût condamné à l'amende honorable & [illegible] banniſſement perpétuel, pour des couplets » infames faits contre ſes amis, & dont il » accuſa le ſieur *Saurin*, de l'Académie des » Sciences, d'être l'Auteur. Les Curieux » ont conſervé les piéces de ce procès. Le » *factum* de *Rouſſeau* paſſe pour être extrêmement mal écrit. Celui de M. *Saurin* eſt » un chef-d'œuvre d'eſprit & d'éloquence. » *Rouſſeau* banni de France, s'eſt brouillé » avec tous ſes Protecteurs, & a continué » de déclamer inutilement contre ceux qui » faiſoient honneur à la France par leurs » Ouvrages. »

Peut-on s'exprimer avec plus d'amertume & de mépris ? Ce langage, dans un livre purement litteraire, ne decele t'il pas l'iniquité des motifs qui portent M. de V. à ſe déchaîner ſans aucun ménagement ? Quelle partialité ! & par conſéquent quel ſujet

ſujet de défiance pour le Lecteur ! tandis que les honnêtes gens balançoient avec raiſon à ſe décider entre les deux Accuſés ; le Philoſophe ne craint pas de tout imputer à celui qu'il veut noircir. On ne prétend pas accuſer *Saurin*, dont le fils, auſſi eſtimable par ſes mœurs que par ſes talens, fait aujourd'hui tant d'honneur à notre Litterature ; mais on croit être en droit de dire qu'après le déſaveu formel de *Rouſſeau* au lit de la mort, il faut croire qu'il n'étoint point coupable. L'Ouvrage de ténébres, qui a été la cauſe de ſes malheurs, peut fort bien être la production d'un eſprit auſſi pervers dans ſes idées, qu'habile à cacher ſes crimes. Voici cependant par quelle conjecture M. de V. prétend affoiblir ce témoignage ſi convaincant de l'innocence de *Rouſſeau*.

« Ce qui vous a fait ſuſpendre votre » Jugement, dit-il (*a*) à un Membre de » l'Accadémie de Berlin, c'eſt la dévotion » dont *Rouſſeau* voulut couvrir, ſur la fin

(*a*) Nouveaux Mélanges, troiſieme Partie.

» ſa vie, de ſi grands égaremens & de ſi » grands malheurs. . . . . Que voulez-vous » que je vous diſe ? la *Brinvilliers* étoit dé- » vote & alloit à confeſſe après avoir em- » poiſonné ſon pere, & elle empoiſonnoit » ſon frere après la confeſſion. »

C'eſt ici que le défaut de juſteſſe ſe fait ſentir, autant que la haine envenimée qui le produit. La *Brinvilliers* prit le maſque de la piété pour couvrir ſes crimes ; mais ce fut quand l'hypocriſie pouvoit la ſervir à écarter les ſoupçons ; & *Rouſſeau* fit entendre le langage de l'innocence & de la vérité, dans un tems & dans un pays où il n'avoit plus rien à craindre. D'ailleurs, ce ne fut point au moment de la mort que la *Brinvilliers* chercha à tromper le Public ſous le voile de la Religion ; ſes derniers inſtans, ſi l'on en croit l'hiſtoire, furent marqués par le plus vif & le plus ſincere répentir.

Après cela, que M. de V. s'attache ſi fort à relever les bevues & les méchancetés des autres ; on dira toujours qu'il doit commencer par les ſiennes.

CHAPITRE II.

L'ABBÉ GUYOT DESFONTAINES.

C'EST un de ceux envers qui M. de V. a gardé le moins de mesures, & que sa haine s'est efforcée de souiller par les plus noires horreurs. Rien cependant n'étoit moins capable de produire de tels emportemens que le sujet qui a donné lieu à cette querelle. M. l'Abbé *Desfontaines* avoit fait quelques Réflexions critiques, mais honnêtes & pleines de modération, sur la *mort de César*, que l'Auteur est convenu être pour lors remplie de fautes. M. de V., accoutumé depuis long-tems à ne voir qu'à travers un microscope & les services qu'il rend & les injures dont il se plaint, se déchaîna dès ce moment contre le Journaliste. Il publia contre lui un Ouvrage intitulé *le Préservatif*, qu'il fit imprimer clandestinement, qu'il désavoua ensuite pour l'avouer quelque tems après. Il s'acharne dans cet ouvrage à relever, avec autant d'aigreur que de chicanes puériles, quel-

ques erreurs dans les *Observations sur les Ecrits modernes* de l'Abbé *Desfontaines* : lesquelles erreurs ne sont, dans le fond, que des bagatelles. C'étoit bien à lui de s'appésantir sur une pareille critique, après avoir dit sur un ton dogmatique, dans ce même Ouvrage : « Il est bon qu'on sache » que le *Dictionnaire Néologique* est une satyre dans laquelle on prend la peine » inutile de relever des fautes connues de » tout le monde, & de critiquer de très-» belles-choses à la faveur des mauvaises » qu'on reprend. C'est un libelle où l'Auteur [M. l'Abbé *Desfontaines*] veut faire » passer sa fausse monnoie parmi la bonne » qui n'est pas de lui. » Il a beau dire, ce (*a*) Dictionnaire ne sera jamais un li-

(*a*) Cet Ouvrage est contre certains Auteurs qui avoient voulu introduire, dans notre langue, des mots nouveaux & des façons de parler nouvelles, qui n'étoient rien moins que naturelles. Le ridicule que ce célèbre Critique donna à ces locutions contraires à l'usage, n'a pas peu contribué à faire tenir sur leurs gardes bien des Ecrivains, qui sans doute auroient suivi & imité ceux qu'il a notés comme répréhensibles.

belle, mais un excellent livre, & le *Préſervatif* de M. de V. ne ſera un préſervatif & un libelle que contre lui-même. En effet, par un tour d'adreſſe qu'il a ſouvent employé depuis, cet Auteur judicieux prenant ſa propre défenſe, & ſatyriſant le Journaliſte, ſe donne à lui-même les louanges qu'il ſe croit dues. On peut croire qu'il ne ſe les épargne pas; car le Public inſtruit depuis long-tems de ſes manœuvres litteraires, ſait bien qu'il n'eſt pas un *Ronſard*, à donner des ſoufflets à *Ronſard*.

Un caractère de la trempe de celui de M. de V. n'étoit pas capable de ſe borner à des attaques clandeſtines; il falloit ſe montrer au grand jour & mentir ſous ſon véritable nom. C'eſt ce qu'il fait dans une Lettre à un de ſes amis, imprimée à la fin du *Préſervatif*. La voici:

« Je ne connois, dit-il, l'Abbé *Guyot* » *Desfontaines*, que parce que M. *Tiriot* » l'amena chez moi en 1724, comme un

Les jeunes gens doivent lire ce Dictionnaire. En fait de langage, l'expoſition des fautes eſt plus utiles que celle des *préceptes*.

» homme qui avoit été ci-devant Jéſuite, &
» qui par conſéquent étoit un homme d'é-
» tude. Je le reçus avec amitié, comme je
» reçois tous ceux qui cultivent les lettres.
» Je ſuis étonné, au bout de quinze jours,
» de recevoir une lettre de lui, datée de
» Bicêtre, où il venoit d'être renfermé.
» J'appris qu'il avoit été mis, trois mois
» auparavant, au Châtelet pour le même
» crime dont il étoit accuſé, & qu'on lui
» faiſoit ſon procès dans les formes. J'étois
» alors aſſez heureux pour avoir quelques
» amis très-puiſſans que la mort m'a enlevés.
» Je courus à Fontainebleau, tout malade
» que j'étois, me jetter à leurs pieds; je
» preſſai, je ſollicitai de toutes parts; enfin
» j'obtins & ſon élargiſſement & la diſcon-
» tinuation d'un procès où il s'agiſſoit de
» la vie. Je lui fis avoir la permiſſion d'al-
» ler à la campagne chez M. le Préſident
» *Berniére*, mon ami. Il y alla avec M. *Ti-*
» *riot*: ſavez-vous ce qu'il y fit? un li-
» belle contre moi. Il le montra même à
» M. *Tiriot*, qui l'obligea à le jetter dans le
» feu. Il me demanda pardon, en me diſant
» que le libelle étoit fait un peu avant la

» date de Bicêtre, j'eus la foibleſſe de lui » pardonner, & cette foibleſſe m'a valu en » lui un ennemi mortel, qui m'a écrit des » libelles anonymes, & qui a envoyé vingt » libelles en Hollande contre moi; voilà, » Monſieur, une partie des choſes que je » peux vous dire ſur ſon compte. »

Nous allons reprendre cette lettre dans tous ſes points.

Je ne connois l'Abbé Guyot Desfontaines, que parce que M. Tiriot l'amena chez moi en 1724. Il paroît aſſez difficile que M. *Tiriot* fut dans le cas d'amener chez M. de V. un homme dont le parent [M. le Préſident de *Berniére*] logeoit & nourriſſoit alors M. de V. lui-même. Il ſe garde bien de parler de cette particularité. N'eſt-ce pas d'abord ingratitude de ſa part de garder une pareille reticence ?

Je courus à Fontainebleau tout malade que j'étois. Dans une autre lettre il dit qu'il étoit à l'agonie. Il faut convenir que perſonne ne ſait mieux farder ſa drogue. Dans une troiſieme Lettre adreſſée à M. l'Abbé *Bergier*, il dit que c'étoit à Verſailles qu'il courut ſe jetter aux pieds de ſes amis. Ce n'eſt pas la

ſeule fois que M. de V. a varié ſur un même fait, comme on le verra dans les chapitres ſuivans.

Je preſſai, je ſollicitai de toutes parts, enfin j'obtins ſon élargiſſement. Cela eſt vrai; mais ce beau zele n'étoit que l'effet des ſollicitations de M. de *Berniére*, parent de l'Abbé *Desfontaines*. Le crime pour lequel ce Journaliſte ſe vit enlever, étoit une accuſation calomnieuſe, enfantée par la noirceur & la malignité de ſes ennemis. M. de V. fit lui-même un Mémoire juſtificatif pour l'opprimé, qu'il appelloit alors ſon ami, dont on reconnut bientôt l'innocence. On lui rendit même ſi pleinement juſtice, que M. le Lieutenant de Police écrivit une Lettre, par laquelle il témoignoit tout ſon regret d'avoir été ſurpris à l'égard de l'ordre qu'il avoit donné pour le faire arrêter. Cette Lettre fut adreſſée à M. l'Abbé *Bignon*, Bibliothécaire du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, qui la lût dans l'aſſemblée des Auteurs du *Journal des Savans*, auquel M. l'Abbé *Desfontaines* travailloit alors.

Je lui fis avoir la permiſſion d'aller à la campagne, chez M. le Préſident Berniere, mon

ami. Nous le répéterons encore : Il eſt ſingulier qu'un parent de M. de *Berniere* ait beſoin de la protection d'un protégé, pour obtenir la faculté d'être reçu dans ſa famille, ſurtout quand on ſçaura que ce même Préſident, que M. de V. appelle ſon ami, le chaſſa peu de tems après [en 1726] de chez lui, pour l'inſolence de ſes diſcours.

Savez-vous ce qu'il y fit ? un libelle contre moi L'Abbé *Desfontaines* a aſſuré & proteſté le contraire. Il fit plus, il défia dans le tems M. de V. de citer ce libelle, & M. de V. reſta muet.

Il le montra même à M. Tiriot, qui l'obligea de le jetter dans le feu. M. *Tiriot* interrogé ſur cette accuſation, déclara, quoique ami zélé de M. de V., qu'il n'avoit jamais eu connoiſſance de ce fait. D'ailleurs, n'eût-ce pas été le comble de l'imprudence de montrer un libelle à quelqu'un qu'on pouvoit ſoupçonner, avec raiſon, devoir en inſtruire ſon ami ? Après cela, que faut-il croire de ce qui ſuit ?

Il me demanda pardon, en me diſant que le libelle étoit un peu avant la date de Bicêtre. Ce qui ſe préſente à l'eſprit, c'eſt que per-

sonne n'a jamais été plus habile que M. de V. à déguiser les circonstances, à les brouiller, à les confondre, à en imaginer, & surtout à les ajuster à ses desseins.

J'eus la foiblesse de lui pardonner. On sait assez que ce n'est point là sa foiblesse. La vérité du fait est qu'il se plaignit à M. l'Abbé *Desfontaines*, par une lettre particuliere, non pas du libelle, parce qu'il n'existoit pas, mais des railleries que ce Journaliste avoit faites sur la tragédie de *Brutus*, & de quelques réflexions innocentes sur le *Temple du Goût.* Celui-ci lui donna toute espece de satisfaction. M. de V. en parut content, & lui écrivit, pour l'en remercier, de la maniere plus tendre & la plus reconnoissante. Qui croiroit après cela, que bien loin d'être en droit de pouvoir regarder l'Abbé *Desfontaines* comme son agresseur, il le devint lui-même au boût de quinze jours, par des épigrammes insérées dans le Mercure. Celui qu'il attaquoit eut beau lui en témoigner de la surprise, il ne répondit que par de nouvelles insultes. Il poussa enfin les choses aux plus grands excès, dans plusieurs imprimés qu'il fit courir. Ce fut dans ce tems qu'il composa *le Préservatif.*

Qui m'a écrit des libelles anonymes & qui a envoyé vingt libelles en Hollande contre moi. On n'ajoutera pas plus de foi à M. de V. ſur cet article, que ſur les autres. On le défia, dans le tems qu'il publia cette lettre, de nommer un ſeul de ces libelles. On écrivit même en Hollande, pour s'informer s'il en avoit paru contre lui; on répondit qu'on n'en connoiſſoit aucun.

Il eſt facile de décider à préſent à qui les imputations de noirceur, de perfidie & d'ingratitude conviennent le plus. M. de V. ne s'en eſt pas tenu là : il n'a jamais laiſſé échapper l'occaſion de déchirer celui qu'il avoit ſi indignement outragé. Peut-on voir rien de plus affreux que ce qu'il dit de lui dans *l'Anti-Giton* ? Nous ne rapporterons point cette tirade ; il ſuffit de dire que la vérité & les bonnes mœurs y ſont également mépriſées. Elle commence ainſi :

C'est Dieu paroît ſon humaine figure . . . .
Il n'a point l'air de ce pédant Abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé, &c.

Dans un autre (*a*) endroit, après avoir

(*a*) Ode ſur l'ingratitude.

parlé de la Couleuvre qu'il nomme l'image des Ingrats, il ajoute ce qui suit :

Quel monstre plus hideux s'avance ?
La Nature fuit & soffense
A l'aspect de ce vieux *Giton* ;
Il a la rage de *Zoïle*,
De (*a*) *Gacon* l'esprit & le stile,
Et l'ame impure de *Chausson*.

C'est *Desfontaines*, c'est ce Prêtre
Venu de Sodome à Bicêtre,
De Bicêtre au sacré Vallon ;
A-t'il l'espérance bizarre
Que le bûcher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'*Apollon*.

Il ma dû l'honneur & la vie,
Et dans son ingrate furie
De *Rufus* lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange où sa voix croasse,
Il outrage son bienfaiteur (*b*).

(*a*) M. de V. peut se vanter d'avoir surpassé tous les *Gacons* du monde ; on pourra le citer un jour comme un autre *Gacon*.

(*b*) Ode sur l'Ingratitude.

Nous ne croyons pas devoir faire des remarques ſur ces beaux vers ; en voici d'autres qui ne leur cédent en rien.

(*a*) Grand Dieu, je ne m'étonne pas
Qu'un Ennuyeux, un *Desfontaine*,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais *Eglé*, jamais *Silvie*,
Jamais *Liſe* à ſouper ne prie
Un Pédant à citations,
Sans goût, ſans grace, ſans génie ;
Sa perſonne en tous lieux honnie
Eſt réduite à ſes noirs *Gitons*.

Si M. de V. croit être amuſant par ces détails vraiement délicats, où peut-il être invité & ſouffert ? Terminons enfin ce Chapitre par cette autre citation.

(*b*) Cent fois plus malheureux & plus infâme encore,

(*a*) Epître à M. le Préſident *Hénault*.
(*b*) *Diſcours ſur l'Envie*.

Eſt ce Frippier d'écrits que l'intérêt dévore (*a*),
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs (*b*),
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
(*c*) Médiſant qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuye;
Satyrique ennuyeux diſant que tout l'ennuye;
Criant que le bon goût eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits.

Que prouve M. de V. par les ſiens ? Que l'eſprit eſt un poiſon entre les mains d'un furieux, & que la honte de ſes excès eſt propre à avilir la vertu même, quand il en emprunte le langage. C'eſt le même homme qui avoit dit (*d*) : « il eſt bien cruel, bien » honteux pour l'eſprit humain, que la Lit- » térature ſoit infectée de ces haines perſon-

(*a*) Les Libraires de M. de V. & ceux de l'Abbé *Desfontaines* ſavent lequel des deux a été le plus dévoré par l'intérêt

(*b*) Je ne ſais ſi M. de V. vend les ſiennes; en ce cas on peut dire qu'il rempli bien ſon marché.

(*c*) Nous avons fait cet ouvrage exprès pour prouver combien M. de V. ſait ſupporter les brocards & éviter les médiſances.

(*d*) *Préface d'Alzire.*

» nelles, de ces cabales, de ces intrigues » qui devroient être le partage des eſclaves » de la fortune. Que gagnent les Auteurs » en ſe déchirant cruellement ? Ils aviliſſent » une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de » rendre reſpectable. Faut-il que l'art de » penſer, le plus beau partage des hommes, » devienne une ſource de ridicule, & que » les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs » querelles le jouet des ſots, ſoient les bouf- » fons du public dont ils devroient être les » maîtres ! »

CHAPITRE III.

MAUPERTUIS.

M. de *Voltaire* s'eſt ſouvent plaint de l'ingratitude des enfans qui battoient leur nourrice, des diſciples qui inſultoient leur maître : ſi les maximes qu'il débite étoient faites pour lui-même, il auroit dû ſe comporter bien autrement à l'égard de M. de *Maupertuis*. Mais tel eſt ſon caractere : ſemblable à ces mendians qui demandent humblement dans les villes & attaquent fiérement dans les bois, on l'a vu aux genoux de ce grand Philoſophe, dans le tems qu'il avoit beſoin de ſes lumieres, puis ſe redreſſer avec audace, quand ſes fautes ont été corrigées. Nous allons tranſcrire une de ſes très-humbles lettres à M. de *Maupertuis*. Voici d'abord à quel ſujet elle fut écrite.

M. de *Voltaire* avoit fait un ouvrage obſcur ſur la lumiére, & un autre fort lourd ſur la peſanteur. Ils étoient pleins de fautes, & il ne les avoit point reconnues lui-même, tant il étoit de bonne foi ſur ſon mérite

phyſique : on l'en avoit averti amicalement, mais en l'avertiſſant on n'avoit pû lui donner la ſcience néceſſaire pour les corriger. Que fait-il ? Toujours plein d'adreſſe [qui ſupplée, comme on ſait, à la force] il prend le parti de s'adreſſer au Voyant, & ſi le Voyant avoit vu dans le cœur de M. de *Voltaire* ſes véritables ſentimens, comme il vit ſes bévues dans ſon livre, il auroit preſſenti que le deſſein du Conſultant étoit d'abord de ſe tirer de preſſe & de ſe redreſſer pour ſe mocquer enſuite du Redreſſeur. Mais nous dirons pour la juſtification de feu M. de *Maupertuis*, que l'ingratitude eſt la derniere choſe que les grands hommes prévoyent. C'eſt pourquoi il ne fit pas difficulté de ſe prêter obligeamment aux deſirs du Suppliant. Le moyen de réſiſter ? On lui parloit ainſi :

MONSIEUR,

« J'APPRENDS dans le moment qu'on » réimprime mon maudit Ouvrage [*les Elémens de Newton*] ; je vais ſur le champ me » mettre à le corriger ; il y a mille contre-» ſens dans l'impreſſion. J'ai déjà corrigé » les fautes de l'Editeur ſur la lumiére ; mais

» ſi vous vouliez conſacrer deux heures à » me corriger les miennes, & ſur la lumiere » & ſur la peſanteur, vous me rendriez un » ſervice dont je ne perdrois jamais le ſou- » venir. Je ſuis ſi preſſé par le tems, que » j'en ai la vue toute éblouie : le torrent de » l'avidité des Libraires m'entraîne ; je m'a- » dreſſe à vous pour n'être point noyé. La » femme de l'Europe la plus digne & la ſeule » digne peut-être de votre ſocieté, joint ſes » prieres aux miennes. On ne vous ſupplie » point de perdre beaucoup de tems; & d'ail- » leurs eſt-ce le perdre que de catéchiſer ſon » diſciple ! C'eſt à vous a dire, quand vous » n'aurez pas inſtruit quelqu'un, *Amici, diem* » *perdidi.* »

» Comptez que Circy ſera à jamais le » très-humble ſerviteur de Kittis. Ma » main ne vous a point écrit, parce que je » ſuis dans mon lit ; mais mon cœur me dit » que je vous aimerai toute la vie, autant » que je vous admirerai. »

« Je crois que je viens de corriger aſſez » exactement les fautes touchant la lumiere : » je tremble de vous importuner ; mais au » *nom de Neuton* & d'*Emilie*, un petit mot

» ſur la peſanteur & ſur la fin de l'Ouvrage.
» *A Cirey le 22 Mai 1738.* »

Reprenons cette lettre, & joignons-y quelques réflexions.

J'aprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit Ouvrage ; je vais ſur le champ me mettre à le corriger. Pourquoi donc écrire pour obtenir un Correcteur ? *Il y a mille contre-ſens dans l'impreſſion.* C'eſt qu'ils étoient dans le manuſcrit. *J'ai déja corrigé les fautes de l'Editeur ſur la lumiere.* Cependant c'eſt parce que la lumiere vous manque, que vous vous adreſſez aux autres. *Mais ſi vous voulez conſacrer deux heures à me corriger les miennes.* Deux heures, c'eſt trop peu. Pourquoi corriger les vôtres, puiſque vous prétendez avoir corrigé celles de l'Editeur ? *Vous me rendriez un ſervice dont je ne perdrois jamais le ſouvenir.* Il eſt vrai, c'eſt aſſez le ſort des ſervices qu'on vous rend. *Je ſuis ſi preſſé par le tems, que j'en ai la vue toute éblouie.* Et pourquoi, avec une vue auſſi foible, entreprendre d'écrire ſur la lumiere ? *Le torrent de l'avidité des Libraires m'entraîne.* Nous voulons croire que cette avidité n'eſt que celle des Libraires

res. *Je m'adreſſe à vous pour n'être point noyé.* En effet, un Phyſicien auſſi peſant, court grand riſque d'aller au fond de l'eau. *La femme de l'Europe la plus digne, & peut-être la ſeule digne de votre ſociété, joint ſes prieres aux miennes.* Paſſe pour cela, Madame la Marquiſe du *Chatelet* méritoit cet éloge. *On ne vous ſupplie point de perdre beaucoup de tems, & d'ailleurs, eſt-ce le perdre que de catéchiſer ſon Diſciple?* Oui, c'eſt le perdre, depuis le tems qu'on vous catéchiſe, & que vous ſavez ſi peu votre catéchiſme. *C'eſt à vous de dire quand vous n'aurez pas inſtruit quelqu'un, Amici, diem perdidi.* Que cela ſeroit doux, s'il n'étoit pas du deſtin de ceux qui vous obligent de pouvoir en dire autant.

Comptez que (*a*) *Cirey ſera à jamais le très-humble ſerviteur de Kitis.* Il doit l'être. *Ma main ne vous a point écrit, parce que je ſuis dans mon lit.* Il avoit ſans doute la fiévre. *Mais mon cœur me dit que je vous*

(*a*) Cirey eſt une maiſon de Campagne qui appartenoit à Madame la Marquiſe *du Châtelet*, & Kitis étoit le lieu où M. de Maupertuis avoit fait, dans le Nord, ſes obſervations aſtronomiques.

aimerai toute ma vie autant que je vous admirerai. Ce cœur a bien tenu parole !

Je crois que je viens de corriger assez exactement les fautes touchant la lumiere. Dispensez-vous donc d'une requête aussi humble. *Mais au nom de Newton & d'Emilie, un petit mot sur la pesanteur.* Eh bien ! au nom de *Newton* & *d'Emilie*, on vous accordera ce petit mot sur la pesanteur, mais votre legereté fait tout craindre pour la suite du bienfait.

Il faut cependant rendre justice à M. de V. : sa reconnoissance a duré quelques années; mais le même homme au bas du portrait duquel il avoit gravé ces vers,

Ce globe mal connu qu'il a sçu mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde;
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer,

celui à qui il avoit adressé cette apostrophe dans un *discours sur la modération*,

Revole, *Maupertuis*, de ces deserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés,
Apôtre de *Neuton*, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connoître.

celui enfin à qui il avoit dit, dans une de ſes lettres, *comment faites-vous avec un eſprit ſublime, pour avoir auſſi un cœur ?* Oui, cet homme va bien-tôt eſſuyer des traits de ſatyre de toute eſpèce. Il faut raconter auparavant ce qui a donné occaſion à cette inimitié.

M. de *Maupertuis* avoit fait imprimer un Mémoire ſur les loix du mouvement & du repos, déduites d'un principe métaphyſique. Ce principe eſt celui de la moindre quanté d'action, c'eſt-à-dire que « dans le » choc des corps, le mouvement ſe diſtri- » bue de maniere que la quantité d'action » que ſuppoſe le changement arrivé, eſt » la plus petite qu'il ſoit poſſible. Dans le » repos, les corps qui ſe tiennent en équi- » libre doivent être tellement ſitués que » s'il leur arrivoit quelque petit mouve- » ment, la quantité d'action ſeroit la moin- » dre. » *Kœnig*, Profeſſeur de philoſophie à Franeker en Friſe, qui avoit été le protegé, l'admirateur, le traducteur & l'ami de M. de *Maupertuis*, lequel l'avoit autre fois introduit chez Madame *du Chatelet*, & depuis l'avoit fait recevoir de l'Académie

de Berlin, dont il étoit lui-même Préſident; *Kœnig*, dis-je, entreprit d'ébranler ce ſyſtême, & s'efforça d'en attribuer la gloire à *Leibnitz*. Pour cet effet, il cita un fragment d'une lettre de ce Philoſophe Allemand, pour prouver qu'il avoit connu cette loi du *minimum*.

Un procedé de cette eſpèce ne pouvoit qu'irriter M. de *Maupertuis*; ſe voir ſoupçonné de plagiat, s'en voir même accuſé publiquement, étoit une inſulte difficile à digérer pour un homme qui ſe ſentoit capable d'inventer, & qui étoit réellement l'inventeur de la découverte qu'il avoit publiée. Il ſe modéra cependant; il écrivit poliment à *Kœnig*, pour le prier de vouloir bien lui indiquer l'original de cette prétendue lettre.

Kœnig répondit que la lettre dont il avoit rapporté le fragment, lui avoit été communiquée par un (*a*) homme qui avoit été

(*a*) Cet homme étoit le célebre *Henzi*, Chef de la Conjuration de Berne, dont *Kœnig* étoit le complice; ce qui engagea ce dernier à s'enfuir en Hollande, où

décapité à Berne quelques années auparavant. M. de *Maupertuis* ne négligea rien pour découvrir la vérité. Il s'adreſſa à M. de *Paulmi*, alors Ambaſſadeur de France en Suiſſe, afin qu'on fît des recherches exactes dans les papiers de cet homme qui avoient été recueillis avec ſoin, & qu'on avoit conſignés dans les archives de la ville de Berne. Le Roi de Pruſſe écrivit auſſi aux Magiſtrats de Berne pour le même ſujet. Toutes les recherches furent inutiles: la prétendue lettre de *Leibnitz* ne ſe trouva nulle part.

M. de *Maupertuis* indigné de la manœuvre employée contre lui, s'adreſſa aux Membres de l'Académie qu'il préſidoit, & dont *Kœnig* en étoit un, pour avoir raiſon d'une pareille injuſtice. Alors l'Académie ſomma pluſieurs fois le Profeſſeur de Hollande de produire l'original de la lettre qu'il avoit citée; & n'ayant pu ſatisfaire à la demande qu'on lui faiſoit, l'Académie

il devint Bibliothécaire de S. A. S. Madame la Princeſſe d'Orange.

prononça

prononça, le 13 Avril 1752, que le fragment avoit été supposé.

On ne se seroit pas attendu que M. de V., à qui son peu de connoissance en ces matieres défendoit d'entrer dans cette querelle, que le Roi de Prusse avoit exhorté de n'y prendre aucune part, que M. de *Maupertuis* avoit obligé dans tant d'occasions, soit à Paris, soit à Berlin, & à qui il avoit pardonné tant de (*a*) railleries indécentes faites sur son attachement à la Religion, dans les petits soupers du Roi; on ne se seroit pas attendu, dis-je, que dans cette rencontre il se fût déclaré contre son compatriote & son ami, en faveur d'un étranger convaincu de fausseté, & de plus l'implacable ennemi de Madame *du Chatelet*, que M. de V. avoit tant célebrée. Il le fit cependant, soit qu'il fût jaloux de la con-

(*a*) Nous savons de bonne part que le *Philosophe de Sans Souci* & M. de V., ont souvent attaqué, par des railleries, M. de *Maupertuis*, au sujet de son attachement à la Religion. Ce Philosophe chrétien repoussoit avec respect & fermeté celles du Monarque, & celles du Poëte avec esprit & avec amitié.

ſidération que le Roi de Pruſſe avoit pour M. de *Maupertuis*, ſoit que le Zélateur de tous les genres de gloire & de tous les titres d'honneur, fût fâché qu'on eût choiſi un autre que lui-même pour Préſident de l'Académie de Berlin, ſoit que ſon caractère, ami du trouble & porté de tout tems à la jalouſie, l'emportât ſur les motifs d'honneur & de reconnoiſſance qui auroient dû le retenir.

Il entra donc en lice, & fit d'abord paroître un petit Mémoire ſous le titre de *Réponſe d'un Académicien de Berlin, à un Académicien de Paris*, dans lequel il prétendoit que le principe de la moindre action étoit démontré faux; que *Kœnig* d'ailleurs avoit prouvé que *Leibnitz* avoit remarqué que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum* ou un *minimum*; que M. de *Maupertuis* avoit forcé quelques Membres penſionnaires de l'Académie de Berlin qui dépendoient de lui & qui auroient quitté l'Académie, s'ils n'euſſent été protegés par le Roi, de rendre un Jugement odieux contre *Kœnig*; & qu'ainſi il avoit été convaincu

non-seulement de plagiat & d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour persécuter un honnête homme.

Le Roi de Prusse fut indigné contre cet écrit, & le traita publiquement de libelle infâme. Il fit plus, il y répondit lui-même. Sa réponse parut sous ce titre : *Lettre d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris.* On jugera par les morceaux que nous allons rapporter, de quelle maniere ce Monarque défendoit M. de *Maupertuis.*

« Le Professeur *Kœnig* ne pouvant s'éle-» ver à l'égal d'un grand homme, crut que » ce seroit toujours beaucoup que de l'a-» baisser; il disputa à notre Président les » découvertes sur *le Principe universel de la* » *moindre action*, en soutenant que *Leibnitz* » en étoit l'inventeur. M. de *Maupertuis* » demanda des autorités : il voulut savoir » dans quel Ouvrage de M. *Leibnitz* on » trouvoit des traces de ces découvertes. » *Kœnig*, pour ne pas demeurer court dans » cette embarrassante situation, produisit des » fragmens de lettres supposées de M. *Lei-*» *bnitz*. Ce procès littéraire exposé dans » une assemblée de notre Académie, fut

» jugé, & *Kœnig* condamné d'une voix....
» Le ſoi-diſant Académicien anonyme
» dit, que M. de *Maupertuis* feroit, par ſes
» mauvais procédés, déſerter tous nos Aca-
» démiciens, s'ils n'étoient ſoutenus par
» la protection du Roi. Autant de mots,
» autant de fauſſetés. C'eſt un fait connu
» de tout le Royaume & de toute l'Alle-
» magne, que nos plus célébres Académi-
» ciens ont été attirés ici par les ſoins de
» M. de *Maupertuis*; qu'il eſt l'économe de
» nos revenus, le diſtributeur des places
» vacantes, le diſpenſateur des gratifica-
» tions, le protecteur des talens; & que
» dans toutes ces parties de ſon adminiſtra-
» tion, il a conſtament montré du déſin-
» téreſſement, un eſprit d'ordre dans la régie
» de nos finances, du diſcernement dans
» le choix des perſonnes pour remplir les
» places vacantes, de l'équité dans la diſtri-
» bution des penſions & des prix, un atta-
» chement ſincere à la gloire de l'Acadé-
» mie, de l'amitié & de la fidélité à chacun
» de nous en particulier, & une protection
» toujours ouverte pour ceux qui en
» avoient beſoin; de ſorte que loin d'avoir

» ſujet de nous plaindre de lui, nous lui » ſommes redevables pour la plupart de » nos places, de ſes inſtructions, de ſes » conſeils, de ſes lumieres & de ſon exem- » ple. . . . .

» Je ne plains pas notre Préſident : il a » de commun avec tous les grands hommes » d'avoir été envié, & d'avoir réduit ſes » ennemis à inventer contre lui des abſur- » dités ; mais je plains ces malheureux » Ecrivains qui s'abandonnent inſenſément » à leurs paſſions, & que leur méchanceté » aveugle au point de trahir en même-tems » leur frivolité, leur ſcélérateſſe & leur » ignorance.

» Mais quel tems penſez-vous, Monſieur, » que ces gens ont pris pour attaquer notre » Préſident ? Vous croyez ſans doute qu'en » braves champions ils l'ont provoqué au » combat pour ſe battre à armes égales ? » Non, Monſieur ; apprenez à connoître la » lâcheté & l'indignité de leur caractère ; » ils ſavent que M. de *Maupertuis* eſt, de- » puis ſix mois, attaqué de la poitrine, » qu'il crache le ſang . . . . que ſa foibleſſe » l'empêche de travailler, qu'il eſt plus

» près de la mort que de la vie..... voilà » le moment qu'ils choiſiſſent pour lui plon- » ger, ſelon qu'ils le croient, le poignard » dans le cœur, &c. »

Si M. de V. eût été ſage, il n'eut pas pouſſé plus loin ſes attaques. Le Roi de Pruſſe avoit feint d'ignorer que le Mémoire fût de ce Poëte qu'il connoiſſoit trop bien pour s'y être mépris. Mais faut-il lui demander de la modération? A-t-il jamais craint de ſe compromettre par des ſatyres qui lui ont fait plus de tort qu'à ſes Adverſaires? Il publia l'*Akakia*, à la ſuite duquel on trouve le prétendu *Décret de l'Inquiſition* & le *Jugement des Profeſſeurs du Collége de Sapience*, trois libelles où il manque à toutes les regles & à tous les égards.

M. de *Maupertuis* avoit publié, en 1752, un volume de *Lettres ſur différens ſujets de Philoſophie, de Morale & de Belles-Lettres*, où il dit, dans un endroit, qu'il faudroit ne pas payer le Médecin qui ne guérit pas la maladie. M. de V. prend de-là occaſion de s'égayer, ſous le nom du Docteur *Akakia*, il ne ménage rien.

On ne trouve que cette répétition continuelle de ſarcaſmes contre celui qu'il avoit toujours regardé juſques-là comme ſon maître : « ô (a) jeune homme, que » vous êtes dur & injuſte ! ô jeune incon- » ſidéré, jeune ignorant, jeune écolier, » jeune raiſonneur ..... le candidat doit » apprendre que la mémoire eſt la faculté » de retenir des idées..... Le candidat ſe » trompe quand il dit que l'étendue n'eſt » qu'une perception de notre ame. S'il fait » de bonnes études, il verra que l'étendue » n'eſt pas comme le ſon & les couleurs » qui n'exiſtent que dans nos ſenſations, » comme le ſait tout écolier. A l'égard de » la Nation Allemande qu'il vilipende & » qu'il traite d'imbécille en termes équiva- » lens » [M. de V. ne cherche point de détours : on voit bien qu'il ſait ſa langue, & de ſa langue les termes les plus inſultans.] « Cela nous paroît ingrat & injuſte. » Ce n'eſt pas le tout de ſe tromper, il » faut être poli. » [Soyez-le donc vous-même.] « il ſe peut faire que le candidat

(a) Œuvres de M. de V. tom. V.

» ait cru inventer quelque chose après » *Leibnitz*; mais nous dirons que ce n'est » pas lui qui a inventé la poudre. » [des platitudes, du d'*Assoucy*, du *Gacon*, du *Garasse* : voilà pourtant l'homme qui veut obscurcir la gloire des autres.] « Nous ju- » geons unanimement que sa cervelle est » fort exaltée, & qu'il va bien-tôt pro- » phétiser. Nous ne savons pas encore s'il » sera des grands ou des petits Prophetes; » mais nous craignons fort qu'il ne soit un » Prophete de malheur. » [M. de V. avoit sans doute un pressentiment de sa destinée : il devoit être bien-tôt puni de sa témérité.] » Pour conclusion, nous prions Monsieur » le Docteur *Akakia* de lui prescrire des » ptisannes rafraîchissantes. » [M. de V. doit n'en avoir jamais pris, où s'il en a fait usage, les ptisannes rafraîchissantes n'ont point appaisé l'exaltation de sa cervelle.] « Nous » l'exhortons à étudier dans quelque Uni- » versité, & à y être modeste. » C'est lui qui devroit l'être après avoir reçu les leçons & corrections de celui qu'il s'efforce de rendre ridicule.

Sera-t-on étonné d'apprendre, après

cela, que cet Ouvrage de M. de V. fut brûlé par la main du Bourreau [le 4 Décembre 1752,] dans toutes les places de Berlin ? Si l'on en croit le rapport de quelques Gens de Lettres, ce fut à cette occasion que le Roi de Prusse dit à l'Auteur ces humiliantes paroles : *Je ne vous chasse point parce que je vous ai appellé : Je ne vous ôte point votre pension, parce que je vous l'ai donnée ; mais je vous défends de reparoître devant moi.* Sans adopter cette anecdote, qui peut n'être pas vraie, il est certain que le même Prince fatigué de ses tracasseries, lui écrivit, trois mois après, cette lettre pleine de sagesse & de grandeur.

Vous êtes bien le maître de quitter mon service quand vous voudrez ; mais avant de partir, faites-moi remettre le contrat de votre engagement, la Clef, la Croix & le volume de Poësies que je vous ai confié. Je souhaiterois que mes Ouvrages eussent été seuls exposés à vos traits & à ceux de KŒNIG ; je les sacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres ; je n'ai ni la folie, ni la vanité de certains Auteurs. Les cabales des Gens de Lettres me pa-

roiſſent l'opprobre de la Littérature. Je n'en eſtime pas moins les honnêtes gens qui les cultivent : les Chefs des cabales ſont les ſeuls avilis à mes yeux. Du 16 Mars 1753.

Ainſi M. de *Voltaire* éprouva que M. de *Maupertuis* étoit vraiment Prophete & vrai Prophete de malheur.

Cependant il tâcha de ſe rapprocher du Roi, & y réuſſit juſqu'à un certain point ; le Roi lui rendit tout ce qu'il lui avoit ôté. Mais M. de *Voltaire* ſentant que Berlin ne pouvoit plus être un ſéjour agréable pour lui, demanda la permiſſion d'aller à Plombieres prendre les eaux. Il l'obtint ; mais à peine fut-il arrivé à Leipſick qu'il écrivit de nouvelles ſatyres ; malgré la parole qu'il avoit tant de fois donnée, malgré toutes ſes proteſtations de repentir. Ce fut alors que le Roi de Pruſſe lui écrivit une lettre foudroyante, où il lui rappella toutes ſes fautes. Le Monarque en donna une copie à M. de *Maupertuis* : on la verra dans un receuil de lettres de ce Prince, qu'on doit mettre au jour.

Le Roi ne s'étoit pas trompé ; M. de *Voltaire* n'alla point à Plombieres : il ſe

rendit à Francfort où il pubia la ſatyre intitulée, *Vie privée du Roi de Pruſſe*. Alors le Philoſophe de Sans Souci irrité, non de cette ſatyre, mais de ce qu'un homme ſi méchant portoit encore ſes Ordres, le fit arrêter à Franefort, juſqu'à ce qu'il eût rendu la Croix, le contrat & le volume de Poëſies. M. de *Voltaire* rendit au Réſident de Pruſſe la clef & la croix des Ordres dont il étoit décoré, & promit de rendre le reſte, quand il auroit reçu ſes males. Le Magiſtrat de Francfort, pour le traiter avec quelque douceur, lui laiſſa la faculté de ſe promener dans la ville, en exigeant de lui une promeſſe par écrit, qu'il n'en ſortiroit point ſans permiſſion, ou ſans avoir rendu ce qu'on lui demandoit. Il promit tout & ne tint rien, ou du moins il ſe mit dans le cas de ne rien tenir; car on apprit bien-tôt qu'il s'étoit enfui de la ville. On dépêcha après lui des Soldats qui le ramenerent; il fut mis en priſon & gardé par un détachement de dix Grenadiers. Il fallut donc laiſſer là toutes les tergiverſations: ce ne fut que par cette déclaration qu'il ſe tira enfin d'affaires.

DÉCLARATION de M. de Voltaire faite à Francfort, au ſujet des papiers que le Roi de Pruſſe exigeoit de lui.

« JE ſuis mourant : je proteſte devant » Dieu & devant les hommes, que n'étant » plus au ſervice de S. M. le Roi de Pruſſe, » je ne ſuis pas moins attaché à ce Mo- » narque, ni moins ſoumis à ſes volontés, » pour le peu de tems que j'ai à vivre. Il m'a » fait arrêter à Francfort pour le livre des » Poéſies dont il m'avoit fait préſent; j'y reſte » volontiers en priſon, juſqu'à ce que ce li- » vre ſoit revenu de Hambourg, où je l'ai » laiſſé. J'ai rendu au Réſident de Sa Majeſté » Pruſſienne, toutes les lettres que j'avois » reçues d'elle, & que j'avois conſervées » comme de cheres marques des bontés dont » elle m'avoit honoré. Elle veut auſſi r'avoir » un contrat qu'elle avoit daigné faire avec » moi; je ſuis aſſurément prêt à le rendre » comme tout le reſte, dès qu'il ſera retrou- » vé. Cet Ecrit qui n'étoit point, à propre- » ment parler, un contrat, mais un pur effet

» de la bonté du Roi, ne tirant à aucune » conſéquence, ne contenoit autre choſe » qu'un remerciment de ma part, tant au » ſujet de la penſion dont Sa Majeſté le Roi » de Pruſſe me gratifioit, avec la permiſſion » du Roi mon maître, que de celle qu'il ac- » cordoit à ma Niece après ma mort, ainſi que » pour la croix & la clef de Chambellan. Le » Roi de Pruſſe avoit d'aigné mettre au bas » de ce petit Ecrit, autant qu'il m'en ſou- » vient : *Je ſigne de grand cœur ce marché, que » j'avois envie de faire il y a quinze ans.* Ce » papier abſolument inutile à Sa Majeſté, à » moi & au public, ſera certainement rendu, » dès qu'il ſera retrouvé parmi mes autres » papiers ; je me déclare criminel de Leze- » Majeſté envers le Roi de France mon maî- » tre, & le Roi de Pruſſe, ſi je ne rends » pas ce papier à l'inſtant qu'il ſera entre » mes mains. Ma Niece qui eſt auprès de » moi durant ma maladie, s'engage ſous » le même ſerment, à le rendre, ſi elle le » trouve ; & en attendant que je puiſſe avoir » communication de mes papiers à Paris, » j'annulle entiérement ledit Ecrit, décla- » rant ne prétendre rien de Sa Majeſté le

» Roi de Pruſſe, & je n'attends rien dans l'é-
» tat cruel où je ſuis, que la compaſſion
» que doit ſa grandeur d'ame à un homme
» mourant, qui avoit tout ſacrifié & qui a
» tout perdu pour s'attacher à lui, qui l'a
» ſervi avec un zele qui lui a été utile, qui
» n'a jamais manqué à ſa perſonne, & qui
» comptoit ſur la bonté de ſon cœur. Je
» ſuis obligé de dicter ceci, ne pouvant
» écrire, & je ſigne avec le plus profond
» reſpect, la plus pure innocence & la dou-
» leur la plus vive, &c. »

Cette diſgrace l'humilie trop, pour nous permettre aucune réflexion. Mais il va bientôt reprendre ſa gayeté & donner une libre carriere à la nôtre.

A peine l'orage fut-il conjuré, que ſemblable aux Matelots qui oublient les réſolutions & les vœux formés durant la tempête, il s'embarqua de nouveau ſur ſon élément favori, c'eſt-à-dire, la diſpute & la plaiſanterie. Pluſieurs Epigrammes de ſa façon, pluſieurs Vers ſatyriques furent ſemés dans le Public contre le Roi de Pruſſe & M. de *Maupertuis*. Celui-ci indigné d'un acharne-

ment dont il sembloit que l'humiliation de son ennemi eut dû le débarrasser, y repondit par ce fameux billet doux.

M. de MAUPERTUIS *à M. de* VOLTAIRE.

JE vous déclare que ma santé est assez bonne pour vous aller trouver partout où vous serez, pour tirer de vous la vengeance la plus complette. Rendez grace au respect & à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras. MAUPERTUIS.

M. de *Voltaire*, toujours habile à saisir le ridicule de tout ce qu'on fait contre lui, & à le tourner à son avantage, ne manqua pas de tirer parti de cette Lettre. Il y répondit & publia sa Réponse sous ce titre : *L'Art de bien argumenter en Philosophie, réduit en pratique par un vieux Capitaine de Cavalerie, travesti en Philosophe.* Elle contenoit le billet en question, mais falsifié, & deux lettres, l'une adressée à M. de *Maupertuis* en réponse de la sienne, & l'autre à M. *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin. C'est ainsi qu'il parloit à M. de *Maupertuis*.

« J'ai reçu, Monsieur, la Lettre dont

» vous m'honorez. Vous m'apprenez que » vous vous portez bien ; que vos forces » ſont entiérement revenues, & vous me » menacez de venir m'aſſaſſiner, ſi je publie » (*a*) la Lettte de *la Beaumelle*. Ce procédé » n'eſt ni d'un Préſident d'Académie, ni d'un » bon Chrétien tel que vous êtes. Je vous » fais mon compliment ſur votre bonne ſanté, » mais je n'ai pas tant de forces que vous. Je » ſuis au lit depuis quinze jours, & je vous » ſupplie de différer la petite (*b*) expérience » de phyſique que vous voulez faire. Vous » voulez peut-être me diſſéquer ; mais ſon- » gez que je ne ſuis pas un géant des terres » auſtrales, & que mon cerveau eſt ſi petit, » que la découverte de ſes fibres ne vous don-

(*a*) Dans le billet de M. de *Maupertuis* eſt il queſtion de cette Lettre ? Ce qui avoit irrité le Philoſophe n'étoit autre choſe que les Libelles que vous avez publiés, non contre ſa découverte, mais contre ſa perſonne. Il y en avoit même quelques-uns dans leſquels Madame de *Maupertuis* ſe trouvoit compromiſe.

(*b*) Ce n'étoit pas une expérience de Phyſique qu'il vouloit faire, mais une expérience de courage, & l'on voit qu'il s'adreſſoit fort mal.

» nera aucune notion (*a*) de l'ame. De plus, ſi
» vous me tuez, ayez la bonté de vous ſou-
» venir que M. de *la Beaumelle* m'a promis
» de me pourſuivre juſqu'aux enfers : il ne
» manquera pas de m'y aller chercher, quoi-
» que le trou qu'on doit creuſer par votre
» ordre juſqu'au centre de la terre, & qui
» doit mener tout droit en enfer, ne ſoit
» pas encore commencé : il y a d'autres
» moyens d'y aller; & il ſe trouvera que
» je ſerai mal mené dans l'autre monde,
» comme vous m'avez (*b*) perſécuté dans

(*a*) Vos procédés & vos ouvrages lui avoient aſſez fait connoître la vôtre.

(*b*) Perſonne ne vous a perſécuté que vous-même. Il ne falloit pas vous unir à *Kœnig* contre votre ancien Précepteur, auquel vous aviez promis une reconnoiſſance éternelle : il ne falloit pas déſobéir au Roi de Pruſſe qui vous avoit expreſſément défendu d'entrer dans cette querelle ; il ne falloit pas publier Epigramme ſur Epigramme contre les Membres de l'Académie de Berlin qui n'étoient point de votre avis ; il ne falloit pas..... Et le Roi de Pruſſe ne vous auroit pas puni.

» celui-ci. Voudriez-vous, Monsieur, » pousser l'animosité si loin ? Ayez la » bonté de faire une petite attention. Pour » peu que vous vouliez exalter votre ame » pour voir clairement l'avenir, vous ver- » rez que si vous venez m'assassiner à Leip- » sick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ail- » leurs, & où votre Lettre est déposée, » vous courez quelque risque d'être (*a*) » pendu ; ce qui avanceroit trop le moment » de votre maturité & seroit peu convena- » ble à un Président d'Académie. Je vous » conseille de faire d'abord déclarer la Let- » tre (*b*) de *la Beaumelle*, forgée & atten-

---

(*a*) Voilà d'où procede votre courageuse plaisanterie : le délateur a beau jeu pour rire quand il a pris ses précautions.

(*b*) Voici cette fameuse Lettre dont M. de *Voltaire* prétend tirer un si grand avantage contre M. de *Maupertuis*. Nous la rapporterons telle que M. de *Voltaire* la rapporte lui-même. Elle fut adressée à M. *Roques*, Pasteur au Pays de Hesse-Hombourg. « *Maupertuis* » vient chez moi, ne me trouve pas ; je vais chez lui : » il me dit qu'un jour aux soupers des petits apparte-

» tatoire à votre gloire dans une de vos Af-
» semblées : après quoi il vous sera permis
» peut-être de me tuer, comme perturba-
» teur de votre amour-propre.

» mens, M. de *Voltaire* avoit parlé d'une maniére
» violente contre moi ; qu'il avoit dit au Roi [de
» Prusse] que je parlois peu respectueusement de lui
» dans mon Livre [intitulé *mes Pensées*] ; que je
» traitois sa Cour philosophe de Nains & de Bouffons ;
» que je le comparois aux petits Princes Allemands,
» & mille fausserés de cette force. M. de *Maupertuis*
» me conseilla d'envoyer mon Livre au Roi en droi-
» ture avec une Lettre qu'il vit & corrigea lui-même. »
M. de *Voltaire* traite cette confidence de M. de *Mau-
pertuis*, de crime atroce ; mais il ne rapporte pas la
Lettre de *M. de la Baumelle* en entier, dont le com-
mencement, qu'il a prudemment retranché, auroit
éclairci le fait & justifié *M.* de *Maupertuis*, au sujet
du reproche d'avoir manqué au secret qu'il devoit à ce
qui se dit aux soupers particuliers du Roi. M. de *Mau-
pertuis* n'alla chez M. de *la Beaumelle*, que parce que
celui-ci lui avoit déjà fait une visite, & il ne lui ra-
conta l'entretien du souper, qu'après que M. de la
Baumelle lui en eût parlé lui-même, car il en avoit été
déja instruit par un Secrétaire du Roi de Prusse.

» Au reſte, je ſuis encore bien foible. » Vous me trouverez au lit, & je ne pour- » rai que vous jetter à la tête ma ſeringue » & mon pot-de-chambre; mais dès que » j'aurai un peu de force, je ferai charger » mes piſtolets *cum pulvere pyrio*, & en mul- » tipliant la maſſe par le quarré de la vî- » teſſe, juſqu'à ce que l'action & vous » ſoient réduits à zéro, je vous mettrai du » plomb dans la cervelle; elle paroît en » avoir beſoin.

» Il ſera triſte pour vous que les Alle- » mands que vous avez tant vilipendés, » ayent inventé la poudre, comme vous » devez vous plaindre qu'ils ayent inventé » l'Imprimerie. Adieu mon cher Préſident. »

VOLTAIRE.

La Lettre à M. Formey eſt dans le même goût. Comme elle ne ſe trouve dans aucune Edition des Œuvres de M. de *Voltaire*, nous croyons devoir la joindre à la précédente.

« *Monſieur le Sécretaire Eternel*,

» Je vous envoye l'arrêt de mort que le

» Préſident a prononcé contre moi, avec
» mon (*a*) appel au Public, & les témoigna-
» ges de protection que m'ont donné tous les
» Médecins & tous les Apoticaires de Léip-
» ſick. Vous voyez que M. le Préſident ne
» ſe borne pas aux expériences qu'il pro-
» jette dans les terres auſtrales, & qu'il
» veut abſolument ſéparer dans le Nord
» mon ame d'avec mon corps. C'eſt la pre-
» miere fois qu'un Préſident a voulu tuer
» un de ſes Conſeillers. Eſt-ce là le principe
» de la moindre action ? Quel terrible hom-
» me que ce Préſident ! Il déclare fauſſaire
» à gauche, il aſſaſſine à droite, & il prou-
» ve Dieu par *a* plus *b* diviſé par *z*. Fran-
» chement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait,
» Monſieur, une petite réflexion ; c'eſt que
» quand le Préſident m'aura tué, diſſéqué,
» & enterré, il faudra faire mon éloge à

(*a*) M. de *Voltaire* fait ici alluſion au jugement prononcé contre *Kœnig*, par l'Académie qui le déclara fauſſaire & le raya du nombre de ſes Membres. *Kœnig* publia alors un Ouvrage ſous le titre d'*Appel au Public*.

» l'Académie, ſelon la louable coutume. » Si c'eſt lui qui s'en charge, il ne ſera pas » peu embarraſſé. On ſait comme il l'a été » avec feu M. le Maréchal de *Sch-Metteau*, » auquel il avoit fait quelque peine pendant » ſa vie. Si c'eſt vous, Monſieur, qui faites » mon Oraiſon funebre, vous y ſerez tout » auſſi empêché qu'un autre. Vous êtes » Prêtre, & moi je ſuis Profane; vous êtes » Calviniſte, & je ſuis Papiſte; vous êtes » Auteur, je le ſuis auſſi; vous vous portez » bien, & je ſuis Médecin. Ainſi, Monſieur, » pour eſquiver l'Oraiſon funebre & pour » mettre tout le monde à ſon aiſe, laiſſez- » moi mourir de la main cruelle du Préſi- » dent, & rayez-moi du nombre de vos » Elus. Vous ſentez bien, d'ailleurs, qu'é- » tant condamné à mort par ſon Arrêt, je » dois être probablement dégradé. Retran- » chez-moi donc, Monſieur, de votre liſte; » mettez-moi avec le fauſſaire *Kœnig*, qui » a eu le malheur d'avoir raiſon. J'attendrai » patiemment la mort avec ce coupable: » *pariterque cadentes ignovêre diis.* Je ſuis mé- » taphyſiquement, Monſieur, votre &c. »

Depuis, M. de *Voltaire* n'a ceſſé de déclamer contre ſon ennemi ; la mort de M. de *Maupertuis* n'a point appaiſé ſa haine. Il a fait réimprimer cet amas d'injures qu'il avoit vomies : & en dernier lieu dans ſon *Siècle de Louis XV*, il ne craint point d'attaquer les Obſervations de tant d'Académiciens ſur la figure de la terre, uniquement pour ravir à M. de *Maupertuis* la gloire de cette découverte qui lui appartenoit plus qu'à toute autre, puiſqu'il avoit été le principal Inſtigateur de l'entrepriſe.

CHAPITRE IV.

LA BEAUMELLE.

CET Auteur, après avoir quitté Copenhague où il étoit Professeur Royal en Belles-Lettres Françaises, se rendit à Berlin dans l'intention de voir la Cour de Prusse, & peut-être de s'y établir, à l'exemple de plusieurs autres Français. M. de *Voltaire* étoit un de ceux qui paroissoient y avoir plus de crédit; c'est pourquoi M. de *la Beaumelle*, qui avoit été avec lui en correspondance de lettres, crut lui devoir une visite en arrivant. Cette premiere entrevue se passa d'une maniere assez honnête, à beaucoup de questions près que M. de *Voltaire* lui fit, pour savoir quels étoient ses projets d'établissement. Le nouveau débarqué ne jugea pas à propos de s'expliquer. On l'avoit déja prévenu sur le caractère de l'homme à qui il avoit affaire; on lui avoit sur-tout conseillé de ne pas trop s'y fier. Il se contenta donc de dire qu'il venoit pour voir

voir trois grands hommes, le Roi, M. de *Voltaire* & M. de *Maupertuis*. Cette réponse ne fut point une recommandation : il avoit nommé un homme de trop, & peut-être deux. L'estime qu'il témoignoit pour M. de *Maupertuis*, ne pouvoit que déplaire à quelqu'un qui n'étoit déja que trop jaloux du mérite de ce Philosophe, & de la considération dont il jouissoit. M. de *la Beaumelle* ne tarda pas à s'en apercevoir. Il avoit prêté à M. de *Voltaire*, qui le lui avoit demandé, un exemplaire de ses *Pensées*, où l'on trouve celle-ci :

Qu'on parcoure l'Histoire ancienne & moderne, on ne trouvera point d'exemple de Prince qui ait donné 7000 écus de pension à un Homme de Lettres, à titre d'Homme de Lettres. Il y a eu de plus grands Poëtes que Voltaire ; il n'y en eut jamais de si bien récompensés, parce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le Roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talens, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit Prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain.

M. de *Voltaire* ne manqua pas de se servir

de ce paſſage pour prévenir le Roi contre le Penſeur Français, ſuppoſé qu'il fût dans l'intention de ſe fixer à Berlin. Ce ne fut en apparence que par zele pour la gloire du Monarque, qu'il prétendoit y être offenſé ; mais la vraie cauſe de ce mécontentement doit s'attribuer ſans doute à ces paroles, *il y a eu de plus grands Poëtes que Voltaire, il n'y en eut jamais de ſi bien récompenſés.* En effet, il n'en falloit pas davantage pour irriter un homme qui, dans la République des Lettres, comme *Céſar* dans la République Romaine, ne vouloit point avoir de ſupérieur, ou comme *Pompée*, ne vouloit point avoir d'égal.

Il diſſimula pourtant. Il ſe contenta, en rendant le livre à M. de *la Beaumelle*, de lui en faire une Critique judicieuſe & très-ſévere, & d'ajouter un petit mot de reproche au ſujet du paſſage que nous avons cité. Le jeune Auteur n'eut pas de peine à ſe juſtifier : M. de *Voltaire* parut content, & lui promit de le ſervir auprès du Roi.

Bien loin de lui tenir parole, M. de *la Beaumelle* apprit que ſon Ouvrage avoit fait

la matiere de l'entretien des petits Soupers du Roi, & que ſon Protecteur prétendu avoit été le ſeul qui eût donné un mauvais ſens à la Penſée en queſtion.

Un ſemblable procedé ne pouvoit que révolter un Auteur qui convenoit à la vérité de la trop grande hardieſſe & du peu de préciſion de quelques-unes de ſes Penſées ; mais qui proteſtoit n'avoir offenſé perſonne dans celle qu'on cherchoit à envenimer. Il ſoutenoit au contraire qu'elle ne pouvoit tourner qu'à la gloire du Roi de Pruſſe & des Hommes de Lettres qu'il admettoit à ſa familiarité ; & qu'à moins de vouloir la défigurer, il étoit clair qu'elle ſignifioit, qu'autant que le Roi de Pruſſe eſt au-deſſus des Princes qui font leurs délices des bouffons & des nains, autant les Savans de ſa Cour ſont au-deſſus des nains & des bouffons. C'eſt du moins le ſens que M. le Comte *Algaroti* & M. de *Maupertuis*, incapables de tremper dans d'indignes manœuvres & aſſez généreux pour dire leur ſentiment en Préſence d'un Roi, donnerent à cette penſée, lorſque M. de *Voltaire* la cita comme un trait injurieux à la gloire du

Prince & des Gens de Lettres qui l'environnoient.

Quelque irrité que fut M. de *la Beaumelle* de la duplicité de M. de *Voltaire*, il se contenta de lui en faire des reproches très-moderés, persuadé qu'il étoit dangereux de rompre avec lui. Celui-ci fit de son mieux pour lui cacher qu'il fût son ennemi; & cependant il continua toujours ses menées. Il ne cessa de lui rendre des mauvais offices auprès du petit nombre de personnes qu'il voyoit; il attaquoit à la fois son esprit & sa probité; il engagea même un (*a*) homme attaché au service du Roi, à lui écrire une lettre qui lui annonçoit mille choses à craindre, s'il restoit plus long-tems à Berlin.

M. de *la Beaumelle* ne fut point effrayé de ces avis qu'il jugeoit faux, ce qui lui fut confirmé par plusieurs personnes qui lui dirent que le Monarque n'étoit point indisposé contre lui. M. de *Maupertuis* fut un de ceux qui l'assurerent le plus qu'il n'a-

(*a*) Cet homme étoit M. d'*Arget*, alors Des Vers de *Frédéric*, laborieux Copiste.

voit rien à craindre ; il lui ménagea même l'occaſion de ſe juſtifier pleinement auprès du Prince Royal de Pruſſe & de la Reine mere, de quelques bruits calomnieux qu'on avoit répandus contre lui ; & l'amitié qu'il lui témoigna dans cette circonſtance fut ce qui envenima le plus la haine de M. de *Voltaire*, qui ne ceſſa, dès ce moment, de le perſécuter de toutes les manieres. Il pouſſa les choſes juſqu'à dire dans pluſieurs maiſons qu'il n'étoit point Français; que s'il l'étoit, il avoit ſans doute été chaſſé de France ; que s'il n'avoit pas été chaſſé de France, il l'avoit été de Dannemarck ; que s'il ne l'avoit pas été de Dannemarck, il étoit du moins un mauvais ſujet. Quand on raiſonne ainſi, on trouve toujours des griefs à imputer aux gens. Enfin M. de *la Beaumelle* dégoûté d'un ſéjour qui lui offroit l'ennemi le plus artificieux, & par conſéquent le plus à craindre, prit la réſolution de quitter Berlin pour ſe rendre dans ſa Patrie ; & en partit au mois de Mai 1752, en emportant l'eſtime & les regrets de ſes compatriotes, que ſon ennemi ne put lui enlever.

Arrivé à Francfort, il apprit que le Libraire *Eslinger* alloit faire une édition du *Siécle de Louis XIV*. Le cœur tout ulceré des mauvais traitemens qu'il avoit récemment éprouvés de la part de l'Auteur de cet Ouvrage, il propoſa au Libraire d'inſerer dans cette édition des Notes critiques de ſa façon. Il lui en fournit d'abord pour le premier volume; mais laſſé de ce genre de travail, il l'abandonna. Ce fut M. le Chevalier de *Mainvilers*, qui commenta les deux autres volumes.

A peine cette édition eut-elle vû le jour, que M. de *Voltaire* entra en fureur; & ſans s'informer ſi toutes les Notes étoient de la même main, ou du moins feignant d'ignorer qu'elles n'en étoient pas, il n'épargna rien pour ſoulever l'Autorité contre celui qui avoit oſé le critiquer. Il écrivit vingt lettres à Paris contre lui. Madame *Dénis*, ſa niéce, fut députée à M. d'*Argenſon*, pour ſe plaindre de l'injuſtice du Commentateur, pour prouver au Miniſtre que le Régent étoit attaqué dans une Note du troiſieme volume, & lui proteſter en outre

que M. le Duc d'Orléans en étoit fort irrité. M. de *la Beaumelle* apprit cette ſcene par feu M. l'Abbé *Sallier*, un des ſpectateurs. Il reſta tranquille ; & ſe diſpoſoit à prouver, par une lettre du Magiſtrat de Francfort & une autre du Libraire *Eſlinger*, qu'il n'avoit commenté que le premier volume, quand il fut arrêté le 23 Avril 1753, & mené à la Baſtille.

Le ſuccès de cette noble manœuvre ne calma point l'Auteur du *Siécle de Louis XIV*. Il profita de la détention de ſon ennemi pour publier contre lui un Libelle intitulé *Supplément au Siécle de Louis XIV.*, dans lequel il prodigue les perſonalités & les injures les plus atroces.

M. de *la Beaumelle* n'eut pas plutôt recouvré ſa liberté, qu'il trouva Paris inondé d'exemplaires de cette Satyre odieuſe, où l'on s'efforçoit de le noircir dans un tems où il ne pouvoit ſe défendre, où il ignoroit même qu'il fût attaqué. Il crut devoir y répondre ; & ce fut alors que parurent ſes *Lettres* (*a*) *à M. de Voltaire*, qui pour

(*a*) Ces lettres au nombre de vingt-quatre, paru-

lors étoit à Colmar où il s'étoit retiré, après sa disgrace à la Cour de Prusse. On jugera par les morceaux que nous allons en citer, où nous réunirons l'attaque & la défense, quel est celui des deux qui mérite le plus l'indulgence du Public: nous disons l'indulgence; car rien n'est plus avilissant pour la Littérature que ces démêlés qui animent les Gens de Lettres les uns contre les autres.

(a) » Je viens de lire votre *Supplément au* » *Siècle de Louis XIV.* C'est un tissu d'injures contre moi: j'en ai eu honte pour » vous. Vous faites des fautes, on les reprend; vous répondez à la Critique par » des invectives: & vous appellez cela » faire des *Supplémens* à vos Livres? D'où » vous vient cette haine, cette rage contre » moi? Vous avez commencé les hostilités; » comptez qu'elles ne finiront pas quand

rent en 1753, en un vol. *in*-12, avec cette épigraphe: *An si quis atro dente me petiverit, inultus ut flebo puer?* Hor.

(a) Lettre 1. pag. 7.

» vous le voudrez. Que je vous rappelle » les faits. Vous m'avez fait tout le mal » qu'un homme peut faire à un homme. Je » parus à peine à Berlin, que je fus perſé- » cuté par vous, &c.

(*a*) « Je vais donc vous répondre, mais » ſans fiel, je n'en ai point : ſans déclama- » tion, j'ai la voix trop foible : ſans invec- » tives, je ſais les bienſéances ; ſans égard » aux conſeils timides & fauſſement modé- » rés : qui ſait mieux que moi ce que je » me dois ? Mais ſi par une méchanceté » qu'à peine je crois poſſible des ennemis » que je ne connois pas, parce que je ne » les ai pas mérités, donnoient un mau- » vais ſens aux paroles les plus meſurées, » s'ils exigeoient que je connivaſſe par » mon ſilence à mon propre deshonneur, » je ſors d'un lieu où j'ai fait le ſouhait » d'un Empereur Romain : *plût à Dieu que* » *je ne ſçuſſe pas écrire !* & je n'héſite pas à

(*a*) Page 11.

» faire celui d'un Philoſophe Grec, *qu'on* » *me ramene aux Carrieres.*

« (*a*) J'avois à me plaindre de vous quand » je commençai l'examen du *ſiécle de Louis* » *XIV.* . . . un homme plus mûr ſe ſeroit » défié de ſon reſſentiment ; & ce fut en ce » moment-là même que je pris la plume, » *en jeune homme inconſidéré*, comme vous » le dites très-bien . . . . . je (*b*) n'avois pas » alors le droit que votre Libelle m'a donné » depuis, de vous traiter comme il me » plairoit. Reliſez cet affreux recueil d'in- » ſultes, & vous conviendrez qu'aujour- » d'hui vous ne pouvez avoir auprès de » moi d'autre Avocat que moi-même . . . . . » Peut-être auſſi le chagrin m'arracha quel- » ques remarques injuſtes, & le *Voltaire* » qui m'avoit nui auprès du Roi de Pruſſe, » me gâta le *Voltaire* que je liſois. Je me dé- » goûtai bien-tôt de ce genre de travail, non » que je ne trouvaſſe par-tout des fautes.

(*a*) Lettre 2. pag. 13.

(*b*) Pag. 14.

» mais je ne me trouvois pas la même hu-
» meur. Je ne passai donc point le premier
» volume. C'en étoit trop sans doute. Je
» devois me dire qu'il étoit fort au-dessous
» de moi d'imprimer des apostilles sur un
» Livre plus aisé à refaire qu'il ne l'est d'en
» compter les erreurs. Mais à mon âge, on
» fait la faute, & ensuite on la voit. Ce-
» pendant vous assurez que je suis l'Auteur
» de toutes les remarques..... de 3 à 400
» Notes du premier tome, vous n'en com-
» battez que cinq ou six. Mon Continua-
» teur vous a fourni plus de matiere. C'est à
» lui à se défendre.

(*a*) » *Maupertuis a suscité contre moi Ju-*
» *piter & la Beaumelle.*

« Ce n'est point à moi à relever l'indé-
» cence de l'association de ces deux noms.
» Mais M. de *Maupertuis* n'est point homme
» à *susciter*, ni la *Beaumelle* homme à être
» *suscité*; & pour *Jupiter*, *Jupiter* a écrit
» plusieurs fois à Paris, qu'il n'avoit été

(*a*) Pag. 18.

» ſuſcité contre M. de *Voltaire*, que par les » fautes de M. de *Voltaire*.

(*a*) « Vous dites que je ſuis *élève de Ge-* » *nève*. Je ſuis né à Valleraugue en Lan- » guedoc : j'ai été élevé au College de » l'Enfance de Jeſus à Alais. C'eſt autant » au Roi qu'à mon pere, que je ſuis rede- » vable de mon éducation. Je ne ſuis donc » point *élève de Geneve* : & quand je le ſe- » rois ! que ne l'avez-vous été vous-même : » vous y auriez appris à être juſte & bien- » faiſant, libre ſans licence, tolérant ſans » impiété, philoſophe ſans bel eſprit, hiſto- » rien ſans partialité. . . . puiſſiez-vous » n'en être jamais l'habitant, vous qui me » reprochez d'en être l'élève ! Geneve ne » mérite point d'avoir les reſtes de l'u- » nivers.

(*b*) « *J'aurois dû*, dites-vous, *vous choiſir* » *plutôt pour maître que pour ennemi*. Je ſe- » rai votre diſciple en fait de penſées ingé- » nieuſement verniſſées : ſoyez le mien en

(*a*) Lettre 3. p. 20.

(*b*) Page 27.

» fait de procédés honnêtes. Apprenez-moi » à avoir de l'esprit, je vous apprendrai à » reconnoître vos torts. . . . &c.

(a) « Que nous sommes petits, vous & » moi! depuis un an, nous disputons sans » pudeur sur quelques syllabes d'un livre » historique, & *Leibnitz* & *Newton* dispu- » toient sans fiel de l'empire du Monde Pen- » sant. *Leibnitz* & *Newton* ne sont qu'un » trait dans le tableau de l'univers: que » ferons-nous, vous & moi, dans cette » foule d'Ecrivains polémiques, qui après » avoir servi de risée à leurs contempo- » rains, disparoissent aux yeux de leurs des- » cendans ».

» (b) Vous dites qu'*au sortir de la Saxe*, » *je mis dans* mes Pensées *des choses sur la* » *Saxe, que vous ne pouvez lire sans frémir.* Je » n'ai jamais été en Saxe; & dans aucune » édition de mon Livre, il n'y a un mot sur » la Saxe. Qui croiroit que vous citez des

(a) Lettre 4. pag. 26.

(b) Lettre 6. pag. 35.

» phrases de mon Livre qui n'y sont point, » & qui n'y ont jamais été ?

» (*a*) Vous dites que *je gâte tout ce que je* » *touche*. Et moi je dis que votre unique » talent est d'embellir tout ce que vous *tou-* » *chez* : aussi touchez-vous sans cesse.

» (*b*) *Le Fou du Roi* Jacques, *s'étant un* » *jour assis sur le thrône, on lui demanda :* » *que fais-tu là, Maraut ? Il répondit :* je » regne. *L'Auteur de* mes Pensées *fait plus,* » *il fait regner.*

» Ceci n'est point mal, quoique volé du » *Roi de Cocagne*. Si tout étoit écrit sur ce » ton-là, vous auriez agréablement péché » contre les regles du Libelle. Mais il vous » est plus facile d'être atroce, que d'être plai- » sant. Il vous l'est sans doute aussi plus d'ê- » tre injuste que d'être vrai ; puisque dans » la page 15, vous osez assurer que je n'ai » relevé aucune de vos fautes. Je n'en ferai

(*a*) Pag. 36.

(*b*) Pag. 38.

» point ici l'énumération: j'écris des Lettres » & non des Volumes. Mais dans l'*Introduction* seule, qui n'eſt que de quinze pages, » j'en ai relevé quinze, & dans tout le reſte » à proportion. Je n'ai *relevé* aucune de vos » fautes! ingrat que vous êtes! Pourquoi » avez vous donc ſi ſouvent profité de mes » remarques dans votre nouvelle Edition, où » vous annoncez des augmentations que vous » n'y avez pas miſes, & où vous avez mis » des corrections que vous n'annoncez pas? » Pourquoi ne répondez-vous qu'à quelques-unes de mes Notes critiques? Pourquoi y répondez-vous en homme piqué » de ſes erreurs? Je n'ai relevé aucune de » vos fautes! J'en ai, ſans livres, ſans ſecours, en quelques après-midi, relevé » trois cens-quarante dans les deux tiers du » premier volume. Que ſeroit-ce ſi j'avois » continué?.....

» (*a*) Vous apprenez au Public, *qu'on* » *vous a volé une Hiſtoire Univerſelle depuis* » Charlemagne, *& que ſi je ſais où elle eſt*,

(*a*) Lettre 7. pag. 45.

» *vous m'en donnerez plus de quinze ducats.*
» Je vous apprends, *gratis*, que je l'ai vue
» reliée en parchemin, *in*-4°., entre les
» mains de S. A. S. Madame la Ducheſſe de
» *Saxe-Gotha*, à qui vous l'avez envoyée,
» dans des eſpérances inſinuées, qui ne fe-
» roient point honneur à votre déſintéreſ-
» ſement. A quelle réplique me réduiſez-
» vous ? Ne dégradons point les Lettres :
» c'eſt à nous à les ennoblir.

» (*a*) Vous aviez dit dans votre *Siécle*,
» du ton d'un Charlatan qui annonce à la
» populace une drogue nouvelle : aucun
» Hiſtorien n'a *parlé de l'homme au maſque*
» *de fer.* On vous répondit avec modeſtie :
» *les Mémoires ſecrets de Perſe en ont parlé.* Au-
» jourd'hui vous répliquez fougueuſement,
» *que les Mémoires de Perſe ſont obſcurs & auſſi*
» *mépriſables que* MES PENSÉES : com-
» me ſi l'obſcurité prouvoit le ſilence. Vous
» ajoutez que votre *Siécle étoit fait en partie*
» *long-tems avant les Mémoires de Perſe* :
» comme s'il étoit moins vrai que les Mé-

(*a*) Lettre 8. pag. 49.

» moires de Perſe en ont parlé avant le » *Siécle.*

» *On ennoblira l'humiliation où l'on deſ-* » *cend de parler d'un tel Critique ; on ſe lavera* » *de l'opprobre de lui adreſſer la parole.* La mo- » dération me conſeille le ſilence : mais par » honneur je dois une réponſe aux Eſprits » foibles & à vous. Il eſt mille gens que de » pareils diſcours déterminent dans leurs dé- » ciſions. Ils ne peuvent pas examiner ; ils » ne ſont capables que d'être frappés : & » pour les réveiller il faut les frapper vive- » ment. Ils jugent d'après l'impreſſion du » mot, du ſon, qui affecte leurs yeux, leurs » oreilles. Qu'ils réfléchiſſent combien ce » jugement eſt injuſte.

» L'homme le plus vertueux, le plus reſ- » pectable pourroit donc être flétri gratui- » tement par la plume ou le ton d'un Ecri- » vain qui auroit trouvé un tour de phraſe » mépriſant ! La réputation d'un homme » dépendroit des inſolences artificieuſes d'un » autre homme ! Voilà pour les Eſprits foi- » bles.

» *Je demande pardon à M. le Préſident* Hé- » nault *de mêler ſon nom au nom d'un homme*

» *tel que vous . . . . on ſe lavera de l'opprobre* » *de vous adreſſer la parole.* Qu'eſt ce que » tout cela ? des injures groſſieres, des mots » vides de ſens : oui, des mots vides de ſens. » Car, que peut-on me reprocher ? de le- » geres imprudences à un âge où les loix les » préſument, puiſqu'elles ne laiſſent pas aux » hommes toute leur liberté ; quelques har- » dieſſes dans des écrits peu réfléchis ; un » abus de la façon de penſer indépendante, » permiſe dans des pays étrangers où j'ai » vécu, & où l'eſprit n'a peut-être pas aſ- » ſez de chaînes, comme, peut-être, il en » a trop ailleurs. Peut-on m'objecter de ces » traits contraires à l'honneur, à la pro- » bité, de ces traits qui font que les gens » ſcrupuleux répugnent à parler d'un hom- » me ! Mon nom peut hardiment paroître à » côté d'un nom reſpectable : il eſt ſans tache, » s'il eſt ſans gloire ; & j'ai à vivre. *Vous de-* » *mandez pardon au Préſident Hénault :* de- » mandez pardon à la verité & à la vertu qui » vous crient que M. le Préſident *Hénault*, » ſous quelque aſpect qu'il m'enviſage, ſoit » du côté de l'extraction, ſoit du côté de l'eſ- » prit, ſoit du côté de la probité, ne ſera ja-

» mais fâché que vous parliez de lui & de moi » dans la même ligne. Qui parle de moi n'a » nulle expiation à faire : mais fuffai-je un » monſtre, votre délicateſſe ſeroit encore » mal placée, &c.

» (*a*) *On eſt malheureuſement obligé de revenir à un objet bien dégoûtant pour le public*, » *à la Beaumelle.* Quoi! n'avez-vous pas » craint la rétorſion! Vous n'avez pas craint » que le public vous dît par moi que ſi vous » continuez à écrire vous perdrez votre ré» putation, mais que votre ignominie vous » reſtera? L'aimable, le délicieux objet que » *Voltaire!* Eh! il ne peut pas ſeulement ſe » ſupporter lui-même. Sans ceſſe il cherche » à s'étourdir ſur les remords dont il eſt dé» chiré, par un vain bruit qu'il excite ſes » aveugles admirateurs à former autour de » lui. Je ſuis dégoûtant pour le public; & » qu'êtes-vous à ſes yeux? Qu'eſt pour les » Dévots l'Auteur, de *la Pucelle d'Orléans*; » pour les Chrétiens, l'Auteur du (*b*) *Sermon*

(*a*) Lettre 9. pag. 53.

(*a*) Comme les lettres de M. de la Beaumelle ſu-

» *des Cinquante ;* pour les Rois, l'Auteur de
» ce mot à jamais odieux, *il n'y a qu'un*
» *Dieu & qu'un Roi ;* pour ce Roi unique,
» l'Auteur de sa *Vie privée ;* pour les Gens
» de goût, l'Auteur de *Semiramis*, d'*Oreste*,
» du *Duc de Foix*, &c. ? pour les Ames gé-
» néreuses, l'implacable ennemi de *Desfon-*
» *taines*, de *Rousseau*, &c. pour les Esprits
» vrais, l'infidele Compilateur de l'*Histoire*
» *Universelle ;* pour les Cœurs droits, le pâle
» Envieux de *Maupertuis*, de *Montesquieu*,

---

rent composées en 1753, cet Auteur n'a pu citer des Ouvrages encore plus forts contre le Christianisme, que M. de *Voltaire* a publiés depuis ce tems-là, tels que sont le *Dictionnaire Philosophique*, les *Questions de Zapata*, le *Cathécumène*, l'*Histoire du Bannissement des Jésuites de la Chine*, les *Homélies* prétendues *prononcées à Londres*, les *Notes* sur le *Discours de l'Empereur Julien*, composé par M. le Marquis d'*Argens*. Quant à la liste de ses mauvais Ouvrages, elle est furieusement augmentée depuis 1753. On ne connoissoit pas alors le *Triumvirat*, les *Scithes*, les *Guebres*, le *Droit du Seigneur*, la *Princesse de Babylone*, la *Philosophie de l'Histoire*, la *Défense de mon Oncle*, l'*A*, *B*, *C*, les *Colimaçons*, &c. &c. &c.

» de *Crébillon* ; pour toutes les Nations, » l'homme qui a médit de toutes ; Pour les » Libraires, l'Ecrivain contre lequel tous les » Libraires élevent leur voix ; pour tous » les honnêtes-gens, le &c..... Après » cela, lequel des deux de *la Beaumelle* ou » de *Voltaire*, eſt le plus dégoûtant pour le » public ? Vous me forcez à des repliques » cruelles. Voilà ce que c'eſt d'écrire & de » raiſonner d'après votre haine.

» C'eſt à-peu-près avec la même logique, » ou pour mieux dire, le même aveugle- » ment que vous me reprochez ma jeuneſſe. » *Apprenez jeune homme*, me dites-vous en » vingt endroits. Et vous *Vieillard !* ap- » prenez une fois pour toutes, que la » jeuneſſe n'eſt ni un crime, ni un défaut, » ni un ridicule. Apprenez combien il eſt » imprudent d'irriter par des inſultes, d'a- » guerrir par des attaques *un jeune homme* » qui n'a pas encore toutes ſes forces, & à » qui les combats peuvent les donner. Ap- » prenez..... mais non ! je ne veux pas » me ſervir de tous mes avantages. Il faut » donner quelque choſe à l'opinion publi- » que. D'ailleurs je ne ſuis qu'un ſimple

» météore & vous êtes un aſtre : il eſt vrai » que vous avez paſſé votre méridien, & » que le tems eſt bien couvert. »

M. de *Voltaire* parut aſſommé du coup ; ceux qui ont lu ces lettres en entier, croiront facilement qu'il n'en reçut jamais de pareil. L'effet de ſon étourdiſſemennt fut de laiſſer M. de la *Beaumelle* tranquille pendant cinq ou ſix ans. Ce ne fut qu'en 1759 qu'il recommença les hoſtilités. Pour mettre le Public au fait de ce renouvellement de querelle, il eſt bon d'apprendre que M. de *Voltaire* eſt dans l'uſage de ſe faire relire, de tems en tems, les Ecrits qui ont paru contre lui. La Réponſe au prétendu *Supplément au Siécle de Louis XIV*, revint apparemment à ſon tour ; & les impreſſions qu'elle avoit faites ſur le Héros ſi complettement vaincu, ranimerent ſa bile, & le diſpoſerent à de nouvelles eſcarmouches. Il donnoit dans ce tems-là l'hiſtoire du Czar *Pierre le Grand.* Il profita de cette occaſion pour lancer dans la Préface du premier volume, quelques traits qui portent plutôt un caractere de crainte que de modération. Enſuite parurent les Contes de *Guillaume Vadé*, où ſe

trouve le *Chant à ajouter au Poëme de la Pucelle*, digne en effet de figurer dans cet Ouvrage licentieux, comme l'Auteur de ce (*a*) Chant eſt digne de figurer, avec plus de juſtice, à la tête de ceux qu'il s'efforce d'y deshonorer. C'eſt ainſi qu'il fait parler un des perſonnage de ce Chant, ſur le compte de M. de *la Beaumelle*.

Pour le dernier de la noble Sequelle,
C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher *la Beaumelle*;
De dix Gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eſt le plus bas, mais c'eſt le plus fidele;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ſes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes.
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits!
Il ſait combien pour les foibles eſprits
La vérité ſouvent eſt dangereuſe,
Qu'aux yeux des Sots ſa lumiere eſt trompeuſe;

(*a*) Pour l'intelligence de ceux qui ne connoiſſent pas ce Chant, il eſt bon de dire que M. de *Voltaire*, par une noble invention, introduit devant le Roi *Charles VII*, une troupe de Gens de Lettres de nos jours qu'il ſuppoſe condamnés aux galères. Il fait dire au Chef de ces prétendus Galériens, toutes les ſottiſes qu'il ſait imaginer avec tant de fécondité.

Qu'on en abuse ; & ce discret Auteur,
Qui toujours d'elle eut une sage peur,
A résolu de ne la jamais dire.

Il faut excepter ce qu'il a dit contre M. de *Voltaire*, qui l'a bien senti lui-même, ou du moins le Public l'a senti pour lui.

Au reste nous abandonnons aux réflexions de ceux qui aiment le bon sens, la justesse, l'honnêteté & la poésie, cette tirade qui, s'il faut parler vrai, sent la rame, ou la mérite.

M. de *la Beaumelle* retiré à sa Campagne, dans le pays de Foix, préféra, pour le moment, le silence à ce qu'il auroit pû répondre aux injures calomnieuses répandues contre lui. Il se contenta de travailler à faire flétrir ces libelles par un Arrêt du Parlement de Toulouse. C'est ainsi qu'auroient dû agir tous les Gens de Lettres dont M. de *Voltaire* a attaqué les mœurs : s'il appartient à la Critique de venger l'Auteur, c'est aux Loix à venger le Citoyen. Il présenta donc au Parlement de Toulouse une Requête en plainte, pour demander la suppression des Imprimés qui le calomnioient. Cette Requête fut répondue

pondue d'un *Soit communiqué aux Gens du Roi.* L'affaire des *Calas* ſurvint dans cette rencontre : elle occupa tous les eſprits ; & M. de *la Beaumelle*, qui y prit le plus vif(*a*) intérêt, oublia ces miſeres pour ne s'occuper que de la défenſe des Accuſés. Ce fut lui qui compoſa le premier Mémoire publié dans cette cauſe.

M. de *Voltaire* content d'avoir harcelé ſon ennemi dans les Ecrits dont nous avons parlé, parut ne plus ſonger à lui juſqu'en 1766. Alors il lui prit une révolution de bile, & cette révolution produiſit une Lettre ſuppoſée écrite à un tiers, qu'il adreſſa par la poſte à M. de *la Beaumelle* : elle formoit quatre pages d'impreſſion ; c'eſt d'après ce même exemplaire que nous allons la tranſcrire fidelement.

(*a*) M. de *la Beaumelle* eſt beau-frere du jeune *Lavaiſſe*, qui étoit du nombre des Accuſés.

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE.

PARMI un grand nombre de Lettres anonymes, j'en ai reçu une de Lyon, datée du 17 Avril, commençant par ces mots : J'OSE RISQUER UNE 95^e. LETTRE ANONYME. Quelle apparence que M. de *Voltaire* ait en effet reçu ces quatre-vingt-quinze Lettres anonymes? Quel eſt l'homme en Europe aſſez rempli de fiel, aſſez déſœuvré, aſſez chimérique, pour écrire dans une année quatre-vingt-quinze Lettres à un autre homme? Car M. de *Voltaire* qui en a formellement accuſé M. de *la Beaumelle* auprès du Miniſtre, a dit que c'étoit dans cet eſpace qu'elles lui avoient été écrites; ce ſeroit imiter *Don-Quichotte* & ſe battre pendant la nuit contre des Oûtres. *Je l'ai envoyée au Miniſtère, qui ſait réprimer ces délits, & qui eſt perſuadé que tout Ecrivain de Lettres anonymes eſt un lâche & un coquin; un lâche, parce qu'il ſe cache; & un coquin, parce qu'il trouble la Société.* D'accord; mais on peut dire à M. de *Voltaire*, *Quam temerè in nosmet legem ſancimus iniquam!* Cette Lettre-ci

eſt anonyme, car en fait de perſonnalités une ſignature typographique eſt équivalente à nulle ſignature. Auſſi M. de *la Beaumelle*, dès qu'il l'eût reçue, ſomma M. de *Voltaire* de la ſigner ; mais M. de *Voltaire* n'eut garde d'y mettre ſon nom.

Cet homme, entre autres ſottiſes, me reproche d'avoir dit qu'un nommé la Beaumelle *eſt huguenot. Je ne me ſouviens point de l'avoir dit, & je ne ſais ſi on s'eſt ſervi de mon nom pour le dire.* Vous l'avez dit vingt fois, entre autres dans la lettre au Sénateur *Albergati*, où vous accuſez, en autant de termes, M. de *la Beaumelle*, d'être l'Auteur de votre *Pucelle*, Poëme dont vous ſentiez que les traits agréables ne pouvoient faire pardonner les impiétés, les obſcénités choquantes & la cauſticité qui s'acharne ſur tout ce que les hommes révérent. *Et je ne ſais ſi on s'eſt ſervi de mon nom pour le dire.* Propos d'un homme qui à ſon ordinaire ſe ménage un déſaveu en cas de conviction. *Il m'importe fort peu que l'on ſoit huguenot. Il eſt aſſez public que je n'ai jamais regardé ce titre comme une injure.* Mais il importoit à M. de *Voltaire* de donner cette qualification à ſon ennemi, afin de le

rendre odieux. *Et il n'eſt pas moins public que j'ai rendu des ſervices importans à des perſonnes de cette Communion.* Vous aviez l'une de ces deux raiſons, l'intérêt ou la gloire. *Mais ceux qui ont dit ou écrit que* la Beaumelle *étoit Proteſtant & Prédicant, ne ſe ſont certainement pas trompés.* Cette accuſation formée contre un Citoyen d'être Prédicant dans un Pays où les loix mettent les *Prédicans* ſous le joug de la mort, n'eſt point une plaiſanterie. On ne peut attribuer cette qualification qu'à des vues qui ne ſont certainement point du reſſort de la Littérature. *Et l'Auteur de la Lettre anonyme a menti quand il a écrit le contraire.* Ces expreſſions groſſieres que M. de *Voltaire* ſe permet trop ſouvent, nous autoriſent ſans doute à ne pas ménager les nôtres, ſurtout quand il s'agit de défendre un honnête homme, un Ecrivain connu qu'il veut opprimer.

On trouve dans les regiſtres de la Compagnie des Miniſtres de Genève, que Laurent Anglivieux, dit la Beaumelle, natif du Languedoc, fut reçu Propoſant en Théologie le 12 Octobre 1745, ſous le Rectorat de Monſieur Ami de la Rive. Rien n'eſt plus odieux que cette

imputation. Qui ne la croiroit véritable ? Cependant les regiſtres de la Compagnie des Paſteurs de Genève, ont été compulſés d'autorité du Magiſtrat, à la requête de M. de *la Beaumelle*, & ſon nom ne s'y eſt pas trouvé. Cette piéce ſera ſans doute une de celles que cet Auteur ſe propoſe de dépoſer en original (*a*) à la Bibliothéque du Roi. *Laurent Anglivieux.* Jamais M. de *la Beaumelle* ne s'eſt appellé *Anglivieux.* Son nom de famille eſt *Angliviel*, comme on le voit à la tête de ſon *Séneque* & dans l'Almanach des Gens de Lettres. Cette ſeule

(*a*) Voyez la *Lettre de M. de la Beaumelle à MM. Philibert & Chirol, Libraires à Genève.* Cet Auteur y annonce une Critique raiſonnée de tous les Ouvrages de M. de *Voltaire*, qu'il a, dit-il, entrepriſe dans l'intention d'attacher ſa juſtification à chaque calomnie, & de faire, par-là, paſſer à la poſtérité, l'antidote avec le poiſon. Il a, dit-il, raſſemblé les preuves les plus propres à démentir les faits que M. de *Voltaire* a articulés contre lui ; & après en avoir dépoſé les Originaux dans la Bibliothéque du Roi, il en préſentera l'Extrait au Public dans cette nouvelle Edition des Œuvres de M. de *Voltaire.*

mépriſe ſuffiroit pour déceler l'impoſture. *Il prêcha à l'Hôpital & dans pluſieurs Egliſes pendant deux ans.* M. de *la Beaumelle* n'a paſſé que dix-huit mois à Genève : avant de prêcher les Proteſtans, il avoit ſans doute étudié leurs Dogmes pendant quelques mois : car on ſait, & il le dit lui-même dans ſa Réponſe au *Supplément de Louis XIV.*, qu'il avoit été élevé dans la Religion Catholique au College de l'Enfance de Jeſus à Alais : il eſt né en 1727, ſuivant l'Almanach des Gens de Lettres ; il n'avoit donc, en 1745, que dix-huit ans. Or, qui pourra croire qu'un enfant ſoit, en arrivant, admis par le Corps des Paſteurs de Genève, à prêcher dans pluſieurs Egliſes ? Il faut obſerver que M. de *Voltaire* a fait imprimer à Genève cette Lettre-ci, mais qu'il n'a oſé l'y publier : tout le monde auroit élevé ſa voix contre des faits auſſi peu vraiſemblables que faux. *Il fut Précepteur* [à Genève] *du fils de M. de Budé de Boiſſi.* M. de *Voltaire* a inventé ce fait qui ſemble d'abord indifférent. Mais dans quelle vue l'a-t-il fait ? Pour avilir M. de *la Beaumelle* dans l'eſprit de certaines gens : car on

fait qu'il écrit pour tous les Lecteurs, & même pour les Sots. Quelle ineptie d'imaginer, pour décrier un homme, une fausseté qui ne le décrie point ! C'est être méchant en pure perte. *Il alla ensuite à Coppenhague solliciter une place de Professeur.* Nous avons oui-dire, & il nous l'a répété lui-même, qu'il y fut appellé. *Et fut ensuite chassé de Coppenhague.* C'est une vieille calomnie. Voici ce que M. de *la Beaumelle* y répondit en 1752, dans un petit Mémoire imprimé à Francfort : « *Vol-*
» *taire* se trompe quand il dit que j'ai été
» chassé de Dannemarck. Je demandai mon
» congé, & je l'obtins : je ne demandai
» point de gratification, & le Roi de Dan-
» nemarck m'en accorda une très-consi-
» dérable. Il ne tient qu'à moi de retourner
» à Coppenhague reprendre mon poste.
» J'ai des preuves de ces faits. A la vérité,
» je ne suis plus payé de ma pension, mais
» peut-être le serai-je un jour ; du moins
» elle n'est pas supprimée. *Nil desperandum*
» *Teucro duce, & auspice Teucro.* »

Si cet homme s'étoit contenté de faire de mauvais Sermons, je me dispenserois de ré-

pondre à la Lettre annonyme, quoiqu'elle ſoit la quatre-vingt-quinzième que j'aye reçue. De faire de mauvais Sermons..... Plaiſanterie doublement fauſſe, en ce qu'elle n'a nul rapport à ce qui ſuit, & en ce qu'elle tombe ſur une fauſſe imputation. C'eſt aſſez le ſort de M. de *Voltaire*, quand il veut faire le plaiſant; mais la plaiſanterie n'aveugle pas ſur le menſonge, & le menſonge indigne contre la plaiſanterie. *Mais la Beaumelle eſt le même homme qui ayant falſifié l'Hiſtoire de Louis XIV., la fit imprimer avec des Notes à Francfort, chez Eſlinger en 1752.* M. de *la Beaumelle* ne fit point cette édition, c'eſt le Libraire *Eſtinger*. D'ailleurs, on défie M. de *Voltaire* d'en citer un ſeul endroit qui ne ſoit fidélement copié de l'édition de Berlin, qu'il donna lui même ſous le nom de *Francheville*. *Il dit dans ces Notes, en parlant de Louis XIV. & de Louis XV., qu'un Roi qui veut le bien eſt un être de raiſon.* M. de *la Beaumelle* ne parle que d'un Roi abſolu. Il ne falloit pas ſupprimer le mot *abſolu*. Il ne parle ni de *Louis XIV.* ni de *Louis XV.* dans cette Note que l'Auteur de la Lettre défigure. *Il oſe ſoupçonner Louis*

XIV. d'avoir empoiſonné le Marquis de Louvois. Il refute au contraire cet indigne ſoupçon dans ſes *Mémoires de Madame de Maintenon. Il inſulte la mémoire du Maréchal de Villars, de M. le Marquis de la Vrilliere, de M. le Marquis de Torcy, de M. de Chamillard.* Il n'eſt point du tout queſtion du Marquis de *la Vrilliere* dans cette édition du *Siécle de Louis XIV.*, & M. de *Voltaire* ne le produit ici que pour exciter contre ſon ennemi un homme de plus. Sans convenir que les autres perſonnes ſoient inſultées, nous dirons qu'il n'en eſt parlé que dans le ſecond & troiſiéme volumes, & M. de *la Beaumelle* ne répond que du premier. *Il pouſſe la démence juſqu'à faire entendre que le Duc d'Orléans Regent empoiſonna la famille Royale.* La Note dont il s'agit ſe trouve dans le ſecond volume, & M. de *la Beaumelle*, comme nous l'avons déja dit, n'eſt garant que des Notes du premier. *Son infâme Ouvrage, écrit du ſtyle d'un Laquais inſolent, ſe debite, graces à l'excès même de cette inſolence. Ecrit du ſtyle d'un Laquais.....* Si cela étoit, M. de *Voltaire* témoigneroit-il tant de chagrin de

ce qu'encore aujourd'hui cette édition eſt ſi recherchée ? Auroit-il dit dans le tems, qu'il falloit ſavoir que ces Notes étoient d'un jeune homme, pour ne pas les croire d'un homme conſommé dans notre Hiſtoire. *C'eſt le ſort paſſager de tous les libelles écrits contre les Gouvernemens & contre les Citoyens ; ils inondent & inonderont toujours l'Europe, tant qu'il y aura des fous ſans éducation, ſans fortune & ſans honneur, qui ſachant barbouiller quelques phraſes, feront, pour avoir du pain, ce métier auſſi facile qu'infâme.* Si on ne ménageoit pas plus les termes que ne le fait M. de *Voltaire*, on lui diroit, en retranchant le mot de *fortune*, ſur lequel il y auroit cependant bien des choſes à dire, *Mutato nomine, de te fabula narratur.* Il repréſente par-tout ſon ennemi comme un *fou furieux*, qui, niché dans *ſon galetas*, barbouille du papier pour avoir de quoi vivre. Cependant il ne peut ignorer que ce *fou furieux* a ſouffert ſes hoſtilités pendant dix ans, ſans ſe plaindre, & qu'il n'a publié aucun Ouvrage dans cet eſpace de tems.

Le Prédicant la Beaumelle, qui oſa retour-

ner en France, ne fut puni que par quelques mois de Bicêtre. Il n'a jamais été à Bicêtre, qui eſt une priſon deſtinée à l'opprobre, au crime ou à la folie; mais à la Baſtille, où l'on enferme les Auteurs imprudens; & M. de *Voltaire* ſait combien il eut beſoin d'employer de manèges pour lui attirer cette punition. *Mais ſon châtiment étant peu connu, & ſon crime étant public, mon devoir eſt de prévenir, dans toutes les occaſions, les ſuites de ce crime, & de faire connoître aux Français & aux Etrangers, quel eſt l'homme qui a falſifié.* .... L'admirable maniere de *faire connoître* un homme que de le maſquer, de le défigurer, d'avancer contre lui des faits démentis, & de ſe *faire connoître* ainſi ſoi-même pour un inſigne calomniateur ? *Qui a falſifié l'Hiſtoire du Siécle de Louis XIV., & qui a tourné en un indigne Libelle un monument ſi juſtement élevé à l'honneur de ma Patrie.* Il paroît que M. de *Voltaire* ſe connoit bien en gloire! La Patrie a reprouvé ce *monument :* la vérité & le bon ſens confirment tous les jours la Sentence.

Comme il a fait contre moi pluſieurs autres

Libelles calomnieux, je dois demander quelle foi on doit ajouter à un homme qui, dans un autre Libelle intitulé MES PENSÉES, *a insulté les plus illustres Magistrats de Berne, en les nommant par leur nom.* M. de *la Beaumelle* n'a rien écrit contre M. de *Voltaire* depuis l'année 1752, que parut sa Réfutation du *Supplément au Siécle de Louis XIV*, & cette Réfutation n'eſt point un Libelle, mais une Réponſe vigoureuſe aux injures de M. de *Voltaire. Qui, dans un autre Libelle intitulé* MES PENSÉES. Juſqu'ici on n'avoit pas regardé comme un Libelle cet Ouvrage de politique que nous ſommes bien éloignés d'adopter dans tous ſes points. *A inſulté les plus illuſtres Magiſtrats de Berne, en les nommant par leur nom, & Monſeigneur le Duc de Saxe Gotha, à qui je ſuis attaché depuis très-long-tems.* M. de *Voltaire* répete cette accuſation dans les Notes du *Siécle de Louis XV.*; il veut ſoulever la Nation Suiſſe contre ſon ennemi. Voici le paſſage fidélement copié; c'eſt le ſeul que l'Auteur de la Lettre puiſſe avoir en vue, puiſque c'eſt le ſeul dans le Livre en queſtion, où il ſoit parlé des

Bernois : « Le Gouvernement de Berne eſt » démocratique de droit, & ariſtocratique » de fait. Un jour il s'élevera, dans cette » République, un homme de tête, qui » réunira en ſa perſonne toute la puiſ- » ſance Souveraine, en délivrant le pays » de Vaud de la tyrannie des Baillifs, en » humiliant les ſix familles regnantes, en » aſſociant aux premiers emplois ce qu'on » appelle à Berne les petits Bourgeois, en » pillant cet immenſe tréſor, fruit de la » parcimonie de pluſieurs ſiécles.

» Les forces du Canton de Berne réunies » ſous un Chef habile, peuvent tenir tête » à tous les autres Cantons. Tous les » Cantons ſont donc intéreſſés à faire ren- » trer cette République dans ſa conſtitu- » tion primitive, comme la plus propre à » les garantir des entrepriſes de l'ambi- » tion.

» La Suiſſe n'a rien à craindre que de » Berne, mais Berne à tout à craindre de » ſon ariſtocratie. »

» La France, l'Autriche, la Savoye, ſont, » dit-on, intéreſſées à maintenir la liberté » de cette République fœdérative : cela eſt

» vrai : mais l'Europe peut ſe trouver dans » mille circonſtances qui, en occupant ces » Puiſſances, permettront aux Suiſſes de per- » dre leur liberté de la même maniere qu'ils » l'ont acquiſe. »

Ces réflexions ſur la conſtitution de Berne, ſont-elles une inſulte faite aux Magiſtrats de cette République ? L'Auteur de *mes Penſées* les nomme-t-il par leur nom, comme le prétend M. de *Voltaire* ? Ce qui eſt véritablement une inſulte faite aux Suiſſes, ce ſont ces deux vers de la *Henriade*,

Barbares, dont la Guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.

Et Monſeigneur le Duc de Saxe-Gotha. Cette accuſation n'eſt pas tout-à-fait dépourvue de vérité. Voici le paſſage que M. de *Voltaire* a eu en vue. « Je voudrois bien ſavoir, » dit M. de *la Beaumelle*, de quel droit les » petits Princes, un *Duc de Saxe-Gotha*, » par exemple, vendent aux Grands le ſang » de leurs Sujets, pour des querelles où ils » n'ont rien à voir. On s'eſt donné à eux pour » être défendu & non pour être vendu. »

Cette réflexion regarde autant les autres petits Princes d'Allemagne que le *Duc de Gotha. J'atteſte ce Prince*, continue l'Auteur de la lettre, & *Madame la Ducheſſe de Saxe-Gotha, qu'il s'enfuit de leur ville Capitale, avec une Servante, après un vol fait à la Maîtreſſe de cette Servante.* Beau ſujet pour atteſter des perſonnes de ce rang! M. de *Voltaire* eſt peut-être le ſeul qui oſe décrier, par de telles voyes, ceux qui lui déplaiſent. Penſe-t-il donc que des Princes ſoutiendront avec lui un perſonnage que le plus mince Bourgeois, pour peu qu'il fût honnête homme, rejetteroit avec horreur? C'eſt donc lui qui inſulte véritablement le Duc & la feue Ducheſſe de *Saxe-Gotha.* Quant au fonds de l'accuſation, nous dirons que nous ſavons de bonne part que M. de *la Beaumelle* ne s'eſt point enfui de Gotha, qu'il en partit ſeul, qu'il fut longtems en correſpondance, après ſon départ, avec un Miniſtre de cette Cour, & qu'il doit dépoſer à la Bibliothéque du Roi les lettres de ce Miniſtre. *Je ne releverois point cette turpitude criminelle, ſi je n'y étois pas forcé par la lettre inſolente qu'on m'écrit.* Il faut peu de choſe pour forcer M.

de *Voltaire* à relever des turpitudes. Combien n'en a-t-il pas relevées ſans qu'on lui ait écrit des lettres inſolentes ! Quand bien même la lettre anonyme dont il ſe plaint, ſeroit de M. de *la Beaumelle*, le vrai Sage inſulte-t-il publiquement ceux qui ont la modération de ne l'inſulter qu'à l'oreille ? *Je déclare publiquement que je garantis la vérité de tout ce que j'énonce.* Il y a longtems que M. de *Voltaire* n'eſt plus reçu pour garant de la vérité. *Voilà ma réponſe à tous ces Libelles écrits par les plus vils des hommes, mépriſés à la fin de la canaille même pour laquelle ils ont été faits.* Si ce devoit être là votre réponſe, vous pouviez-vous diſpenſer de tant d'injures qui vous deshonorent dans l'eſprit des perſonnes qui penſent. *Je ſuis indulgent.* Il y paroît ! *Je ſuis tolérant, on le ſçait.* Qu'avez-vous toléré juſqu'à préſent ? Vos Ouvrages ſe réduiroient à bien peu de choſe, ſi l'on en retranchoit tous les morceaux d'intolérance que vous y avez répandus. On eſt à-peu près auſſi tenté de rire, en vous entendant parler de la tolérance, qu'on le feroit en voyant un Gaſcon vanter ſon courage en prenant la fuite. *Et*

j'ai fait du bien à des coupables qui se sont repentis ; quels pouvoient être ces coupables à qui vous avez fait du bien ? Il est tant de Gens de Lettres qui ne l'ont pas été, & dont néanmoins vous avez dit si souvent du mal ! *Mais je ne pardonne jamais aux Calomniateurs.* Si quelqu'un étoit intéressé à obtenir ce pardon, ce seroit vous ; mais il y a longtems qu'on ne vous croit plus ; vos calomnies sont par conséquent très-pardonnables. *Fait au Château de Ferney, 24 Avril 1767,* Voltaire.

Lorsque cette Lettre arriva, M. de *la Beaumelle* étoit dans un état de langueur qui faisoit craindre pour sa vie. Sa femme ouvrit le paquet, & dans le premier moment de son indignation, elle écrivit d'une maniere très-forte à M. de *Voltaire*, pour l'engager à désavouer ces atrocités. Nous voudrions pouvoir donner cette Lettre qu'on dit être pleine de chaleur, de sentiment & de raison ; mais elle ne nous a pas été communiquée.

Quinze jours après, le Curé & le Juge de Mazères, petite ville du Comté de Foix,

où M. de *la Beaumelle* avoit choisi sa retraite, reçurent, par la poste, des paquets d'injures, entr'autres un Mémoire où le malade étoit accusé de crime de Leze-Majesté. Ce Mémoire parut bientôt après dans le *Journal encyclopedique*, sous ce titre à jamais flétrissant pour l'Auteur : *Mémoire présenté au Ministère par M. de Voltaire, contre M. de la Beaumelle.* Le pays de Foix & tout le Languedoc furent inondés de ce Libelle.

Cependant M. de *Voltaire* devoit une réponse à Madame de la *Beaumelle.* Il la lui fit, mais pleine d'absinthe & de fiel. Loin de désavouer ses calomnies, il renchérissoit, & paroissoit se flatter de venir à bout d'inspirer à la Dame, qu'il flattoit avec adresse, de la haine & du mépris pour son mari. Il en envoya en même-tems une copie à M. *Lavayſſe* son pere, ajoutant que s'il n'engageoit son gendre à retracter ses absurdes fureurs [& depuis 1753 ce gendre n'avoit pas écrit une syllabe contre lui], il l'accuseroit de crime de Leze-Majesté divine & humaine.

Peu de jours après, ayant appris que le malade, qui s'étoit un peu rétabli, avoit acquis la Seigneurie du Carlat, petite ville que la naiſſance de *Bayle* a rendue célebre, il envoya aux Conſuls & au Curé du lieu de nouveaux Libelles imprimés, compoſés contre le nouveau Seigneur, & accompagnés d'un billet manuſcrit encore plus violent, s'il eût été poſſible, que les Libelles mêmes.

M. de *la Beaumelle* n'y répondit point. Il ſe contenta du témoignage avantageux des perſonnes qu'on vouloit ſoulever contre lui. Mais ayant appris que ſon ennemi l'avoit réellement accuſé auprès du Miniſtre de lui avoir écrit quatre-vingt quinze Lettres anonymes dans l'eſpace d'une année, ſans en avoir donné d'autre preuve que la copie ou l'original d'une, datée & ſcellée de Lyon, qui commençoit ainſi : *Je hazarde cette quatre-vingt-quinziéme Lettre anonyme*, il crut devoir ſe juſtifier en écrivant au Miniſtre lui-même, & en lui faiſant remarquer qu'ayant écrit, en 1753, des Lettres très-rigoureuſes & très-publi-

ques à M. de *Voltaire*, il n'étoit pas croyable qu'en 1766 il eut pris le masque, pour donner de petites surprises à quelqu'un qu'il avoit battu à coups de massue douze ans auparavant, aux yeux de l'Europe Littéraire; il le prioit, en finissant, d'être désormais en garde contre les imputations de son ennemi, qui apparemment lui attribueroit bien-tôt aussi les *Questions de Zapata*, *le Dîné du Comte de Boulainvilliers*, *l'Histoire du bannissement des Jésuites de la Chine*, & tant d'autres Ecrits où il se déchaîne contre le Législateur des Juifs & celui des Chrétiens.

La précaution n'étoit pas inutile; car peu de tems après, M. de *Voltaire* essaya d'engager M. le Marquis de *B.* Membre de l'Académie des Sciences de Toulouse, à accuser, auprès du Ministre, M. de la *Beaumelle* d'être l'Auteur d'un Ouvrage qui lui pouvoit susciter des affaires. Voici les Lettres que M. de *Voltaire* écrivit à ce sujet à M. le Marquis de *B.*; elles prouveront que nous n'avançons rien qui ne soit conforme à la vérité.

Ferney, 15 *Octobre* 1768. « Vous n'i-
» gnorez pas ſans doute, Monſieur, qu'on
» vend publiquement, ſous votre nom, à
» Genève & dans tous les pays voiſins, un
» *Examen de l'Hiſtoire de Henri IV. du ſieur*
» *Buri.* L'Examen eſt aſſurément beaucoup
» plus lu que l'Hiſtoire. Oſerois-je vous
» demander dans quelle ſource eſt puiſée
» l'anecdote ſinguliere qu'on trouve à la
» page 31, que les Etats de Blois dreſſerent
» une Inſtruction, par laquelle il eſt dit,
» *que les Cours de Parlement ſont des Etats*
» *Généraux au petit pied.* Cette anecdote eſt
» ſi importante pour l'Hiſtoire, que vous
» me pardonnerez ſans doute la liberté que
» je prends. Si vous n'êtes pas l'Auteur de
» cet *Examen* imprimé ſous votre nom,
» ſouffrez que je vous ſupplie de me dire
» à qui je dois m'adreſſer pour être inſtruit
» d'un fait ſi unique & ſi peu connu. »

M. de *Voltaire* qui, en écrivant cette Lettre, n'avoit ſans doute pas encore remarqué un (*a*) paſſage contre la Henriade,

(*a*) Nous ſommes malheureux en Hiſtoriens, dit

en fut ſi mécontent lorſqu'il s'en fût apperçu, que ſans attenndre la réponſe de l'Académicien, il lui écrivit, deux jours après, en ces termes :

« *Ferney, 17 Octobre 1768.* Quoique je » ſois très-malade, Monſieur, l'envie de » ſervir & l'importance des choſes dont il » s'agit, me forcent de vous écrire encore » dans l'incertitude ſi ma premiere Lettre » vous parviendra. J'ai déja eu l'honneur » de vous dire qu'on débite à Genève, ſous » votre nom, un petit livre dont voici le » titre : *Examen de la nouvelle Hiſtoire de* » *Henri IV. de M. de Buri, par M. le Mar-* » *quis de B..... lu dans une ſéance d'Aca-* » *démie.* .....

» l'Auteur de l'Examen. Nous avons d'excellentes » Tragédies, des Comédies parfaites, des Fables » charmantes, des Odes ſublimes, un Poëme épi- » que dont la France *daigne* s'honnorer, un *Roman* » *encore plus épique & plus poëtique que ce Poëme.....* » & nous n'avons pas en notre langue un bon Hiſto- » rien. » On voit bien qu'il eſt ici queſtion de *la Henriade* & du *Télémaque* de M. de *Fénélon*.

» On trouve à la page 24 le passage que
» je fais copier, & que je vous envoye.
» On sent aisément l'allusion coupable qui
» regne dans ce passage. Le Président *Hé-*
» *nault* est d'ailleurs cruellement outragé
» dans une autre page de ce (*a*) Libelle.

(*a*) L'examen de l'Histoire de Henri IV n'est rien moins qu'un libelle, mais une critique judicieuse, instructive, honnête, quoique sévere, faite pour servir de modele à ceux qui s'exercent dans ce genre. M. de *Voltaire* en a donné lui-même une Edition avec des Remarques, qu'on a insérées dans le Recueil qui a pour titre : *Evangile du Jour*. Voici le passage qui regarde M. le Président *Hénault*. « Du reste, M. de » *Buri* a copié cette faute de M. le Président *Hénault*, » Guide peu sûr, Abréviateur infidele, hazardeux dans » ses anecdotes, trop court sur les grands événemens » pour être lu avec utilité, trop long sur des minuties » pour être lues sans ennui, trop attentif à ramasser » tout ce qui est étranger à son sujet, tout ce qui l'é- » loigne de son but, pour obtenir grace sur les redi- » cences affectées, sur les négligences de son style, » sur les omissions dans des faits importans, sur la » confusion qui regne dans ses dates ; Auteur estimable » pourtant, sinon par l'exécution, du moins par le » projet, mais fort inférieur à *Marcel*, quoiqu'il l'ait

» Il y en a plusieurs exemplaires à Paris ; » mais il passe pour être de vous ; cette » calomnie peut vous faire des ennemis » puissans, & vous nuire le reste de votre » vie. Le nommé *la Beaumelle* est noté chez » les Ministres ; il lui est défendu de venir » à Paris ; & en dernier lieu, M. le » Comte de *Gudane*, Commandant du pays » de Foix où ce malheureux habite, lui a » intimé les défenses du Roi de ne rien im- » primer. C'est à vous, Monsieur, à con- » sulter vos amis & vos parens sur cette » avanture, & à voir si vous devez écrire » à M. le Comte de *Saint-Florentin*, pour » vous justifier, & pour faire connoître » que ce n'est pas vous, mais *la Beaumelle* » qui a composé & imprimé cet écrit. J'ai » cru devoir à votre mérite & à l'estime » que vous m'avez inspirée, les informa- » tions que je vous donne, & desquelles » vous ferez l'usage le plus convenable. »

» fait oublier. » Cette critique de *l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, nous paroît injuste à bien des égards, mais point *outrageante* pour l'Auteur, comme l'assure pourtant M. de *Voltaire*.

» Nous

Nous laiſſons à nos Lecteurs le ſoin de faire des réflexions ſur cette derniere lettre. Nous dirons ſeulement que l'homme de qualité à qui elle fut adreſſée, eut horreur de la propoſition & de celui qui la faiſoit.

Si l'on eſt étonné, après cela, du ſilence de M. de *la Beaumelle*, nous dirons qu'il ſe propoſe, [comme nous l'avons déja annoncé] de donner une nouvelle édition des Œuvres de M. de *Voltaire*, avec des remarques critiques, auxquelles il joindra la réfutation la plus complette de toutes les calomnies que cet Ecrivain a publiées contre lui. Il annonce cette édition dans une Lettre à MM. *Philibert* & *Chirol*, Libraires à Genève, inſerée dans les feuilles de M. *Freron*.

CHAPITRE V.

SAINT-HYACINTHE.

Il y auroit de l'injuſtice à rejetter tout le blâme de ce démêlé ſur M. de *Voltaire*: il n'a point été Aggreſſeur ; mais on peut dire que ſi l'on eſt coupable d'attaquer par de mauvaiſes voies, on ne l'eſt pas moins de ſe défendre par des voies plus indignes. M. de *Saint-Hyacinthe* avoit joint à la ſuite de ſon Ouvrage intitulé, *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, une Piéce qui portoit pour titre *Déification du Docteur Ariſtarchus Maſſo.* Dans cette Piéce, il ſe permet un badinage au ſujet d'une ſcène fâcheuſe qui s'étoit paſſée entre un Officier & M. de *Voltaire*; mais ce dernier n'y étoit pas nommé.

On ne ſait pourquoi ce Poëte fut ſi ſenſible à cette Plaiſanterie. La mal-adreſſe nous décele. Ce petit Ouvrage n'auroit eu qu'une alluſion vague, ſans le bruit que fit M. de V. lui-même. Qu'il eut été heureux, s'il eût appris, par ſa propre ſenſibilité, à *ménager* celle des autres, & s'il n'eût pas

perdu, par ſes excès, le droit que tout honnête homme, & ſur-tout un Ecrivain de ſon mérite, ont aux égards & aux ménagemens!

Nous n'entrerons dans aucune diſcuſſion ſur ce qui regarde M. de *Saint-Hyacinthe*. Nous ne préſenterons que les piéces qui font connoître que M. de *Voltaire* auroit pû ſe diſpenſer de ſe ſervir des armes qu'il mit en uſage contre ſon Adverſaire. Voici ce dont il eſt queſtion. Nous ne garantiſſons pas l'Hiſtorique; mais nous le donnons comme une preuve du talent que M. de *Voltaire* a eu de ſe faire des ennemis, auſſi-tôt qu'il a commencé à briller dans le Monde Littéraire.

EXTRAIT de l'Ouvrage intitulé: Déïficarion du Docteur Ariſtarchus Maſſo.

« UN Officier Français nommé B. s'entretenoit avec quelques perſonnes que » la curioſité avoit, comme moi, attirées » au pied de la double Montagne. Un Poëte

» de la même Nation, portant le nez au
» vent, comme un cheval houzard, vint
» effrontément se mettre de la conversa-
» tion ; & parlant à tort & à travers, s'a-
» bandonna à quelques saillies insultantes
» que l'Officier désapprouva. Le Poëte s'en
» mit peu en peine, & continua. L'Officier
» s'éloignant alors, alla dans un détour,
» par où il savoit que ce Poëte devoit
» passer pour aller parler à un Comédien.
» Il y vint en effet, accompagné d'un
» homme à qui il récitoit des vers, & qu'il
» ne croyoit pas devoir être le témoin de
» ses infortunes : car l'Officier arrêtant le
» Poëte par le bras : *J'ai toujours ouï-dire*
» *que les impudens étoient lâches*, lui dit-il ;
» *j'en veux faire l'épreuve, & ne puis mieux*
» *m'adresser qu'à vous. Voyons, Monsieur le*
» *Bel Esprit, si vous vous servirez bien de cette*
» *épée que vous portez, je ne sais pourquoi ;*
» *ou préparez-vous à recevoir de cette canne*
» *le châtiment de votre insolence.* Telle qu'une
» C. pâlit & s'effraye aux éclats redoublés
» du tonnere, tel le Poëte pâlit aux dis-
» cours de l'Officier ; & la frayeur lui inf-

» pirant avec le repentir des sentimens d'hu-
» milité & de prudence :

J'ai péché, lui dit-il, & je ne prétends pas
Employer ma valeur à défendre mes fautes ;
J'offre mon échine & mes côtes
Au juste châtiment que prépare ton bras.
Frappe, ne me crains point ; frappe, je te pardonne ;
Ma vie est peu de chose, & je te l'abandonne.
Tu vois en ce moment un Poëte éperdu,
Digne d'être puni, content d'être battu,
N'opposer nul effort à ta valeur suprême.
B. n'aura point de vainqueur que lui-même.

» *Ces beaux discours ne servent ici de rien*,
» dit l'Officier, *défendez-vous, ou prenez*
» *garde à vos épaules.* Le Poëte n'ayant pas
» la hardiesse de se défendre, l'Officier le
» chargea de quantité de coups de bâton,
» dans l'espérance que l'outrage & la dou-
» leur lui inspireroient du courage ; mais
» la prudence du Poëte redoubla, à pro-
» portion des coups qu'il reçut ; ce qui fit
» que l'homme qui l'avoit accompagné,
» s'écria, en s'adressant à l'Officier :

Arrêtez, arrêtez l'ardeur de votre bras,
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame,
Et le cœur est digne de blâme
Contre les Gens qui n'en ont pas.

» L'Officier alors, après avoir ainsi dis-
» posé le Poëte à ses remontrances, *Secta-*
» *teur des Muses*, lui dit-il, *apprenez qu'il est*
» *plus important d'être sage, qu'il n'est né-*
» *cessaire d'être Poëte*..... en disant ces
» mots, il jetta dans un champ le bâton
» qu'il avoit en main. Mais ô prodige! ce
» bâton devint dans l'instant un arbre,
» &c. »

Le trait est sanglant, & nous nous garderons bien de le justifier, quoique M. de *Voltaire* n'y soit point nommé ni désigné en aucune maniere; mais de la modération, du mépris, une plaisanterie, ou le silence même auroient pû le faire tomber. Ce ne fut point le parti que prit le Poëte qui s'y croyoit offensé. Il perdit la tête dès que la Piéce fut parvenue jusqu'à lui. Aussitôt, bien loin de dissimuler, il écrivit à *M. Berger* la Lettre qui suit :

« Mon cher ami, voulez-vous me rendre un ſignalé ſervice? Il faut voir *Saint-Hyacinthe.* Je ne le connois pas, direz-vous, il faut le connoître; on connoît tout le monde quand il s'agit d'un ami. Mais *Saint-Hyacinthe* eſt un homme décrié; & qu'importe! voici de quoi il s'agit. Il eſt cité dans le Livre infame de *Desfontaines*, pour avoir écrit contre moi un Libelle intitulé, *Deification d'Ariſtarchus Maſſo.* Or, je ne l'ai jamais offenſé, ce *Saint-Hyacinthe.* Pourquoi donc imprimer contre moi des impoſtures ſi affreuſes? Veut-il les ſoutenir? je ne le crois pas. Que lui coûtera-t-il de ſigner qu'il n'en eſt pas l'Auteur? ou qu'il les déteſte, ou qu'il ne m'a point en vue? Exigez de lui un mot qui lave cet outrage, & qui prévienne les ſuites d'une querelle cruelle. Faites-lui écrire un petit mot dont il réſulte la paix & l'honneur, je vous en conjure. Courez, rendez-moi ce ſervice. Je ne demande que le repos, procurez-le à votre ami. *A Cirey, 8 Janvier 1739.*

Juſques-là *on* voit un homme très-mor-

tifié qui ſent toute la peſanteur du coup qu'on lui a porté, & qui ne trouve dans ſon courage aucune reſſource pour y répondre. Apparemment que M. de *Voltaire* n'avoit pas alors ces rares talens qui ſe ſont développés dans la ſuite : talens intariſſables lorſqu'il s'agit de plaiſanter les gens qu'il ſait bien n'être pas en état ou n'avoir pas la volonté de plaiſanter comme lui. Quoi qu'il en ſoit, on n'auroit rien à lui reprocher, s'il s'en fût tenu là; mais il écrivit une ſeconde Lettre, & cette ſeconde Lettre fait voir qu'il ne ſait pas conſerver long-tems le bon droit, quand il eſt de ſon côté.

« Il s'en faut bien que je ſois content » de *Saint-Hyacinthe*, dit-il au même M. » *Berger*; il n'a pas plus reparé l'infame » outrage qu'il m'a fait, qu'il n'eſt l'Auteur du *Mathanaſius*. » Cependant la plaiſanterie d'*Ariſtarchus Maſſo*, eſt une preuve aſſez claire que le même eſprit de plaiſanterie qui a produit l'un, a pu auſſi produire l'autre. D'ailleurs, quand bien même M. de *Saint-Hyacinthe* n'auroit pas fait le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, s'enſuivroit-il

delà qu'il auroit eû tort de faire la *Déification ?* » N'y reconnoiſſez-vous pas, continue M. de *Voltaire*, la différence des » ſtyles ? » On y trouve le même ſtyle, plus plaiſant dans l'un, plus piquant dans l'autre, mais toujours la même plume. » C'eſt *Salengre* & *Sgravezende* qui ont fait » le *Mathanaſius*. *Saint-Hyacinthe* n'a » fourni que ſa chanſon. Il eſt bien loin, » ce miſérable, de faire de bonnes plaiſanteries. » Si ſes Plaiſanteries ne ſont pas bonnes, elles ont eu du moins l'effet des bonnes Plaiſanteries, de piquer ceux qui en ſont l'objet. « Il a excroqué la » réputation d'Auteur de ce petit livre, » comme il a volé Madame *Lambert*. » A quoi tout cela ſert-il ? Ce n'eſt pas répondre à la *Déification*. » Infame Eſcroc & » ſot Plagiaire ; » voilà l'hiſtoire de ſes » mœurs & de ſon eſprit. » Qu'eſt-ce que cela fait à la Déification ? « Il a été Moine, » Soldat, Libraire, Marchand de Café, & » vit aujourd'hui du profit du Biribi » Cela répond-il à la Déification ? « Il y a vingt » ans qu'il écrit contre moi des Libelles : » c'eſt pourtant votre premiere plainte.

» Il m'a toujours ſuivi comme un roquet qui » aboye après un homme qui paſſe ſans le » regarder. » Il falloit encore paſſer ſans le regarder. « Je ne lui ai jamais donné le » moindre coup de fouet; mais enfin je » ſuis las de tant d'horreurs, & je me ferai » juſtice d'une façon qui le mettra hors » d'état d'écrire. » Voilà un homme qui s'anime: qu'on ne craigne rien néanmoins; il ne fera pas uſage de ſes forces. C'eſt le *quos ego*..... Il en reſta-là en effet: *car il avoit l'ame trop bonne.*

« Si vous voulez prévenir les ſuites » funeſtes d'une affaire très-ſérieuſe; » il eſt à croire que ce n'eſt pas d'un combat dont il s'agit: M. de *Voltaire* a toujours eu le caractère bilieux, mais jamais ſanguinaire; il peut même vanter ſa tolérance ſur cet article. C'eſt apparemment d'après ce témoignage de ſon humeur pacifique, qu'il dit dans ſa Lettre contre M. de *la Beaumelle*, *je ſuis tolérant, on le ſait.* » Parlez-lui de façon à obtenir qu'il ſigne » au moins un déſaveu, par lequel il pro- » teſte qu'il ne m'a jamais eu en vue, & » que ce qui eſt rapporté dans l'Abbé *Des-*

» *fontaines*, eſt une calomnie horrible. » M. de *Voltaire* étoit dès-lors très-familier avec les déſaveux; mais cet *Eſcroc de Saint-Hyacinthe* ne voulut jamais ſe familiariſer avec une telle propoſition : » je ne l'ai » jamais offenſé. Je le défie de citer un » mot que j'aye jamais dit de lui. Faites-» lui parler par M. *Remond de Saint-Mard.* » Il y à Paris une Madame *Chambonin*, qui » demeure à l'Hôtel de Modene ; elle eſt » ma parente; c'eſt une femme ſerviable, » active, capable de tout faire réuſſir. » Voudriez-vous l'aller trouver, & agir » de concert ? Comptez ſur moi, mon cher » *Berger*, comme ſur votre meilleur ami. » *A Cirey*, *16 Février* 1739.

Dans une autre Lettre au même, il dit: « Eſt-il vrai que vous ayez vu *Saint-Hya-» cinthe ?* Ce malheureux n'en vaut pas la » peine. C'eſt un de ceux qui deshono-» rent le plus les Lettres & l'humanité. Il » n'a guère vécu à Londres que de mes » aumônes & de ſes Libelles. Il m'a volé, » & il a oſé m'outrager. Eſcroc public, » Plagiaire qui s'eſt attribué le *Mathanaſius* » de *Salengre* & de *Sgravezende*, fait pour

„ mourir par le bâton ou par la corde ; je „ ne dis rien de trop. Dieu merci, je n'ai „ que des ennemis de cette eſpece, & des „ amis de la vôtre. Comptez ſur moi pour „ jamais. „

Ce malheureux n'en vaut pas la peine. Pourquoi donc aviez-vous preſſé ſi fort ce même ami de le voir, de le prier, de le faire prier ? Pourquoi propoſiez-vous tant de négociations avec lui ?

C'eſt un de ceux qui deshonorent le plus les Lettres & l'humanité. Honorez les unes par le ſilence, honorez l'autre par des ſentimens d'indulgence ou de magnanimité.

Il n'a guère vécu que de mes aumônes. Qui ne prendroit M. de *Voltaire* pour le plus grand aumônier de France, à en juger par tous ceux qui ont éprouvé les effets de ſa charité ?

Il m'a volé, & il a oſé m'outrager. Qui ne croiroit qu'il ne reſte plus rien à M. de *Voltaire*, depuis le tems qu'on le vole ? Qui ne le croiroit apprivoiſé avec les injures, depuis le tems qu'on l'outrage ?

Fait pour mourir par le bâton ou la corde

Complimens pleins d'indulgence & d'honnêteté. *Je ne dis rien de trop.* Il n'eſt mort cependant ni de l'un ni de l'autre.

M. de *Voltaire* eut été pardonnable encore, s'il n'eût pas pouſſé les choſes plus loin. Son dépit, ſes déclamations, ſes invectives, ſes calomnies, n'étoient répandues que dans le ſein de ſes amis; mais il ne s'en tint pas là. Le cœur bouffi de reſſentiment, il prit une tournure indirecte pour ſe venger publiquement de ſon ennemi. Il s'efforça d'enlever à M. de *Saint-Hyacinthe* la gloire d'être l'Auteur du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu.* Il compoſa des *Conſeils à un Journaliſte*, qu'il fit imprimer dans pluſieurs Journaux, & qu'on trouve dans toutes les éditions de ſes Œuvres. Dans ces *Conſeils*, qu'il auroit dû prendre pour lui-même, il s'exprime ainſi à l'article des *Anecdotes*.

« Il y a des Anecdotes Littéraires, ſur » leſquelles il eſt toujours bon d'inſtruire » le Public, afin de rendre à chacun ce qui » lui appartient. Apprenez, par exemple, » au Public, que le *Chef-d'Œuvre d'un In-*

» *connu*, ou *Mathanasius* est de feu M. de » *Salengre* & d'un illustre Mathématicien, » consommé dans tout genre de Littérature, » qui joint l'esprit à l'érudition, enfin de » tous ceux qui travailloient à la Haye au » *Journal Littéraire*, & que M. de *Saint-* » *Hyacinthe* fournit la Chanson avec beau- » coup de remarques. Mais si on ajoute à » cette Plaisanterie une infame brochure, » digne de la plus vile canaille, & faite sans » doute par un de ces mauvais Français qui » vont dans les pays étrangers deshonorer » les Belles-Lettres & leur Patrie, faites » sentir l'horreur & le ridicule de cet assem- » blage monstrueux. »

M. de *Voltaire* auroit dû le faire par lui-même ; & pour le faire avec succès, il n'auroit pas dû se servir des termes qu'il employe.

M. de *Saint-Hyacinthe* ne tarda pas à être instruit de l'imputation de Plagiat hazardée contre lui sans en donner aucune preuve. Il prit aussi-tôt la plume, & écrivit à l'Auteur des *Conseils* d'un style propre à *lui faire* connoître qu'il savoit encore

mieux ſe défendre qu'il ne ſavoit attaquer. Les extraits de ſa Lettre que nous allons préſenter, décideront la queſtion en ſa faveur.

« Monſieur de *Voltaire*, un de mes amis » vient de m'envoyer l'extrait de ce que » vous dites de deux de mes Ouvrages, » dans le ſixiéme volume des vôtres. Je » trouve que vous y parlez d'une maniere » digne de vous; mais qu'il ne convenoit » pas de faire imprimer. C'eſt ainſi que » mon ami en juge auſſi. Voilà ſes propres » termes. *C'eſt une plaiſante choſe que Voltaire ſe mêle de donner des avis à un Journaliſte, & qu'il l'exhorte à publier des fauſſetés & des calomnies.*

» Quelle eſt votre imprudence, Monſieur, » d'aller dire que je n'ai pas fait un Livre » dont, depuis plus de trente ans, il eſt de » notoriété publique que je ſuis l'Auteur?... » Ignorez-vous que M. *Pierre Goſſe*, Li» braire de la Haye, qui a fait la premiere » édition du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, vit » encore; qu'il étoit l'ami particulier de M. » de *Salengre*; qu'il connoiſſoit tous ceux

» qui ont commencé avec moi le *Journal* » *Littéraire* ; que ſi le Commentaire ſur la » Chanſon, *l'Autre jour Colin malade*, » avoit été l'ouvrage de la petite Société » qui travailloit à ce Journal, M. *Johnſon*, » qui en étoit un des Auteurs, en même» tems qu'il en étoit le Libraire, auroit ſans » doute imprimé ce Commentaire ?

» Pouvez-vous douter que M. *Huſſon*, » Libraire à la Haye, dont le pere acquit » le droit de réimprimer le *Chef-d'Œuvre*, » ne déclare pas que feu ſon pere n'en » avoit jamais reconnu d'autre Auteur que » moi ; que c'eſt avec mes corrections ou » mes additions que les éditions qu'il en a » données, ont été faites ?

» Enfin, Monſieur, êtes-vous ſûr qu'il » n'y a plus au monde perſonne de ceux » qui m'y ont vu travailler, & pouvez» vous douter que c'eſt de la propre bou» che de ceux qui m'y ont vu travailler, » que le Public a ſçu que j'en étois l'Au» teur ?

» Vous pourriez trouver des perſonnes » à Paris qui vous diroient, que j'enten-

» dois parler de cet Ouvrage; que je le
» voyois attribuer à M. de *Fontenelle*, à
» M. de *Crouzas*, à M. de *la Monnoye*, sans
» que je fisse connoître de qui il étoit,
» quoique rien ne pût flater davantage un
» jeune homme, dont ce livre étoit un
» coup d'essai, que l'éclaircissement d'une
» mépriſe qui lui faisoit tant d'honneur.
» On n'a ſçu qu'il étoit de moi que long-
» tems après que le ſuccès de ce Livre avoit
» excité la curioſité de celui qui l'avoit fait.
» Si un autre que moi en eût été l'Auteur,
» il avoit le tems de ſe faire connoître.
» L'applaudiſſement qu'on donnoit à cet
» Ouvrage y invitoit. Croyez-vous en bonne
» foi qu'un ſuccès auſſi heureux eût trouvé
» un Auteur aſſez indifférent pour ſouffrir
» qu'un impoſteur ſe le fût attribué? &
» que l'anecdote vous en eût été confiée
» pour ne la divulguer qu'au bout de
» trente ans? En vérité cela eſt riſible. Que
» ſi dans la ſuite je m'en ſuis avoué l'Au-
» teur ſans aucune façon, c'eſt qu'il étoit
» inutile de le diſſimuler: cela étoit déja
» trop connu; que d'ailleurs le Livre ne

» me faiſoit qu'honneur, & que j'ai tou-
» jours cru qu'un honnête-homme pouvoit
» bien ne point publier ſon nom en pu-
» bliant ſes Ouvrages, mais qu'il ne devoit
» jamais ſe faire une peine de les avouer,
» parce qu'il n'en faiſoit jamais qu'il dût
» déſavouer; c'eſt pourquoi je n'ai mis
» mon nom à aucun de mes Ouvrages,
» qu'à un ſeul, encore n'eſt-ce qu'au bas
» d'une Epitre Dedicatoire où j'ai cru qu'il
» étoit plus reſpectueux de le mettre que
» de le ſupprimer; c'eſt ainſi d'ailleurs que
» je n'ai fait nulle difficulté de dire que
» j'étois l'Auteur des Livres que j'ai faits,
» lorſqu'on me l'a demandé; mais que j'en
» ai entendu quelquefois parler favorable-
» ment à gens qui ne ſavoient pas que
» j'en étois l'Auteur, ſans leur avoir appris
» que celui-là même, devant qui ils en par-
» loient, les avoit écrits.

» Quand même on ne ſauroit pas auſſi
» parfaitement qu'on le ſait, que j'ai fait
» le Commentaire ſur lequel vous donnez
» de ſi belles inſtructions à vos Journa-
» liſtes, j'oſe aſſurer que nuls de ceux qui

» le liront & qui ſauront lire, ne croiront
» votre anecdote vraie. Il n'y a perſonne
» qui ne ſente qu'un Ouvrage dont le ton
» très-difficile à ſoutenir, eſt néanmoins
» auſſi également ſoutenu, où la même
» ironie, qui commence dès le premier
» mot du titre, continue juſqu'à la fin
» avec le même ſérieux & même badinage,
» ſans aucune diſcordance, ne peut être
» l'ouvrage de pluſieurs. Il ne faut pas
» être fort habile pour ſentir que celui qui
» a fait le Commentaire d'une demi-ſtrophe,
» eſt le même que celui qui a commenté
» toute la Chanſon. Quoique votre *Temple*
» *du Goût*, ſur-tout, m'ait convaincu que
» vous aviez ſouvent le goût dépravé, je ne
» puis croire que vous l'ayez au point de
» méconnoître ce qui eſt l'ouvrage d'un
» ſeul, d'avec ce qui eſt l'ouvrage de
» pluſieurs. . . . . Comment oſez-
» vous dire que la *Déification d'Ariſtarchus*
» *Maſſo*, eſt une *infame* Brochure ? Que ſi-
» gnifie *infame*, je vous prie, à l'égard
» d'une Piéce où on ne prêche aſſurément
» pas la débauche, & où il ne s'agit de

» rien qui en approche ? La *Déification* » *d'Aristarchus Masso* est un Ouvrage d'i- » magination. C'est une fiction inventée » pour représenter les défauts auxquels » des Gens de Lettres se laissent aller. On » y voit la présomption & les extravagan- » ces, dont l'excès & le ridicule devroient » corriger ceux qui prétendent s'élever au- » dessus des autres par leur savoir, & qui » se mettent au-dessous par leur déraison... » ... Quand vous ajoutez qu'elle est digne » de la plus vile canaille, faites-vous ré- » flexion que vous dites grossierement une » injure à tous ceux qui ne jugeant pas » comme vous de cette Deification, peu- » vent trouver du plaisir à la lire ? car les » goûts sont différens. J'ai vu des personnes » que vous n'oseriez assurément traiter de » *canaille* qu'à quelques lieues de distance, » qui croyoient qu'il y avoit dans cette » piéce autant de gayeté, plus d'art & plus » de savoir que dans le Commentaire sur » le *Chef d'Œuvre*, & qu'elle avoit dû coûter » beaucoup plus à son Auteur....

» *Vous dites ensuite que cette infâme Bro-*

» *chure digne de la plus vile canaille, eſt faite* » *ſans doute par un de ces mauvais Français* » *qui vont dans les pays étrangers deshonorer* » *les Belles-Lettres & leur Patrie.* Ceci me » regarde perſonnellement ; car vous ſavez » très-bien, Monſieur, que je ſuis l'Auteur » de la Deification. Vous le ſavez, dis-je, » & vous le ſavez très-bien. Je pourrois le » prouver par votre propre écriture. Vous » le ſavez, dis-je, & comment avez-vous » l'imprudence d'en parler, & d'en parler » en des termes qui ſeroient injurieux, s'ils » ne venoient pas d'un homme comme » vous, & qu'ils ne s'adreſſaſſent pas à un » homme comme moi. Ne ſavez-vous pas » que celui qui ne peut être injurié ne peut » injurier perſonne ? Cette réflexion de- » vroit vous guérir du plaiſir que vous avez » à dire des choſes offenſantes, de même » que de celui que vous avez à en inven- » ter.....

» Je ne ſuis pas aſſez heureux pour faire » honneur à ma Patrie, ni aux Belles- » Lettres ; mais je puis dire que s'il ſuffi-

» ſoit de les aimer beaucoup pour leur faire
» beaucoup d'honneur, perſonne aſſuré-
» ment ne leur en feroit plus que moi....
» Si les progrès que j'ai fait dans les Scien-
» ces ne ſont pas conſidérables, c'eſt faute
» de talens & non pas faute d'application.
» En cela plus louable, quoique moins
» heureux, que ceux qui y ſont de grands
» progrès ſans beaucoup de peine..... Si
» je ne fais pas honneur à ma Patrie ni aux
» Lettres, il eſt ſûr que je ne les desho-
» nore pas. Je ne ſuis pas ſorti de France
» par la crainte que quelque décret m'em-
» pêchât de me promener aux Thuilleries
» ..... Je n'ai jamais eu la baſſeſſe de
» louer les Nations étrangeres aux dépens
» de la mienne, de prodiguer à leurs grands
» hommes des louanges, en déprimant
» ceux qui ſont honneur à la France. Je
» n'ai jamais fait de vers pour m'écrier en
» les finiſſant :

Dieux, pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie,
Et de la gloire & des talens ?

» ..... Ah! M. de *Voltaire*, ſi je voulois » faire le portrait *d'un mauvais Français qui » deshonnore les Lettres & ſa Patrie*, [& en » cela d'autant plus coupable qu'il auroit pû » leur faire honneur] que cela me ſeroit fa- » cile. Je ſçai où en trouver l'original. Vous » le connoiſſez, &c. »

CHAPITRE VI.

VERNET.

CET Auteur, qui professe depuis long-tems la Théologie à Genève, entra en liaison avec M. de *Voltaire* dès l'année 1733. Le ton de celui-ci est de recevoir toujours bien les nouveaux venus : l'espérance de captiver un suffrage de plus, de faire adopter ses idées & de les répandre par le secours des autres, rend le premier accueil assez honnête. Mais le sanctuaire de son amitié est semblable à la grotte du lion de la Fable ; on sçait bien comme on y entre, on ne sçait pas comme on en sort.

M. *Vernet* eut lieu d'être content du commerce qu'il avoit établi entre cet Ecrivain & lui. On lui répondoit avec politesse ; « je » vous serai encore plus obligé, lui mar» quoit-on, si vous voulez bien m'écrire » quelquefois ; vous m'avez fait aimer votre » personne & vos Lettres. » *14 Septembre 1733.*

Ce commerce fut interrompu pendant près

près de dix ans ; il recommença en 1744 pour souffrir encore une interruption de quelques années. Au mois de Mai 1755, M. de *Voltaire* alla fixer son séjour aux portes de Genève, près d'une maison de Campagne de M. *Vernet*. L'amitié qui régnoit entre eux se resserra, par la facilité qu'ils avoient de se voir l'un & l'autre. Cette amitié dureroit encore, si M. de *Voltaire* n'eût fait un crime à son ami d'avoir de la religion, & de n'être pas de son avis dans les conversations qu'ils avoient ensemble à ce sujet. Le Professeur de Théologie qui s'étoit promis peut-être de ramener à la vérité le Philosophe des *Délices*, se vit, avec peine, privé du succès qu'il avoit espéré. Convaincu par son expérience que toutes ses tentatives seroient inutiles, il exigea de son ami qu'il s'interdiroit désormais dans ses entretiens avec lui, toute espece de raillerie sur la Religion ; & voyant qu'il continuoit toujours à la combattre, quoiqu'il eût promis de ne la plus mêler dans ses discours, dès 1757 il prit le parti de cesser (*a*)

(*a*) *Opitulandum amicis, sed usque ad aras.* Proverb.

de le voir. Alors rendu en quelque ſorte à lui-même, & diſpenſé des ménagemens que la ſociété impoſe, M. *Vernet* ne ſe fit point de ſcrupule de relever les erreurs dans leſquelles l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſelle* étoit tombé ſur l'article de *Calvin* & de la ville de *Genève*. L'Hiſtorien avoit pouſſé les choſes trop loin, & le Profeſſeur Proteſtant crut ſe devoir à lui-même de défendre ſa Secte & ſa Patrie. Il adreſſa, pour cet effet, à M. *Formey*, une Lettre qu'il le prioit d'inſérer dans ſa *Bibliothéque Germanique*.

M. de *Voltaire* en fut inſtruit ; & comme il ne manque jamais de tournures contre ceux qui l'attaquent, ſans répondre directement aux fautes & aux injuſtices qu'on lui reprochoit, il ſe borna, pour faire diverſion, à blâmer M. *Vernet* d'avoir critiqué un Ouvrage, dont il avoit, diſoit-il, ſollicité la gloire d'être l'Editeur. Celui-ci ſe récria contre l'imputation. Il déclara nettement qu'il n'avoit jamais penſé à *ſolliciter* une pareille commiſſion ; que ſi M. de *Voltaire* avoit voulu ſe contenir dans les bornes de la circonſpection qu'on lui avoit ſi fort

recommandée, il n'auroit jamais pris la plume contre lui; il ajoûta de plus, qu'il étoit prêt à garder le silence, si M. de *Voltaire* vouloit retracter ou corriger ce qui blessoit les Genevois, dans le Chapitre *Genève & Calvin* de son *Essai sur l'Histoire Universelle;* il convint, à la vérité, qu'il avoit *consenti,* quelques années auparavant, à être (*a*)

(*a*) Vers l'an 1753, on fit à Genève une Edition de l'*Essai sur l'Histoire Universelle* en 2 vol. *in*-12. M. de *Voltaire* en ayant été instruit, pria M. *Vernet* de vouloir bien présider à cette Edition, & de rectifier les fautes qui s'étoient glissées dans la précédente. M. *Vernet* voulut bien se charger de ce travail, parce que, comme il le dit lui-même dans son *Mémoire adressé au premier Sindic en* 1766, « L'Ouvrage ne » rouloit que sur six Siécles du moyen âge, où rien ne » blessoit ni le Christianisme ni la Réformation : au » lieu que dans la derniere Edition augmentée d'un » triple, on a ajoûté à la tête & à la queue quantité de » choses repréhensibles & injurieuses, soit au Christia- » nisme, soit à nos Réformateurs. Quoique l'Ou- » vrage porte le même titre, ce sont réellement deux O u vrages qui n'ont de conformité que dans la partie p du milieu.

l'Editeur de cet Ouvrage, mais il n'étoit pas alors tel qu'on venoit de le publier ; & il permit à M. de *Voltaire* de produire ſes Lettres, bien aſſuré qu'elles ne contenoient rien qui pût tourner contre lui.

Malgré cela, il parut un Libelle dans lequel M. *Vernet* étoit fort maltraité. On y avançoit des faits défigurés, tel que celui qu'on vient d'expoſer, & un grand nombre d'autres inventés, pour donner atteinte à ſa réputation. Le Profeſſeur n'eut pas de peine à ſe juſtifier de ces imputations. Il le fit dans une *Lettre* adreſſée au premier Magiſtrat de la République de Genève. Il y pouſſa l'honnêteté juſqu'à feindre d'ignorer d'où étoit parti le coup qu'on lui avoit porté. M. de *Voltaire* toutefois ne put ſe réſoudre à renoncer aux hoſtilités.

M. *Vernet* publia, en 1766, un Ouvrage en 2 vol., qui a pour titre : *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois.* Ces Lettres ſont pleines de zele, de décence & de raiſon : on y défend la Religion contre les nouveaux Philoſophes, & l'on y réfute l'article *Genève* de l'Encyclopédie.

A peine cet Ouvrage eut-il vu le jour, que M. de *Voltaire* repandit dans Genève un nouveau Libelle intitulé, *Lettre curieuſe de M. Robert Covelle, celebre Citoyen de Genève, à la louange de M. Vernet, Profeſſeur en Théologie dans ladite ville:* cette Lettre a 14 pages *in*-8°. d'impreſſion: on s'y permet le badinage, la plaiſanterie, le menſonge; c'eſt-à-dire qu'elle eſt dans ce ſtyle ſi familier depuis long-tems à M. de *Voltaire*, pour faire oublier l'état de la queſtion & donner du ridicule à ſes ennemis. Ce Libelle fut bien-tôt ſuivi d'une petite piéce de Poëſie intitulée, *Eloge de l'Hypocriſie, dedié à M. Vernet*, où il fait le portrait le plus odieux de ce Genevois. Nous ne citerons aucun trait de ces deux Libelles: il eſt aiſé d'imaginer que c'eſt preſque toujours la même tournure, les mêmes épithetes, les mêmes ſarcaſmes, les mêmes calomnies. Nous nous contenterons de rapporter quelques morceaux de la (*a*) ré-

(*a*) Cette Réponſe, imprimée en 1766, a pour

ponſe de M. *Vernet* à la prétendue *Lettre de Robert Covelle*. Ils ſuffiront pour faire connoître que M. de *Voltaire* a toujours cédé à ſes Antagoniſtes les honneurs & l'avantage de l'honnêteté.

« Il eſt dit, page 11 du Libelle, que » mon *déchaînement vient du petit dépit de* » *n'avoir pu obtenir de M. de* Voltaire *d'être* » *ſon Editeur & ſon Correcteur d'Imrpimerie.* » Là où il n'y a point de *demande*, il n'y » a point de *refus*..... M. de *Voltaire* ne » m'a certainement pas refuſé d'être l'*Edi-* » *teur* & l'Inſpecteur de l'édition de *Phili-* » *bert*; car il prouve lui-même que je l'ai » été, & je prouve qu'il l'a déſiré & m'en » a remercié..... Quant au métier de » *Correcteur d'Imprimerie*, il eſt aſſurément » fort honnête; mais M. de *Voltaire* ſait » bien que ce n'eſt pas le mien..... J'ai

---

titre : *Mémoire préſenté à M. le premier Sindic, par Jacob Vernet, Paſteur & Profeſſeur en Théologie à Genève, ſur un Libelle qui le concerne.* Ce Mémoire a *63 pages* d'impreſſion.

» bien pris quelquefois la liberté de *corri-*
» *ger* ſes penſées & de redreſſer ſes erreurs ;
» c'eſt l'unique maniere dont je puiſſe être
» ſon Correcteur. Peut-être lui rendrai-je
» encore le même ſervice.

» Quand je relis ſes Lettres, & que je
» me rappelle les ſentimens qu'il me té-
» moignoit autrefois, j'apprends le cas
» qu'on doit faire de ſes louanges comme
» de ſes ſatyres. Puiſqu'il eſt auſſi prodigue
» des unes que des autres, on doit auſſi
» peu ſe glorifier des unes, qu'être piqué
» des autres. Ce n'eſt pourtant pas moi qui ai
» changé d'état, ni de caractere. La variation
» vient de lui. Il a changé de rôle dans ſes
» écrits, en ne reſpectant plus ce que tout
» le monde doit reſpecter. Il a bien fallu
» que je tinſſe auſſi un autre langage, non
» ſur ſa perſonne & ſes talens, à qui j'ai
» toujours rendu juſtice ; mais ſur l'abus
» qu'il eſt venu faire ici de nos preſſes....
» Il n'a pas dû compter que lorſqu'il s'é-
» manciperoit dans ſes Livres, il trouve-
» roit en moi l'indulgence d'un Prévari-
» cateur.

» En effet, dès que j'appris, au mois

» de Février 1755, qu'il alloit s'approcher » de nous, je lui envoyai au Château de » Prangin, où il paſſoit l'hiver, mon » *Traité de la vérité de la Religion Chré-* » *tienne*, pour tâcher de lui donner des » idées ſaines du Chriſtianiſme; & je pris la » liberté d'y joindre une Lettre raiſonnée » pour l'engager à garder ſur ces matieres » une ſage circonſpection, tant dans ſes » diſcours que dans ſes Ecrits, s'il vouloit » être vu de bon œil de tout le monde.

» Il me répondit, *que ce que j'écrivois ſur* » *la Religion étoit fort raiſonnable, qu'il ado-* » *roit la Religion, qu'il déteſtoit ſeulement* » *l'intolérance & le fanatiſme; qu'il reſpectoit* » *nos Loix religieuſes; qu'il aimoit & reſ-* » *pectoit notre République; qu'il étoit trop* » *vieux, trop malade & un peu trop ſevere* » *pour les jeunes gens. Vous me ferez plaiſir*, » ajoutoit-il, *de communiquer à vos amis les* » *ſentimens qui m'attachent tendrement à* » *vous.*

» Son premier langage, en arrivant ici, fut » aſſorti à ce qu'il m'avoit écrit. *Il ne cher-* » *choit*, diſoit-il, *que le repos; il avoit beſoin* » *de s'approcher d'un grand Médecin. M. Tron-*

» *chin devoit prendre ſoin de ſon corps, &*
» *moi de ſon ame.*

» . . . . Quand je vis qu'il manquoit
» à ſes engagemens, je compris dès la fin
» de l'an 1756, que la bienſéance ne me
» permettoit plus d'aller chez lui, & que
» mon devoir m'appelloit à lui réſiſter. Il
» eſſaya de m'en détourner . . . . . je répon-
» dis d'un ton ferme; j'allai mon chemin,
» & je commençai par donner une Lettre
» ſur le chapitre intitulé, *Genève & Calvin*,
» où, ſans ſortir des bornes d'une honnête
» critique, je prouvai que ce chapitre eſt
» plein d'erreurs. . . . . .

» Quelques perſonnes jugeront peut-être
» qu'après les liaiſons que j'avois eues avec
» lui, j'aurois dû laiſſer à d'autres le ſoin
» de le contredire. Sans doute pluſieurs de
» mes Collegues pouvoient s'en acquitter
» mieux que moi; mais on me faiſoit géné-
» ralement l'honneur de jetter les yeux ſur
» moi, moins a cauſe de la place que j'oc-
» cupe, qu'à cauſe de mes précédens Ou-
» vrages, tous deſtinés à la défenſe de la
» Religion. L'on ſavoit auſſi que mon long
» ſéjour à Paris m'avoit aſſez fait connoître

» le tour d'eſprit de ces Philoſophiſtes. Et » le motif de mes anciennes liaiſons avec » M. de *Voltaire*, loin de devoir m'arrêter, » m'impoſoit à cet égard une obligation » particuliere. Plus il m'avoit prodigué de » careſſes, plus il m'importoit de montrer » que ſes careſſes ne m'avoient pas ſéduit. » . . . . . J'ai découvert les legeretés de » quelques Encyclopediſtes; j'ai dévoilé » leurs ruſes, en m'en tenant toujours à » combattre l'Ecrit ſans toucher à l'Ecri- » vain. Je me ſuis appuyé de raiſons & de » faits. Je crois avoir dit des choſes vraies, » fortes & utiles, aſſorties au tems où nous » ſommes, & bien convenables à l'état » préſent de notre Egliſe & même de toute » la Chrétienté. M. de *Voltaire* en peut ju- » ger comme il lui plaira. Qu'il diſe que » *c'eſt un fatras, un tas d'inutilités, un vo-* » *lume d'injures contre des perſonnes eſtima-* » *bles de qui je ne devrois pas oſer parler* . . . » On ne s'y méprendra pas; c'eſt de la » colere & non du mépris.

» Il aſſure qu'il n'a *jamais attaqué per-* » *ſonne*. Je voudrois bien, pour ſon hon- » neur, que perſonne ne s'en plaignît. Il » m'avertit en même-tems qu'il eſt dange-

» *reux quand on l'attaque.* Je le crois d'au-
» tant mieux, que je crois qu'il eſt dange-
» reux lors même qu'on ne l'attaque pas.

» J'ai bien cru que mon Livre lui dé-
» plairoit : il contient des vérités & des
» réflexions qui ne ſont ni honorables ni
» agréables pour nos modernes Philoſophes,
» & qui par conſéquent ne pouvoient que
» déplaire à leur Coriphée ; je pouvois donc
» m'attendre à une Critique peut-être pi-
» quante, mais du moins raiſonnée. Mais
» qu'un homme de la réputation de M. de
» *Voltaire* employe contre moi des invec-
» tives & des turlupinades ſi indécentes ;
» qu'il compoſe un vrai Libelle diffamatoire,
» où il oſe attaquer ma probité, & faire un
» uſage auſſi malin qu'abſurde de quel-
» ques-unes de mes Lettres ; où il cherche
» même artificieuſement à me ſuſciter di-
» verſes ſortes d'ennemis, &c. C'eſt, je
» l'avoue, un degré d'abaiſſement, où je
» ne l'attendois pas ; quoiqu'à dire vrai,
» on peut tout attendre de lui, après la
» maniere dont il a déchiré depuis peu M.
» *Nedhan*, homme auſſi eſtimable par ſon
» bon caractere, que par ſon ſavoir. Cela

» vérifie une remarque du *Spectateur Anglais*, qui eſt, que par une longue habitude de profanation, le ſens moral s'émouſſe, le génie même s'abâtardit. »

Dans *la Guerre de Genève*, M. de *Voltaire* n'a point oublié M. *Vernet*. On en jugera par les vers ſuivans, auſquels il eſt inutile de joindre aucune réflexion.

Du noir Sénat le grave Directeur,
Eſt *Jean Vernet* de maint volume Auteur;
Le vieux *Vernet* ignoré du Lecteur,
Mais trop connu des malheureux Libraires.
Dans ſa jeuneſſe il a lu les Saints Peres,
Se croit ſavant, affecte un air dévôt,
Broun (*a*) eſt moins fat, & *Nedham* eſt moins ſot, &c.

« (*a*) *Broun*, Prédicant Ecoſſais, qui a écrit des » ſottiſes avec des injures, de Compagnie avec *Vernet*. » Ce Prédicant Ecoſſais venoit ſouvent manger chez » l'Auteur ſans être prié, & c'eſt ainſi qu'il témoigna » ſa reconnoiſſance. Nédham eſt un Jéſuite Irlandois, » imbécille, qui a cru faire des anguilles avec de la » farine. On a donné quelque-tems dans ſa chimere; » & quelques Philoſophes ont bâti un ſiſtême ſur cette » prétendue expérience auſſi fauſſe que ridicule. » Il eſt, je penſe, inutile d'avertir que cette Note eſt de M. de *Voltaire*: quel autre Ecrivain oſeroit en faire par eilles?

CHAPITRE VII.

M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

S'ATTENDROIT-ON qu'un homme en place, connu par ſes talens & par le bon uſage qu'il en fait, ſe fût attiré la haine d'un autre homme qui s'annonce pour le Zélateur de l'humanité ? S'attendroit-on que cette haine ſe ſervit des plus miſérables reſſources pour jetter de l'opprobre & du ridicule ſur un Adverſaire irréprochable ?

A en juger par la maniere dont M. de *Voltaire* traite M. de *Pompignan*, pour s'être élevé contre les excès de la fauſſe Philoſophie, & en avoir fait connoître les travers, dans ſon Diſcours de Réception à l'Académie Françoiſe, ne croiroit-on pas qu'il ſuffit d'être bon Citoyen & ſage Littérateur, pour s'attirer une nuée d'injures de la part du prétendu Héros de la Littérature ? Telle a été cependant l'origine des turlupinades dont M. de *Voltaire* a accablé un des hommes de Lettres les plus reſpectables. Ne prendroit-on pas ce même hom-

me de Lettres pour un fou, pour un extravagant, ſi on s'en rapportoit aux Libelles de ſon ennemi. On a ri des *Quand*, des *Si*, des *Pourquoi*, &c.; mais l'indignation de toute ame honnête, n'en a pas moins été émue par l'acharnement & l'indécence qui s'y font ſentir. C'eſt ainſi que l'*Aretin* des Alpes préfere le ſuccès paſſager de ſes bouffonneries aux droits de la Juſtice, de ſa propre réputation & le plus ſouvent de ſon eſprit. Voici comment il veut s'égayer aux dépens de cet Auteur, ou plutôt à ſes propres dépens.

« (*a*) Les parens de M. le *Franc de Pom-*
» *pignan* qui demeuroit pour lors à Paris,
» lui députerent en poſte un Avocat de
» Montauban, & lui enjoignirent de s'in-
» former exactement de ſa ſanté, & d'en
» faire un rapport juridique. Le dit Avocat,

(*a*) Cette gentilleſſe ſe trouve dans la troiſieme Partie des *Nouveaux Mélanges*, pag. 207, ſous le titre d'*Extrait des Nouvelles à la main de la ville de Montauban, en Quercy, ce premier Juillet 1760.*

» accompagné d'un témoin irréprochable, » alla à Paris & ſe tranſporta chez le malade : » il le trouva debout à la vérité, mais les » yeux un peu égarés & le pouls élevé. Le » patient cria d'abord devant les deux Dé- » putés, *Jeovah*, *Jupiter*, *Seigneur*.

» Je ne ſuis qu'un Avocat, répondit le » Voyageur ; je ne m'appelle point *Jeovah*. » Avez-vous vu le Roi ? dit le malade. » Non, Monſieur, je viens vous voir. Allez » dire au Roi de ma part, reprit le ſieur » Malade, qu'il reliſe mon Mémoire, & » portez-lui le catalogue de ma Bibliothe- » que. L'Avocat lui (*a*) conſeilla de manger » de bons potages, de ſe baigner & de ſe » coucher de bonne heure. A ces mots le » Patient eut des convulſions, & dans l'ac- » cès il s'écria :

(*b*) Créateur de tous les Etres,
Dans ton amour paternel,

(*a*) M. de *Voltaire* ſe plaît à conſeiller aux autres, ce qui ne convient qu'à lui-même. C'eſt bien ici le cas de lui dire, *Medice, cura te ipſum.*

(*b*) Poéſies ſacrées, page 61.

Pour nous former tu pénetres
Dans l'ombre du ſein maternel.

» Eh! Monſieur, dit l'Avocat, pourquoi » me citez-vous ces déteſtables vers, quand » je vous parle raiſon ? Le malade écuma » à ce propos, & grinçant les dents, il » dit :

(*a*) Le cruel *Amalec* tombe
Sous le fer de *Joſué* ;
L'orgueilleux *Jabin* ſuccombe
Sous le fer d'*Abinoé*,
Iſſacar a pris les armes,
Zabulon court aux allarmes.

» L'Avocat verſa des larmes en voyant l'état » lamentable du patient. Il retourna à Mon- » tauban ; & la famille étant certaine que » le malade étoit *mentis non compos*, fit » interdire le ſieur le F. de P. juſqu'à ce » qu'un bon régime pût rétablir la ſanté » d'icelui. »

(*a*) Ibid. pag. 87.

Pour vous, Monsieur de *Voltaire*, on n'a pas besoin de vous envoyer des Députés pour s'informer de l'état de votre bon sens: vous nous en dépêchez continuellement qui attestent ce qu'on en doit penser. Le Notaire *Raffo* lui-même dépositaire de vos dernieres volontés (*a*), dépositaire de votre profession de foi, de vos abjurations, de vos protestatons, dépositaire de vos indulgences & pardons, le tout accompagné d'attestations, a bien de la peine à être cru malgré les témoignages dont ses (*b*) actes sont munis. Le Public est accoutumé à voir périr ces lueurs de raison & de répentir aussi-tôt que la fiévre vous quitte, & par malheur la fiévre ne vous quitte que pour vous reprendre.

Que diriez-vous si nous répondions à

(*a*) Qui n'ont pas certainement été les dernieres, comme on le verra quand on sçaura quelles étoient ces volontés.

(*b*) Ces Actes dressés par M. *Raffo*, Notaire Royal au Pays de Gex, sont très-curieux. On les trouvera dans le dernier Chapitre de notre Ouvrage.

l'extrait des Nouvelles à la main de la ville de Montauban, en Quercey, par un autre *Extrait des Nouvelles de Ferney, dans le pays de Gex ?* Le voici. Osez après cela faire le plaisant sur les autres.

« Les Savans de France justement allarmés du tort que M. de *Voltaire* faisoit à l'érudition par ses bevues, ses anachronismes, ses fausses citations, ses fausses interprétations, comme il appert par plusieurs de ses Ouvrages, & notamment par sa *Philosophie de l'Histoire*, s'assemblerent à Paris pour trouver moyen de remedier à ce désordre. La matiere mise en délibération, ils convinrent qu'on lui députeroit en poste un d'entr'eux pour l'interroger juridiquement, & juger s'il avoit les qualités nécessaires pour former un bon Historien, mais principalement pour s'éclaircir s'il savoit le Grec. M. *Larcher* fut choisi pour cette importante commission. Il part accompagné d'un témoin irréprochable, arrive dans le pays de Gex, & se transporte au domicile du sieur de *Voltaire*. Il le trouve occupé au Grec, à la vérité, mais à du Grec à côté duquel étoit une mau-

vaiſe traduction ; il liſoit les anciens Auteurs, mais c'étoit dans des extraits infideles qu'on lui avoit fourni des pays étrangers. Vous venez ſans doute, Meſſieurs, dit-il aux deux Députés, pour rendre hommage à mes lumieres & à mes talens ; eſt-ce par hazard de la part de quelque Puiſſance que vous venez ? C'eſt de la part du Monde ſavant, répond M. *Larcher.* L'hommage du Monde ſavant vaut bien celui d'un Prince, reprit modeſtement M. de *Voltaire.* Oui, ſans doute, continue le Député ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Le Monde ſavant, ajoute-t-il, eſt fort étonné que vous uſurpiez ſur ſes droits, ſans que vous ayez les connoiſſances requiſes. Vous parlez des Ecrivains Grecs que vous n'entendez pas ; vous employez le mot barbare de *Baſiloi* qui n'eſt point Grec, au lieu de *Baſileis* ; vous vous ſervez du mot de *deſpotes* ſans en ſavoir la ſignification ; vous avez ſouvent le mot de *demiourgos* à la bouche, & vous ignorez ce qu'il veut dire ; vous prenez le nom de *Dynaſtie* pour celui d'une Province ou Contrée ; vous appellez les Prêtres Egiptiens des *Bou-*

teilles; car c'eſt ce que ſignifie le mot *choas* que vous leur appliquez; vous faites paſſer à *Hercule* le détroit de Calpé & d'Abila dans ſon gobelet, au lieu de dire qu'il le paſſa dans un navire appellé *Scyphus*; enfin vous êtes véhementement ſoupçonné par pluſieurs de vos citations, de ne pas entendre ce dont vous voulez parler.

Le Savant du pays de Gex étonné, ſe mit auſſi-tôt à crier: *Je ſuis Seigneur de Ferney, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & Membre de cent Academies.* Ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion, reprit M. *Larcher*, nous parlons de Grec. Alors l'Interrogé entra en fureur, & ſe met à crier: *Cuiſtre, Fauſſaire (a), Paillard.* Ce n'eſt pas du méchant Français, c'eſt du Grec qu'on vous demande. L'Interrogé répond: *Bouc, Craſſeux, Sodomite.* Ceci eſt encore du Français & non du Grec, ajouta

(a) Telles ſont les graves raiſons que M. de V. apporte contre les ſavantes réfutations de M. *Larcher*; tout ce qui eſt en italique eſt exactement de lui.

le Député ; mais puiſque vous ne voulez pas répondre ſur le Grec, voyons ſur les Auteurs. Pourquoi vous êtes-vous aviſé de dire que *Ninive* n'étoit eloignée de *Babilone* que de quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de diſtance de l'une à l'autre ? Pourquoi faites-vous de 180 ſtades, huit de nos grandes lieues, tandis que 180 ſtades ne font qu'environ trois & demi de nos petites lieues ? Pourquoi établiſſez-vous des Temples à *Eleuſine*, où il n'y en eut jamais ? Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une Divinité particuliere, tandis qu'*Eleuſine* n'eſt qu'un ſur-nom de *Cerès* ? Pourquoi faites-vous flageller par des Prêtres d'*Eleuſine*, les Pénitens & les Initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le paſſage de *Pauſanias*, que vous avez cité pour preuve, que de petites baguettes avec leſquelles les Prêtres frappoient dans les cérémonies, non les Initiés & les Pénitens, mais les Images des Dieux des Enfers, parce que ces Dieux retenoient *Proſerpine* ? Le Grec moderne eſt interdit par toutes ces queſtions ; ſes accès le reprennent, & ſe met à crier dans ſon dé-

lire : *Janſeniſte qu'on a vu donner des ſcènes au cimetiere de Saint Medard, vil & ancien Répétiteur du College Mazarin....* Je le vois bien, dit M. *Larcher* à ſon Compagnon, l'étude du Grec vient de renverſer dès le commencement la cervelle à ce pauvre homme. Il dit que j'ai donné des ſcènes au cimetiere de Saint Medard, moi qui ſuis né en 1726, & les convulſions en 1729; il me fait Répétiteur au College Mazarin, moi dont la fortune à permis que j'euſſe un Répétiteur. Ne nous en étonnons pas; c'eſt ainſi qu'il renverſe tous les faits, qu'il les ſuppoſe, qu'il les défigure. Voilà où l'ont conduit ſes lectures d'*Hérodote*, ſa rage pour le *Sanchoniaton* forgé par *Porphyre*, ſa fureur de vouloir ſe perdre dans l'antiquité pour perdre enſuite le ſiécle préſent dans ſes rêveries.

Pendant qu'il parloit ainſi, le Philoſophe hiſtorien étoit tombé en foibleſſe, ſes petits yeux de feu s'étoient fermés, & ſa grande bouche reſtoit ouverte. Les Députés ſe retirerent, & le laiſſerent dans cet état, en prenant la précaution d'avertir qu'on allât

lui jetter de l'eau ſur la tête, & lui faire prendre de l'ellebore pour purger ſon cerveau. Ils retournerent à Paris faire leur rapport juridique, & le Monde ſavant convaincu que M. de *Voltaire* étoit *mentis & græcæ linguæ non compos*, il fut délibéré, d'une voix unanime, de lui envoyer un Rudiment Grec, un Répétiteur du College Mazarin, & un *Prêtre d'Eleuſine* pour le *feſſer*, d'après ſon ſyſtême, en qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En attendant, ordre à lui de n'écrire que très-peu en Français, & défenſe de parler jamais de Grec. »

Après le ridicule, M. de *Voltaire* a recours à l'odieux.

Qu'as-tu petit Bourgeois d'une petite Ville ?
Quel accident étrange en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
Réponds-moi . . . . . *La vanité.*

Que de folies ! que de puérilités ! Je dis d'abord que de folies ! Eſt-ce à *François-Marie Arouet* à traiter de Bourgeois un homme dont on connoît l'origine auſſi bien que la ſienne ? Eſt-ce à un Philoſo-

phe à faire une injure de la naiſſance, ſurtout en employant le menſonge ? M. de *Pompignan* n'a pas eu beſoin d'acheter des Terres en Suiſſe pour être Seigneur de Paroiſſe : & le Seigneur *Voltaire* a beſoin de répéter ſans ceſſe qu'il eſt *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*, *ancien Chambellan du Roi de Pruſſe*, *Baron de Ferney*, *Seigneur de Tournay*, pour être quelque choſe dans la Société ; il a beſoin de parler ſouvent de ſes Vaſſaux qu'il nourrit, pour étouffer les cris des Libraires qu'il a ruinés ; il a beſoin de parler de l'Egliſe de campagne qu'il a fait bâtir, pour adoucir l'indignation de l'Egliſe univerſelle qu'il déchire ; il a beſoin enfin d'annoncer à grand bruit tout ce qu'il fait, pour faire oublier tout ce qu'il écrit.

Je dis enſuite, que de puérilités ! s'attacher à des bagatelles ou recourir au *large front*, aux *gros yeux* pour remplir des vers ſatyriques ; c'eſt annoncer un eſprit qui ſe place, ſans s'en appercevoir, au deſſous des petiteſſes qui le mettent en fermentation. Autre miſere ;

(*a*) *Le Franc de Pompignan*, par ſes divins Ecrits,
Plus que *Paliſſot* même occupe nos eſprits.
Nous quittons & la Foire & l'Opéra-comique,
Pour juger de *le Franc* le ſtyle académique.
Le Franc de Pompignan dit à tout l'Univers
Que le Roi lit ſa proſe, & même encor ſes vers.

. . . . . .

ar chacun vend ſa drogue & croit ſur ſon pallier,
Fixer, comme *le Franc*, les yeux du monde entier.

Eſt-ce ainſi que l'Aigle prétendu de la Poëſie Françaiſe ne rougit pas de becqueter plus foiblement qu'un roitelet!

Enfin, voici ce que le *Pauvre Diable* ajoute encore pour ſa conſolation :

(*b*) Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver *le Franc de Pompignan*,
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe,
Sur la *Didon* qui fut de *Métaſtaze*.

(*a*) *Le Ruſſe à Paris.*
(*b*) *Le Pauvre Diable.*

Le Pauvre Diable ! il suffisoit d'avoir débité de tels vers pour mériter ce nom.

Il faut être pire pour oser accuser, dans un autre endroit, à la face de toute la France, un Magistrat connu & estimé, d'avoir été privé six mois de sa Charge, pour une imprudence désavouée, & sur laquelle il avoit fait d'amples réparations à la Religion & à la vérité. C'est ainsi que s'explique l'Auteur des *Quand*: « Quand on a » traduit & outré même la priere du Deïste, » composée par *Pope*; quand on a été privé » six mois entiers de sa Charge en Province » pour avoir traduit & envenimé cette » formule du Deïsme; quand enfin on a été » redevable à des Philosophes de la jouis- » sance de sa Charge, c'est manquer à la » fois à la reconnoissance, à la vérité, à » la justice, que d'accuser les Philosophes » d'impiété, & c'est insulter à toutes les » bienséances de se donner les airs de par- » ler de Religion dans un discours public, » devant une Académie qui a pour maxime » & pour loi de n'en jamais parler dans ses » Assemblées. »

M. de *Pompignan* répondit dans le tems à ces accuſations. Voici quelques extraits de ſa réponſe :

« Il y a vingt-deux ans [à préſent trente-» deux] que je traduiſis en Français la » Priere univerſelle de *Pope*. J'avois appris, » depuis quelque tems la langue Angloiſe, » & je vivois beaucoup avec pluſieurs An-» glois, Gens de Lettres & de mes amis, » que leur goût pour nos Provinces méri-» dionales, avoit attirés à Montauban, où » je rempliſſois alors une Charge d'Avocat » Général à la Cour des Aydes.

» Cette Traduction fut un jeu de Société. » J'avois ſoutenu que je ferois une Traduc-» tion exacte & fidele de la Priere uni-» verſelle, ... en ſuivant pas à pas les » quatrains de l'original, & ſans y em-» ployer un ſeul vers de plus. J'en vins à » bout au gré de mes Anglois. Je leur en » donnai une copie, & ils l'emporterent à » Londres.

» Au bout de deux ans ou environ, je » reçus une Lettre de M. le Chancelier

» d'*Agueſſeau*, accompagnée d'un exem-
» plaire de ma Traduction, imprimé *in* 4°.
» à Londres, chez les freres *Vaillant*. Ce
» fut le premier avis que j'eus de la publi-
» cation de ce Poëme. Le Chef de la Juſtice
» me faiſoit des reproches très-vifs d'avoir
» traduit cet Ouvrage. Mes ſentimens ſur
» la Religion, qui n'ont varié dans aucun
» tems de ma vie, me firent abandonner
» ſans peine tout ce que j'euſſe pû alléguer
» pour juſtifier *Pope* à certains égards. . . .
» D'ailleurs, les motifs qui m'avoient fait
» traduire la Priere univerſelle, étoient ſi
» ſimples, ſi innocens, que je ne pouvois
» m'avouer coupable pour avoir compoſé
» cette verſion. J'expoſai naïvement à M.
» le Chancelier ce qui s'étoit paſſé. Ce
» grand Magiſtrat en fut ſi ſatisfait, qu'il
» m'écrivit une ſeconde Lettre remplie de
» politeſſe & de bonté, &c. Ainſi finit cette
» affaire, auſſi agréable pour moi dans le
» dénouement, qu'elle m'avoit paru affli-
» geante dans le début. »

M. de *Pompignan*, après avoir fait voir qu'il ne fut point privé de ſa Charge d'Avocat

Général qu'il exerçoit lorſque M. d'*Agueſſeau* lui écrivit, ni de celle de Premier Préſident de la même Cour, qu'il obtint après la mort de ſon pere & de ſon oncle qui l'avoient ſucceſſivement occupée, continue de cette ſorte : « Voilà comme » on oſe bleſſer la vérité dans les choſes capitales, attaquer ma réputation, » calomnier le Chef d'une Compagnie ſouveraine : étrange ſatisfaction d'un méchant homme, qui après avoir exhalé » tout ce que l'envie & l'impoſture ont » de plus noir, ne ſe dérobe à de juſtes » châtimens, qu'à la faveur des ténébres » dont il eſt environné ! mais par où & » comment me ſuis-je attiré l'inſulte violente qu'on me fait ? Quel Savant, quel » Homme de Lettres ai-je offenſé dans mes » Ecrits ? . . . . . C'eſt mon Diſcours à » l'Académie Françaiſe qui m'a valu ce » tiſſu de calomnies & ce débordement » d'injures. On me fait un crime d'avoir » élevé ma voix pour la Religion dans une » Compagnie Littéraire. Des Catholiques » ſeroient-ils plus gênés ſur ce point que

» les Proteſtans ? Le premier reglement de » la Société Royale de Berlin portoit qu'une » de ſes Claſſes devoit s'appliquer *à l'étude* » *de la Religion, & à la converſion des Infi-* » *deles.* . . . . . Mais où l'Anonyme a-t-il » appris qu'il ſoit défendu de parler de » Religion dans l'Académie Françaiſe ? Il » n'eſt pas permis ſans doute, & il ne ſe- » roit pas convenable d'y diſcuter des ma- » tieres Théologiques. Les matieres d'Etat » n'y doivent pas être traitées non plus. » S'enſuit-il de-là que dans l'éloge d'un » Miniſtre ou d'un Négociateur, ce fut » manquer au Gouvernement que de louer » & de circonſtancier des opérations déja » conſommées, des négociations finies, » des traités exécutés & publics ? Enfin, » où l'Anonyme a-t-il trouvé que venger » la Religion, contre les Eſprits Forts, » ce fût traiter des matieres de Religion ? » Cette derniere expreſſion ſignifie les diſ- » cuſſions Dogmatiques, les diſputes de » l'Ecole, les controverſes entre les Théo- » logiens de même Communion ou de Com-

» munion différente, & j'avoue que rien » de tout cela ne peut être, dans quelque » occaſion que ce ſoit, du reſſort d'un » diſcours Académique ; auſſi ne ſuis-je pas » tombé dans cet inconvénient . . . . . Du » reſte, je n'ai point déféré au Trône ni à » l'Académie les Incrédules & les Eſprits » Forts. Je ne ſuis l'ennemi de perſonne ; » je ferois du bien à ceux mêmes qui me » font du mal, & je hais autant la perſé- » cution & le trouble, que j'aime la ſou- » miſſion & la paix. »

Après cela, n'eſt-on pas en droit de faire des *Quand* contre l'Auteur des *Quand* ; & ne peut-on pas lui dire ? Quand pour décrier ſes ennemis on a recours au menſonge & à l'impoſture ; quand on invente des faits & qu'on envenime ceux qu'il eût été plus facile d'excuſer ; quand on a produit ſoi-même tant d'impiétés auſſi claires, & qu'on oſe en reprocher d'auſſi déſavouées ; quand on ſe montre auſſi peu Philoſophe en prétendant venger la Philoſophie, n'eſt-ce pas manquer de pudeur,

de bonne foi, de raiſon, d'adreſſe ? & ne feroit-on pas mieux de ſe taire, que de défendre une cauſe qu'on décrédite ſi complettement ?

CHAPITRE VIII.

M. LE FRANC,

Évesque du Puy en Velai.

Du Magistrat & de l'Homme de Lettres, M. de *Voltaire* passe à M. son Frere, aussi digne d'admiration par ses talens, que digne de respect par ses vertus Apostoliques; mais l'Ecrivain atrabilaire ne respecte rien. Nous ne rapporterons point les deux (*a*) Quakeries qu'il a adressées à ce Prélat; nous remarquerons seulement qu'il n'est pas étonnant que l'Auteur, assez quakre d'humeur, ait si bien le style des Quakres. Ce qui paroîtra plus surprenant, c'est de trouver dans une troisiéme Lettre qu'il a publiée sous le titre d'*Instruction Pastorale de l'humble Evêque d'Aletopolis, à*

(*a*) Ce sont deux longues Lettres pleines de fiel & d'injures que M. de *Voltaire*, sous le nom de Quakre, a adressées à M. l'Evêque du Puy, au sujet de son instruction Pastorale contre les Incrédules.

l'occaſion de l'Inſtruction Paſtorale de Jean-George, humble Evêque du Puy, un ſtyle qu'on ne peut comparer à rien, parce qu'il nous paroît au-deſſous de tout. Voici cette ingénieuſe production, à laquelle nous joindrons quelques réflexions.

Mes chers Freres,

Mon Confrere Jean-George du Puy a voulu vous inſtruire par un gros volume. Vous ſavez que la vérité eſt au fond du Puy: [c'eſt ſans doute *Rabelais* qui parle.] *Mais vous ne ſavez pas encore ſi Jean-George l'en a tirée. Vous vous êtes recriez d'abord en voyant les armoiries de Jean-George, en taille rude à la tête de ſon Ouvrage.* [Cela a moins étonné que le ſtyle doux de cette Lettre.] *Cet écuſſon repréſente un homme monté ſur un quadrupéde; vous doutez ſi cet animal eſt la monture de Balaam ou celle du Chevalier que Cervantés a rendu fameux.* [Ceci eſt de *Panurge* ou de *Pantagruel*.] *L'un étoit Prophete, & l'autre un Redreſſeur des torts; vous ignorez qui des deux eſt le Patron de mon Confrere.* Ce galimathias ſera de qui l'on vou-

dra. *Vous êtes étonnez que ſon humilité ne l'empêche pas de s'intituler* MONSEIGNEUR ; *mais il n'a pas craint que ſa vertu ſe démentît dans ſon cœur par ce titre faſtueux.* Voilà du d'*Aſſoucy*.

Les Peres de l'Egliſe ne mettoient point ces enſeignes de la vanité à la tête de leurs Ouvrages ; nous ne voyons pas même que les Evangiles ayent été écrits par Monſeigneur Matthieu & par Monſeigneur Luc. [*Homere* & *Virgile* n'ont pas plus changé de nom, ni affecté de ſe faire appeller Barons de Ferney, Comtes de Tournay, Seigneurs de Pregny & Chambeiſi, Gentilhommes ordinaires, &c.] *Mais auſſi, mes chers Freres, conſiderez que les Ouvrages de Monſeigneur Jean-George ne ſont pas paroles d'Evangile.* Ce ſtyle ne reſſemble-t'il pas à celui de l'Auteur du *Moyen de parvenir ?*

Il a ſoin de nous avertir que de plus il s'appelle Pompignan ; *nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus ſéveres ſe dérider & la joye répandue ſur tous les viſages, juſqu'au moment où la lecture des premieres pages, a changé abſolument toutes les phiſionomies ;*

[& la ſienne ſur-tout] *& plongé les eſprits*, [ce n'eſt pas le ſien] *dans un doux repos. Et bien-tôt on a demandé dans la petite ville du Puy, s'il étoit vrai que* Monſeigneur *étoit Auteur à Paris; & on a demandé dans Paris ſi cet Evêque avoit imprimé au Puy un Ouvrage.* Froide répétition d'une Epigramme de M. *Piron.*

J'avoue que tous mes Confreres ont trouvé mauvais qu'on proſtituât ainſi la dignité du ſaint Miniſtere, [& nous nous trouvons très-mavais qu'on proſtitue ainſi la liberté d'écrire & la manie du bel eſprit.] *Que ſous prétexte de faire un Mandement dans un petit Diocèſe, on imprime en effet un livre qui n'eſt pas pour ce Diocèſe*; [il n'y a que M. de *Voltaire* qui puiſſe écrire pour tout le monde, auſſi tout le monde le juge, & même dans la petite ville du Puy. Voilà ce que c'eſt que de ſe mettre à la portée de tout le monde.] *Et qu'on affectât de parler de Locke & de Newton aux Habitans du Puy en Velai. Nous en ſommes d'autant plus ſurpris, que les Ouvrages de ces Anglois ne ſont pas plus connus des Habitans de Velai que de Monſeigneur.* Les Ouvrages de *Monſeigneur* ſont très-connus de M. de *Voltaire*,

& l'on sait depuis long-tems que M. de *Voltaire* n'a pas connu ou du moins entendu ceux de *Newton*. Le voilà donc lui-même tombé dans le (*a*) Puy. *Enfin nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un Évêque doit le plus éviter c'est le ridicule.* L'humble Evêque d'Aletopolis n'évite ni l'un ni l'autre.

Comme notre Diocèse est extrémement éloigné du sien, nous nous servons, à son exemple, de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons Chrétiens se doivent les uns les autres; devoir dont ils se sont fidelement acquittés dans tous les tems. Il y a long-tems que les bons & les mauvais Chrétiens font des corrections à M. de *Voltaire*; cependant nous ne voyons pas qu'il se corrige.

Ce n'est pas que nous voulions contester à Jean-George *ses prétentions Épiscopales au Bel-Esprit*; ce ne seroit pas du moins par

(*a*) Nous réprouvons cette plaisanterie, pour donner un bon exemple à M. de *Voltaire*, & lui faire connoître combien on se rend ridicule en l'imitant.

des plaiſanteries auſſi froides qu'il faudroit les lui conteſter. *Ce n'eſt pas que nous ne ſachions eſtimer ſon zele ardent qui, dans la crainte d'omettre les choſes utiles, ſe repand preſque toujours ſur celles qui ne le ſont pas.* [M. de *V.* doit s'y connoître.] *Nous convenons de ſon éloquence abondante, qui n'eſt jamais étouffée ſous ſes penſées ;*] les penſées de M. de *V.* ont ſouvent étouffé ſon éloquence, & la colere étouffé ſes penſées.] *Nous admirons ſa charité chrétienne, qui devine les plus ſecrets ſentimens de tous ſes Contemporains, & qui les empoiſonne de peur que leurs ſentimens n'empoiſonnent leur ſiécle.* Tout ce que la charité chrétienne peut faire, c'eſt de donner du contre-poiſon ou de faire connoître les Empoiſonneurs, afin qu'on s'en garantiſſe.

Mais en rendant juſtice à toutes les grandes qualités de Jean-George, nous tremblons, mes Freres, qu'il n'ait fait une bevue dans ſon Inſtruction Paſtorale ; [s'il y a des bevues, ce n'eſt pas à l'égard de M. de *V.* ; il a trop fait connoître qu'on a viſé juſte.] *Laquelle pluſieurs malins d'entre vous diſent n'être ni d'un homme inſtruit, ni d'un*

Pasteur. Cette bevue consiste à regarder les plus grands génies comme des Incrédules. Ce n'est pas un titre pour être incrédule, que d'être grand génie. Il y a long-tems qu'on est convaincu que ce ne sont que les petits ou du moins les mauvais génies, qui soient exposés à cette tentation. *Il met dans cette classe Montagne, Charron, Fontenelle, & tous les Auteurs de nos jours :* l'humble Evêque d'Aletopolis voudroit ici nous en imposer; mais n'en déplaise à son humilité, nous ne sommes pas la dupe de son mensonge. *Sans parler de la Priere du Deiste de M. son frere aîné.* Si M. son frere à traduit dans sa jeunesse la Priere universelle, il l'a retractée en bon Chrétien, & n'a pas fait depuis, comme M. de *Voltaire*, vingt Ouvrages contre la Religion.

C'est une entreprise un peu forte d'écrire contre tout siécle, & ce n'est peut-être pas avoir un zele selon la science, que de dire : mes Freres, tous les Gens d'esprit & tous les Savans pensent autrement que moi, tous se mocquent de moi : il faut distinguer ces Gens d'esprit & ces Savans; on peut dire que ceux qui se mocquent ne sont ni l'un ni

l'autre. C'eſt du devoir d'un Paſteur de s'oppoſer, autant qu'il eſt en lui, aux progrès de l'irréligion: il n'y a là rien de riſible. *Croyez donc ce que je vais vous dire. Ce tour ne nous a pas paru aſſez habile.*

*On dit qu'il y a dans l'*In-4°. *de mon Confrere Jean-George, un long chapitre contre la Tolérance, malgré la parole Jeſus-Chriſt & des Apôtres, qui nous ordonnent de nous ſupporter les uns les autres.* [La Tolérance vous convient ſans doute; mais en vérité eſt-ce celle que *Jeſus-Chriſt* & les Apôtres recommandent?] *Mes Freres, je vous exhorte ſur cette parole à ſupporter Jean-George.* [On ſupporte auſſi depuis long-tems M. de *V.* qui ne ſupporte perſonne: il conviendra donc qu'il y a de la tolérance.] *Vous avez beau dire que ſon Livre eſt inſupportable, ce n'eſt pas une raiſon pour rompre les liens de la charité.* [Qu'il ſoit inſupportable pour M. de *V.* on n'a pas de peine à le croire: un Livre contre les Incrédules ne ſauroit plaire au Chef des Incrédules.] *Si ſon Ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire, pour vous raſſurer, que mon Re-*

lieur m'a promis qu'il ſeroit fort plat quand il auroit été battu. Ceci eſt une plaiſanterie de Relieur, & M. de *Voltaire* eſt ſouvent le Relieur des plaiſanteries des autres.

Nous demeurons donc unis à Jean-George & même à Jean-Jacques, quoique nous penſions différemment ſur quelques articles. [*Jean-George* & *Jean-Jacques* ne veulent point du tout être unis à M. de *V.* : ils ont chacun leurs motifs, & le Public ne les ignore pas.] *Ce qui nous conſole, c'eſt qu'on nous aſſure de tous côtés que l'Œuvre de notre Confrere du Puy, eſt comme l'Arche du Seigneur; elle eſt ſainte; elle eſt expoſée au Public, & perſonne n'approche d'elle.* Froide répétition d'un vers heureux, mais injuſte : M. de *Voltaire* ſe pille ici lui-même, après avoir tant pillé les autres. D'ailleurs, cette Arche n'a point été ſacrée pour lui; il s'en eſt approché comme *Oſa*, il en a été renverſé, & il paroît s'être ébranlé le cerveau dans ſa chûte : auſſi *on nous aſſure de tous côtés* que c'eſt depuis ce tems qu'il a compoſé cette *Lettre*, *l'Homme aux quarante écus*, *l'A. B. C.*, *les Colimaçons*, *la Cano-*

niſation de Cucufin, *l'Epitre aux Romains*; .... & tant d'autres ſottiſes, ſans préjudice de celles qui ſuivront.

Bon ſoir, *mes freres*. Salut & paix, M. de *Voltaire*.

L'humble Evêque d'Aletopolis, l'Auteur du Tableau Philoſophique de votre Eſprit.

CHAPITRE IX.

M. L'ABBÉ NONOTE.

IL n'eſt pas ſurprenant que M. de *Voltaire* ſe ſoit élevé avec tant d'acharnement contre M. l'Abbé *Nonote.* Cet Auteur publia en 1762, une excellente (*a*) Critique de l'*Hiſtoire Générale;* & tout ce qui bleſſe l'amour propre de M. de *Voltaire*, ne manque jamais d'échauffer ſa bile. Mais ce qui doit éclairer le Public, dans cette querelle, c'eſt de voir un Philoſophe parler le langage des halles, à l'égard d'un homme qui n'a employé contre lui que celui de la vérité, de la raiſon & de l'honnêteté; d'où l'on peut conclure que s'il en coûte peu à l'Auteur de l'*Hiſtoire Générale* & de pluſieurs autres Ouvrages hiſtoriques, d'établir de fauſſes maximes, de tronquer des textes, de haſarder des conjectures abſurdes, de citer des anecdo-

(*a*) Cet Ouvrage qui a eu pluſieurs Editions, eſt intitulé *les Erreurs de M. de Voltaire*, 2 vol. *in*-12.

tes puériles, d'avancer des faits évidemment faux, de s'appuyer sur des témoignages équivoques, ou, pour mieux dire, de se former des témoignages : il ne lui en coûte pas plus de se deshonorer par des injures, d'exciter l'indignation par des calomnies, de s'avilir par un ton que le plus mince Ecrivain rougiroit d'avoir employé. Qu'a fait contre lui M. l'Abbé *Nonote ?* Il a découvert dans l'*Essai sur l'Histoire Générale*, des erreurs ; il les a démontrées ; il y a vu de la mauvaise foi, & il l'a mise en évidence ; il y a trouvé des impiétés, & il les a réfutées : il a fait ce que tout Critique sage doit faire. M. de *Voltaire* lui a répondu (*a*) avec âcreté, avec indécence,

(*a*) Notez qu'il dit dans ses Lettres sur *Œdipe* : « ceux qui daigneront me critiquer, me feront toujours beaucoup d'honneur & de plaisir ; je ne leur répondrai point, mais je mettrai leurs remarques à profit. » Et dans la Préface d'*Alzire* : « un homme qui n'est attaqué que dans ses Ecrits, ne doit jamais répondre aux Critiques ; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. »

avec baſſeſſe ; & c'eſt ce que lui ſeul eſt capable de faire.

Nous ne citerons point cette Réponſe ; il nous ſuffira de dire que les termes d'*Ignorant*, d'*Oiſon*, de *Téméraire*, d'*Audacieux*, d'*Inſolent*, d'*Impudent*, de *Libelliſte*, d'*Energumène*, de *Frippon*, de *Monſtre*, de *plus vil des Hommes*, de *petit Monſieur*, de *petit Nonote*, voltigent, non pas ſur le bec de ce *Vert-Vert* endoctriné au batteau, mais ſous la plume du Chantre de *Henri IV*, du Précepteur (*a*) des Rois, du Zélateur de la vertu, du Chef de nos Philoſophes. Nous ajouterons ſeulement que la baſſeſſe avec laquelle il inſulte, dans cette même Réponſe, aux malheurs d'un homme enveloppé dans une diſgrace commune, ne fait ni l'éloge de ſon ame, ni celui de ſon eſprit. On a de la peine à comprendre comment il a pu ſortir tout-à-la-fois du même homme,

(*a*) M. de *Voltaire* dit, dans une Lettre au ſujet des *Mémoires de Brandebourg*, qu'il a été le Grammairien du R. de P. Sans doute qu'il ne lui enſeignoit point une pareille Grammaire ?

& tant de choſes que le goût peut admirer ; & tant d'ordures que la ſimple humanité doit avoir en horreur. Mais il eſt facile de le concevoir : ſon eſprit eſt une machine aſſujettie aux digeſtions de ſon eſtomac ; & ſon cœur ouvert à toutes les paſſions, les exhale ſans aucun diſcernement & comme par inſtinct. On peut dire que cet homme eſt ſemblable à une orgue qui va comme on la touche. S'il étoit véritablement Philoſophe, il eût fait comme *Jean Jacques Rouſſeau*, qui n'aime pas les Jéſuites, à ce qu'il dit lui-même, mais qui a refuſé d'écrire contre eux, parce qu'ils étoient malheureux.

« Un de ces miſérables Jéſuites, dit (*a*) « M. de *Voltaire*, ne s'eſt pas contenté d'é- » crire contre tous les Parlemens du Royau- » me, du ſtyle dont *Guignard* écrivit contre » *Henri IV*, ce fou vient de faire imprimer » un Ouvrage contre preſque tous les Gens » de Lettres illuſtres, & toujours dans le » deſſein de venger Dieu, qui pourtant

(*a*) *Pirrhoniſme de l'Hiſtoire*, Chap. 38.

» ſemble un peu abandonner les Jéſuites. Il » intitule ſa Rapſodie (*a*) *Anti-Philoſophique ;* elle l'eſt bien en effet, mais il pouvoit l'intituler auſſi *Anti-Humaine*, *Anti-Chrétienne.* »

Après de telles phraſes eſt-on embarraſſé de décider à qui le titre de *Calomniateur* convient, auſſi bien que celui de *Fou ?* Il eſt vrai que dans la *Dictionnaire Anti-Philoſophique*, on attaque des Ecrivains célebres, mais on les attaque avec un ménagement qui auroit dû ſervir d'exemple à l'Ecrivain qui s'y croît maltraité. Cet Ouvrage eſt conſacré à la défenſe de la Religion ; il falloit donc néceſſairement repouſſer les coups qu'on lui a portés dans les Ecrits des nouveaux Philoſophes.

C'eſt au Dictionnaire de M. de *Voltaire*, qu'on pourroit donner, avec juſte raiſon,

(*a*) M. de *Voltaire* veut parler du *Dictionnaire Anti-Philoſophique, pour ſervir de Commentaire & de Correctif au* Dictionnaire philoſophique, *& aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Chriſtianiſme*, deux volumes *in-octavo*.

le titre d'Anti-Philoſophique, d'Anti-Chrétien, d'Anti-Humain. L'Ouvrage qui le réfute, eſt en poſſeſſion du nom qu'il mérite; peu de livres en ce genre ont eu plus de ſuccès. Pourſuivons.

« Croiroit-on bien que cet Energumene à » l'article *Fanatiſme*, fait l'éloge de cette » fureur diabolique! Il ſemble qu'il ait trempé ſa plume dans l'encrier de *Ravaillac*. » Du moins *Néron* ne fit point l'éloge du » Parricide (*a*); *Alexandre VI* ne vanta » point l'empoiſonnement & l'aſſaſſinat. »

Non, ... il n'eſt pas vrai que l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philoſophique* faſſe l'éloge du *Fanatiſme*. Cet article eſt tiré mot à mot des Œuvres de *J. J. Rouſſeau*. Nous allons le tranſcrire en entier, afin que ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas cet Ouvrage, puiſſent eux-mêmes en décider.

(*a*) Nous remarquerons en paſſant que M. de *Voltaire* traite ici *Alexandre VI* d'Empoiſonneur, tandis qu'il le juſtifie de ce crime dans le Chapitre 35 du *Pirrhoniſme de l'Hiſtoire*, d'où ſont tirés les paſſages que nous copions.

FANATISME.

« LES Philosophes modernes s'élevent » beaucoup contre le Fanatisme, & ils ont » raison ; mais ce qu'ils n'ont garde de dire, » & ce qui n'est pas moins vrai ; dit M. » *Rousseau*, c'est que le Fanatisme, quoique » sanguinaire & cruel, est pourtant une pas- » sion grande & forte qui éleve le cœur de » l'homme, qui lui fait mépriser la mort, » qui lui donne un ressort prodigieux, & » qu'il ne faut que mieux diriger pour en » tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que » l'irréligion, & en général l'esprit raison- » neur & philosophique attache à la vie, » efféminé, avilit les ames, concentre tou- » tes les passions dans la foiblesse de l'inté- » rêt particulier, dans l'abjection du moi » humain, & sappe ainsi, à petit bruit, les » fondemens de toute société ; car ce que » les intérêts particuliers ont de commun » est si peu de chose, qu'il ne balancera ja- » mais ce qu'ils ont d'opposé. Si l'Athéisme » ne fait pas verser le sang des hommes, » c'est moins par amour pour la paix que » par indifférence pour le bien ; comme

» que tout aille, peu importe au prétendu » Sage, pourvû qu'il reſte en repos dans ſon » cabinet. Ses principes ne font point tuer » les hommes, mais ils les empêchent de » naître, en détruiſant les mœurs qui les » multiplient, en les détachant de leur eſ- » pece, en réduiſant toutes leurs affections » à un ſecret égoïſme auſſi funeſte à la po- » pulation qu'à la vertu. L'indifférence phi- » loſophique reſſemble à la tranquillité de » l'état ſous le deſpotiſme; c'eſt la tranquil- » lité de la mort; elle eſt plus deſtructive » que la guerre même. »

Voilà l'article *Fanatiſme* du *Dictionnaire Anti-Philoſophique* fidelement copié : c'eſt au Lecteur à décider maintenant à qui l'on doit appliquer le *Mentiris impudentiſſime* que M. de *V.* a ſans ceſſe à la bouche, & qu'il a plus d'une fois adreſſé à M. l'Abbé *Nonote.*

Le Fanatiſme eſt dangereux ſans doute, puiſqu'il eſt l'effet d'une fauſſe conſcience qui abuſe des choſes ſacrées & qui aſſervit la Religion aux caprices d'une folle imagination; mais il faut convenir qu'il en eſt un *autre* qui n'eſt pas moins à craindre & à

reprimer, c'eſt le Fanatiſme philoſophique; Fanatiſme qui offuſque tout, attaque tout, brouille tout, renverſe tout; Fanatiſme qui prend ſa ſource dans l'illuſion de l'eſprit & dans l'enflure du cœur; Fanatiſme raiſonneur qui parle de tout & décide de tout; Fanatiſme turbulent qui veut tout changer, tout réformer; Fanatiſme ambitieux qui s'arroge tout & qui veut triompher de tout; Fanatiſme artificieux qui employe tous les moyens, qui ſe ſert de toutes les reſſources pour s'accréditer & ſe faire valoir; Fanatiſme téméraire & licentieux, qui ne reſpecte rien, qui ſappe le Trône & l'Autel, altere la vérité & défigure la vertu; Fanatiſme intolérant, qui s'eſt permis plus d'invectives, qui a préconiſé plus d'injuſtices, qui a exhalé plus de fureurs & d'abominations, que les Fanatiques les plus outrés de la Religion n'en ont propoſées & exécutées contre les Philoſophes : ajoutons, Fanatiſme ridicule & heureuſement ſtérile; car enfin, depuis que les Incrédules s'érigent en Prédicateurs, les loix ſont-elles mieux obſervées, les ſentimens plus épurés, les

devoirs mieux remplis, les mœurs plus exactes, l'humanité plus heureuse ? La Religion a produit autrefois ce spectacle, & le produira toujours quand on pratiquera ses préceptes. Que les Philosophes ne disent pas que si tout va mal, malgré leurs doctes sermons, c'est que l'autorité ne seconde pas leur zele. Qu'on leur confie donc l'autorité : qu'en arrivera-t'il ? .... Ils ne seront plus Philosophes.

Ecoutons encore l'Oracle de la Philosophie. On sera édifié de la sagesse de ses discours : « Le Monstre, dit-il (*a*) en par-» lant toujours de M. l'Abbé *Nonote*, le » Monstre crie sans cesse, Dieu, Dieu, » Dieu ! excrément de la Nature humaine, » dans la bouche de qui le nom de Dieu est » un sacrilege, vous qui ne l'attestez que » pour l'offenser, & qui vous rendez encore » plus coupables par vos calomnies, que » ridicules par vos absurdités, vous le mé-» pris & l'horreur de tous les hommes, » vous prononcez le nom de Dieu dans

(*a*) *Ibid. Ut suprà.*

» vos Libelles, comme des Soldats qui s'en-» fuyent en criant : *vive le Roi !*

Qu'on mette le nom de *vertu* ou d'*humanité* à la place de celui de *Dieu*, *Dieu*, *Dieu !* & cette violente déclamation conviendra parfaitement à celui qui l'adreſſe aux autres.

Le nom de Dieu eſt un ſacrilege dans la bouche de celui qui ne le réclame, que quand il a beſoin d'employer ce ſaint nom pour ſe tirer d'embarras, pour éviter une mauvaiſe affaire qui le menace, ou pour garder encore quelque bienſéance à l'égard du Public indigné : il eſt un hommage dans la bouche de celui qui démaſque l'erreur, & fait triompher la vérité ; le nom de Dieu eſt un ſacrilege dans la bouche de celui qui attaque la Religion de toutes les manieres : il eſt un hommage dans la bouche de celui qui la défend de toutes ſes forces ; le nom de Dieu eſt un ſacrilege dans la bouche de celui qui parle ainſi au Créateur : « (*a*) Vraiment vous avez bien operé ;

(*a*) Quoique *M.* de *Voltaire* donne ces ſarcaſmes

» vous avez ſéparé votre monde en deux, » & vous avez mis un grand eſpace d'eau » entre les deux hémiſpheres, afin qu'il n'y » eût point de communication de l'un à » l'autre. On gelera de froid ſous vos deux » poles; on mourra de chaud ſous votre » ligne équinoxiale. . . . . Je ſuis aſſez » content de vos moutons, de vos vaches » & de vos poules; mais franchement je » ne le ſuis pas trop de vos ſerpens & de » vos araignées. Vos oignons & vos arti- » chaux ſont de très-bonnes choſes; mais » je ne vois pas quelle a été votre idée » en couvrant la terre de tant de plantes » vénimeuſes, à moins que vous n'ayez » eu le deſſein d'empoiſonner ſes Habi- » tans, (a) &c. » Oui, le nom de Dieu eſt un ſacrilege dans la bouche de celui qui

---

contre le Créateur, dont nous ne rapportons que la moindre partie, pour un des Songes de *Platon*, qui, à ce qu'il prétend, rêvoit beaucoup, on ſait bien que *Platon* n'a jamais rêvé de cette maniere, & perſonne ne ſe méprendra ſur le nom du Rêveur.

(a) *Œuvres de M. de Voltaire*, tome 3.

tient un pareil langage à la Divinité : il eſt un tribut d'hommage dans la bouche de celui qui conſacre ſes talens à la gloire de ce même Dieu, & à venger ſa Majeſté outragée.

« Vous prononcez le nom de Dieu dans » vos Libelles, comme des Soldats qui » s'enfuyent en criant : *vive le Roi !* »

Les Soldats qui crient, *vive le Roi*, ne ſont pas ceux qui prennent la fuite ; M. de *Voltaire* n'a jamais vu cela ; mais il ſait bien qu'en criant *vive le Roi*, il a dit ſouvent du mal des (*a*) Rois, & répandu

---

(*a*) Il ne parle de *Clovis* qu'avec la plus grande indécence ; on diroit qu'il a pris à tâche de le rendre odieux : il le traite de Brigand dans vingt endroits & le place en enfer dans ſa *Pucelle*, qui ſemble en effet en être ſortie. Cet acharnement vient ſans doute de ce que ce Prince a été le premier de nos Rois qui ait embraſſé le Chriſtianiſme.

Il dit que *Louis XI étoit un Tiran*, & *qu'il y a même peu de Tirans qui ayent fait périr autant de Citoyens que lui, par la main des Bourreaux, & par des ſupplices plus recherchés.*

Dans le *pirrhoniſme de l'Hiſtoire*, chap. 33, il fait

dans ſes Ouvrages maintes maximes qui attaquent leur Puiſſance.

Autres menſonges, autres politeſſes. « Vous êtes aſſez lâche pour remuer les

---

le portrait le plus horrible de *François I*, qu'il termine par ces mots : *Il a fondé le College Royal. Oui ; mais eſt-on Grand pour cela, & un College répare-t'il tant d'horreurs & tant de bleſſures ?* Comme ſi ce Prince n'avoit eu, pour tout mérite, que d'avoir fondé un College.

Dans le *Siecle de Louis XIV*, il dit que *Louis XIII étoit un Prince cruel qui commença à ſeize ans par faire aſſaſſiner ſon premier Miniſtre, & qui permit que le Cardinal de Richelieu, plus cruel que lui, fit couler le ſang ſur les échafaux.* En revanche, il fait l'apologie des plus mauvais Princes que l'Hiſtoire nous préſente.

Il dit dans ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, que *la Nation Angloiſe eſt la ſeule de la terre qui ſoit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leur réſiſtant* ; & dans une Epitre où il reproche à Dieu d'avoir *mis la fievre en nos Climats, & le remede en Amérique* :

On prétend que de Dieu les Rois ſont les images.
Les Anglois penſent autrement,
Il vous ſoutiendront hardiment
Qu'un Roi n'eſt pas plus Dieu qu'un Pape eſt infaillible.

» cendres de M. de *Monteſquieu*, afin d'a-
» voir occaſion de parler de je ne ſais quel
» brouillon de Jéſuite Irlandois nommé
» *Routh*, qu'on fut obligé de chaſſer de ſa
» chambre, où cet intrus s'établiſſoit en
» député de la ſuperſtition, & pour ſe faire
» de fête, tandis que *Monteſquieu* environné
» de Sages mouroit en Sage. Jéſuite, vous
» inſultez un mort, après qu'un Jéſuite a
» oſé troubler la derniere heure du mou-
» rant, & vous voulez que la poſtérité
» vous déteſte comme le ſiécle préſent vous
» abhorre, depuis le Mexique juſqu'en
» Corſe. »

Il n'eſt pas vrai que l'Auteur du *Diction-*

Il dit dans une autre Epitre adreſſée au Roi de Pruſſe

Ceux qui ſont nés ſous un Monarque
Font tous ſemblant de l'adorer ;
Sa Majeſté qui le remarque
Fait ſemblant de les honorer.

C'eſt pour louer ce même Prince qu'il a dit ce mot offenſant pour les autres Princes : *Il n'y a qu'un Dieu & qu'un Roi*, &c. &c. &c.

naire Anti-Philoſophique ait inſulté M. de *Monteſquieu*, parce que ce n'eſt pas inſulter un Ecrivain, que de dire qu'il *mourut en Philoſophe Chrétien, après avoir reçu les derniers ſacremens qu'il avoit demandés*; il n'eſt pas vrai que le Pere *Routh* ait été un *Brouillon*, parce que tous ceux qui l'ont connu, s'accordent à dire, qu'il étoit un bon Religieux & un très-honnête homme; il n'eſt pas vrai qu'il ait été chaſſé de la chambre de M. de *Monteſquieu* qui ne l'auroit pas ſouffert: il eſt certain que les Philoſophes firent tous leurs efforts pour l'éloigner; mais il eſt plus certain encore qu'ils ne pûrent y réuſſir.

Oui, M. de *Monteſquieu* mourut en Sage, comme vous dites; mais en Sage qui ſçait profiter de ſes derniers momens; qui retracte les égaremens de ſa plume; qui ſe propoſe, en cas d'une plus longue vie, de rendre à la (*a*) Religion ce qui lui eſt dû.

(*a*) M. de *Monteſquieu* dit, quelques jours avant ſa mort, à Madame la Ducheſſe d'*Aiguillon*, que *la Révélation étoit le plus beau préſent que Dieu pût faire aux hommes.*

Nous ſouhaitons à M. de *Voltaire* que le reſte de ſa vie ſoit celle d'un vrai Sage, & ſa mort auſſi. Si cela arrive, il rectifiera le jugement qu'il a porté des Ouvrages de M. de *Monteſquieu*, dont il a troublé (*a*) les cendres plus que perſonne, il retractera les calomnies qu'il a débitées contre M. l'Abbé

(*a*) Nous pourrions en citer mille preuves; nous nous contenterons de rapporter les paſſages ſuivans: ils ſont tirés du premier Dialogue de l'*A*, *B*, *C*. « Je » ſuis fâché que ce Livre, dit-il, en parlant de l'*Eſprit des Loix*, ſoit un labirinthe ſans fil & qu'il n'y » ait aucune méthode, ... il eſt étrange que ce » Livre ſoit un recueil de ſaillies. C'eſt *Michel Monta*» *gne*, Légiſlateur; auſſi l'Auteur étoit-il du pays » de *Michel Montagne*..... Il ſemble qu'il ait » voulu toujours jouer avec ſon Lecteur dans la matiere » la plus grave..... Il mêle continuellement le » faux avec le vrai en Phyſique, en Morale, en Hiſ» toire..... Ce qui eſt encore révoltant, c'eſt que » preſque partout les citations ſont fauſſes..... Il » ſautille plus qu'il ne marche; il amuſe plus qu'il » n'éclaire; il ſatyriſe plus qu'il ne juge, &c. » M. de *Voltaire* ne parle gueres mieux des autres Ouvrages de l'illuſtre *Monteſquieu*.

Nonote, & rougira de les avoir ainſi exprimées dans ſa *Lettre*, ſous le nom d'*un Avocat de Beſançon* : « comment peux-tu te » plaindre que j'aye révélé que ton cher » pere étoit Crocheteur, quand ton ſtyle » prouve ſi évidement la profeſſion de ton » cher pere ? *Loquela tua manifeſtum te facit.* » Que croira-t-on qu'ait été le pere de M. de *Voltaire*, ſi l'on en juge par le ſtyle de ſon fils ?

» Je n'ai pas voulu t'outrager en diſant » qu'on a vu ton cher pere ſcier du bois à la » porte des Jéſuites ; c'eſt un métier très- » honnête, & plus utile au Public que le » tien, ſur-tout en hyver où il faut ſe » chauffer. » Ne vaudroit-il pas mieux ſe taire, que de s'égayer par des menſonges auſſi plats ?

« Tu me diras, peut-être, qu'on ſe » chauffe auſſi avec tes ouvrages ; mais il y » a bien de la différence : deux ou trois bu- » ches font un meilleur feu que tes écrits, » M. de *Voltaire* a prouvé du moins que les Ouvrages de M. l'Abbé *Nonote* ont échauffé & réchauffé maintes fois ſa bile.

« Tu nous étales quelques quartiers de

» terre que tes parens ont poſſédés auprès » de Beſançon. Ah ! mon cher ami, où eſt » l'humilité chrétienne ? L'humilité ſi né- » ceſſaire aux douceurs de la ſociété ? L'hu- » milité que *Platon* & *Epictète* appellent » *Tapeina*, & qu'ils recommandent ſi ſou- » vent aux Sages ? » On comprend bien le mot grec, mais on entend avec peine le françois. C'eſt être trop humble que d'avoir le courage d'écrire de pareilles choſes. Si *Garaſſe* venoit au monde, il triompheroit de ſe voir ainſi ſurpaſſé.

« Tu tiens toujours aux grandeurs du » monde en qualité de Jéſuite, mais en cela » tu n'es pas chrétien. » Il ſied bien à M. de *Voltaire* de faire ce reproche, quand il fait naître ſi ſouvent l'occaſion d'ennuyer le Public de ſes prétendues relations avec tant de grands perſonnages, quand il ne parle que de Princes, de Miniſtres, de Généraux d'Armée, de qui il tient telle anecdote, avec leſquels il s'eſt trouvé dans une telle rencontre ; & ſurtout quand dans une circonſtance où l'on ne lui faiſoit pas grand (*a*)

(*a*) On diſoit que M. de *Voltaire* étoit fils d'un

tort, il s'exprimoit ainſi : *Je ne dois pas reſter muet, lorſqu'on m'attaque ſur ma naiſſance..... Il y a de la lâcheté*, ajoutoit-il, *de fouiller dans les affaires des familles, pour critiquer un Ouvrage.* Continuons.

« Songe que *S. Pierre* étoit un Pêcheur de » Galilée, ce qui n'eſt pas une dignité fort » au-deſſus de celle dont tu rougis. *S. Mat-* » *thieu* fut Commis aux portes, emploi mau- » dit par Dieu même. Les autres Apôtres n'é- » toient guere plus illuſtres ; ils ne ſe van- » toient pas d'avoir des armoiries, comme » s'en vante *Nonote.* » Tout a changé depuis l'Apoſtolat de M. de *Voltaire ;* il eſt ſi content quand il parle de ſes Châteaux, de ſes Vaſſeaux, de ſes Protégés, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'un ſi bel exemple ait fait des imitateurs.

Porte-clef au Parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au Parlement. M. de *Voltaire* eſt fils de *François Arouet, Conſeiller du Roi, ancien Notaire au Châtelet, & de Marguerite d'Aumart*, comme il eſt dit ſur ſon acte de Baptême. M. de *Caſtagner de Châteauneuf* fut ſon Parrein.

» Tu apprends à l'Univers que tu loges » au second étage dans une belle maison » nouvellement bâtie : quel excès d'orgueil ! » Souviens-toi que les Apôtres logeoient » dans des galetas. » Et vous, souvenez-vous que très-souvent & très-longtems vous n'avez pas logé dans un magnifique château.

« *Il y a trois sortes d'orgueil*, Messieurs, » disoit le Docteur *Swift*, dans un de ses » Sermons, *l'orgueil de la naissance, celui* » *des richesses, celui de l'esprit ; je ne vous par-* » *lerai pas du dernier, il n'y a personne parmi* » *vous à qui l'on puisse reprocher un vice si con-* » *damnable.* Je ne te le reprocherai pas non » plus, mon pauvre *Nonote.* » De ces trois orgueil qui ne sçait que M. de *Voltaire* a les deux derniers, & qu'il voudroit être dans le cas d'avoir le premier.

« Mais je prierai Dieu qu'il te rende plus » savant, plus honnête & plus humble. » Sa priere a été exaucée. M. l'Abbé *Nonote* est plus savant, puisqu'il a démontré plus d'un millier d'erreurs dans l'*Essai sur l'Histoire Générale ;* il est plus honnête, puisqu'il ne dit point d'injures ; il est plus hum-

ble puiſqu'il pardonne celles qu'on lui dit.

« Je ſuis fâché de te voir ſi ignorant & ſi » impudent. Tu viens de faire imprimer » ſous le nom d'*Avignon*, un nouveau Li- » belle de ta façon, intitulé : *Lettre d'un* » *Ami à un Ami.* Quel titre romaneſque ! » *Nonote* avoir un ami ! Peut-on écrire de » pareilles chimeres ! C'eſt bien là un men- » ſonge imprimé. » Conſolez-vous ; M. *Nonote* n'eſt ni ſi ignorant, ni ſi impudent que vous le croyez, ou que vous voudriez le faire croire. *Quel titre romaneſque !* Il le ſeroit bien davantage ſi vous l'euſſiez employé vous-même, vous à qui on a appliqué ſi juſtement, ce vers d'une de vos Tragédies :

J'ai des Adorateurs, & n'ai pas un Ami.

« Conſidere un peu, Nonote, qu'elle eſt l'in- » famie de tes procedés. Tu fais d'abord un Li- » belle anonyme contre M. de *V.* que tu ne » connois pas, [*cui non notus Uliſſes,*] qui ne » t'a jamais offenſé, [mais qui a tant offenſé » la Religion, la Vérité, la Juſtice.] Tu le » fais imprimer clandeſtinement à Avignon

» chez le Libraire *Fez*, contre les Loix du » Royaume. » Où M. de *Voltaire* fait-il imprimer ſes Ouvrages ſelon les Loix ? « Tu » offres enſuite de le vendre à M. de *Vol-* » *taire* lui-même pour mille écus ; & quand » ta lâche turpitude eſt découverte, tu oſes » dire dans un autre Libelle (*a*), que le Li- » braire *Fez* eſt un coquin. » Menſonge imprimé, réimprimé, & toujours menſonge. Quand il ſeroit vrai que le Libraire *Fez* auroit écrit à M. de *Voltaire* la Lettre que ce lui-ci rapporte dans ſes *Honnêtetés littéraires*, [le plus *malhonnête* de tous les Ouvrages qui ſoit ſorti de ſa plume,] cela ne prouveroit point que M. l'Abbé *Nonote* lui eût fait une pareille propoſition, puiſqu'il n'eſt nullement queſtion, dans cette Lettre, ni de M. *Nonote*, ni de l'Auteur du Livre dont on offre tous les exemplaires à M. de *Voltaire*, pour la ſomme de mille écus.

« Il t'appartient bien à toi, ex-Jéſuite, » de calomnier un Officier de la Chambre

(*a*) Ces deux prétendus Libelles ſont les *Erreurs de M. de Voltaire*, & la *Lettre d'un Ami à un Ami*.

» du Roi, qui a la bonté de garder dans ſon » Château un Jéſuite, depuis que le bras de » la Juſtice s'eſt appeſanti ſur eux. » Ce trait eſt digne de *Pourſaugnag*, & *Moliere* n'eut pas manqué d'en faire uſage.

Ce n'eſt point ſur le ſervice de la Chambre du Roi, car on ſçait bien que M. de *Voltaire* ne le fait pas, c'eſt ſur ſes mauvais Ouvrages qu'on l'attaque avec juſtice.

Voilà du Château, voilà un Protégé : voici maintenant un Penſionnaire.

« Il te ſied bien de prononcer le nom du » Libraire *Jore*, à qui M. de *Voltaire* daigne » faire une penſion ! »

J'aime aſſez qu'on donne pour penſion gratuite, ce qui n'eſt que l'effet d'un (*a*) accommodement.

(*a*) Ce *Jore*, autrefois établi à Rouen, eſt devenu célebre par le procès qu'il intenta en 1735, à M. de *Voltaire* qui avoit cauſé ſa ruine & la perte de ſa maîtriſe, & qui refuſoit de lui payer, après l'avoir réduit dans la plus affreuſe miſere, cent quarante piſtoles que cet Auteur lui devoit. Le Mémoire que *Jore* publia, montroit M. de *Voltaire* ſous des cou-

« Si tu avois été répentant & ſage, peut-» être aurois-tu pû obtenir auſſi une penſion » de lui, » ſur le produit ſans doute de quelque Edition, comme on a marié la Niece du grand *Corneille :* mais les Editions des *Erreurs de M. de Voltaire* ont amplement dédommagé M. l'Abbé *Nonote.*

« Mais ce n'eſt pas-là ce que tu mérites. » Le Roi de Pruſſe en dit autant à M. de *Voltaire*, en lui retirant la penſion de ſept mille écus qu'il lui faiſoit.

Qui ne croiroit, après tout ce que nous venons de préſenter, que le torrent des injures eſt épuiſé ? Non, c'eſt ſurtout en ce genre que M. de *Voltaire* eſt inépuiſable. Il revient à la charge, toujours armé de ſa Marote. Il faut croire que ce M. *Nonote* eſt un terrible Adverſaire pour l'Hiſtorien des *Mœurs & de l'Eſprit des Nations.* Cet Ecrivain Philoſophe ne craint pas de ſe

---

leurs ſi odieuſes, que celui-ci s'empreſſa de le faire ſupprimer ; & il y réuſſit après s'être arrangé toutefois avec ledit *Jore* qu'il penſionne depuis cet accommodement.

porter des coups réels à lui-même, pourvû qu'il ait le plaiſir d'en porter à ſon ennemi.

« Je reviens à toi, dit-il dans ſes *Honnêtetés littéraires*, mon très-cher *Nonote*, & » Ex-Compagnon de Jeſus.....»

M. de *Voltaire* eſt *Ex* par bien des endroits, Ex-Chambellan, Ex-Penſionnaire d'un grand Roi, Ex de Pruſſe, Ex de France, Ex de vingt autres Pays, Ex-Honnête, Ex-Chrétien, Ex-Philoſophe, Ex-bon-Poëte, &c.

« Il faut montrer avec quel zele tu te » joins à un tas de Gredins qui jettent de » loin leurs ordures à ceux qui cultivent les » Lettres avec ſuccès.» On eſt toujours *Gredin* quand on attaque les Ecrits de M. de *Voltaire*; mais je ne ſçais pourquoi ces *Gredins* parlent juſtice, vérité, raiſon, honnêteté; & pourquoi le Héros qu'ils prennent la liberté de redreſſer, ne leur répond jamais qu'en employant l'aigreur, le menſonge & l'indécence la plus effrennée? *Qui jettent de loin leurs ordures ſur ceux qui cultivent les Lettres avec ſuccès*; M. de *Voltaire* jette-t'il ici des roſes? Peut-il ſe flatter, depuis quelques années, de cultiver les Lettres avec ſuccès? Si cela eſt, chacun doit dire,

comme *Néron : Je voudrois ne pas ſavoir écrire.*

« As-tu gagné, par tes deux volumes, les » mille écus que tu voulois eſcamoter à M. » de *V.* par ton Libraire *Fez* ? Je t'en fais » mon compliment. » Feu M. l'Abbé *Trublet*, ſelon M. de *Voltaire*, *compiloit*, *compiloit*, *compiloit ;* & M. de *Voltaire* répéte, répéte, répéte.

» Tu crêves de vanité, *Nonote.* » On peut au moins en avoir un peu de s'entendre répondre ſi mal. « On t'a fait l'honneur de te » répondre, mais pour t'inſpirer un peu de » modeſtie ; ſache que l'illuſtre *Monteſquieu* » daigna répondre à l'Auteur des Nouvelles » Eccléſiaſtiques, à-peu-près comme le Ma- » réchal de *la Feuillade* batit une fois un » Fiacre qui lui barroit le chemin quand il » alloit en bonne fortune. » Le Maréchal de la *Feuillade* auroit bien battu davantage un Fiacre qui lui auroit parlé comme parle ici l'Oracle de la Philoſophie, le Précepteur du Genre-humain.

» ..... Après l'expoſé des bévues, des » inſolences & des injures atroces prodi-

» guées par *Nonote* & par ſes Aides, quel-
» ques Lecteurs ſeront bien aiſes de ſavoir
» quel eſt l'Auteur de ce Libelle [*les Er-*
» *reurs de M. de Voltaire*] : *Jacques Nonote*,
» âgé de 54 ans, eſt né à Beſançon, d'un
» pauvre homme qui étoit fendeur de bois &
» crocheteur. Il paroît à ſon ſtyle & à
» ſes injures, qu'il n'a pas dégénéré. Sa
» mere étoit blanchiſſeuſe. Le petit *Jacques*
» ayant fait le métier de ſon pere à la porte
» des Jéſuites, & ayant montré quelque
» diſpoſition pour l'étude, [en ſciant du
» bois ſans doute] fut recueilli par eux &
» fut Jéſuite à l'âge de vingt ans. Il étoit
» placé à Avignon en 1759. Ce fut-là qu'il
» commença à compiler avec quelques-uns
» de ſes confreres, ſon Libelle contre l'*Hiſ-*
» *toire Générale.* »

Ceci, comme on voit, eſt encore répété, répété, répété. Nous, ſans nous répéter, ne pourrions-nous pas faire ainſi connoître l'Auteur de ce morceau ſublime ? *François-Marie Arouet de Voltaire*, né à Paris le 19 Novembre 1694, de *François Arouet*, ancien Notaire au Châtelet, fit connoître

de très-bonne heure, &c. . . . . Nous ne continuerons pas cet article, qui pourroit bien n'être pas trop honnête, ce que nous voulons éviter.

Encore des répétions, encore des choſes honnêtes. « Le pere de *Nonote* étoit un » brave & renommé Crocheteur de Be- » ſançon. Ne vaudroit-il pas mieux pour » ſon fils, ſcier du bois honnêtement, que » d'aller de Libraire en Libraire, chercher » quelque dupe qui imprime ſes Libelles ? » On avoit beſoin de *Nonote* pere, & point » du tout de *Nonote* fils ». *Honnete Litter.* Et dans un autre Ouvrage: « Je veux & je » dois apprendre au Public, qu'un nommé » *Nonote*, ci-devant Jéſuite, fils d'un brave » Crocheteur, a, depuis peu, dans le ſtyle » de ſon pere, ſoutenu (*a*) . . . Nous com- » mençons à eſperer que *Nonote* ſe décraſ- » ſera. Un Magiſtrat de Beſançon le trouva » ces jours paſſés, danſant en veſte & en » culote déchirée, avec deux filles de » quinze ans. Le voilà dans le bon chemin.

(*a*) *Guerre de Genève*, Chant 3.

» On a réprimandé les deux filles, elles ont » répondu qu'elles l'avoient pris pour un » ſinge (*a*) ».

Sur tout ceci, point de réflexion; l'eſprit du Lecteur y ſuppléera.

(*a*) *Epilogue* imprimé à la ſuite de la *Guerre de Geneve.*

CHAPITRE X.

M. SCIPION MAFFEI.

IL n'eſt point ici queſtion d'injures, mais de procédés cent fois plus indignes. M. le Marquis *Maffei*, homme de qualité, célebre en Italie par pluſieurs Ouvrages en proſe & en vers, par ſa Tragédie de *Mérope*, & ſur-tout par ſa *Verona Illuſtrata*, vint, pendant le cours de ſes voyages, paſſer quelque tems à Paris en 1733. M. de *Voltaire*, toujours empreſſé d'acquérir des ſuffrages & de ſe lier avec des Auteurs célebres, courut lui faire une viſite, dès qu'il fut inſtruit de ſon arrivée. On croira facilement que cette premiere entrevue fut parfumée de ces politeſſes inſinuantes & de ces louanges délicates que celui-ci ſait ſi bien employer, quand il veut captiver l'amitié de ceux qu'il recherche. L'Auteur Italien, malgré la politique de ſa Nation, s'y laiſſa prendre; il fut très-content du Poëte Français, l'engagea à lui écrire, & alla répandre dans les pays étrangers, qu'il

avoit vu le plus grand & le plus honnête génie de France.

C'eſt bien ici qu'on peut appliquer à M. de *Voltaire* ce qu'il dit des Hypocrites, dont *la plupart ont le regard doux du chat, & cachent leurs griffes* (*a*). Peu de tems après que M. le Marquis *Maffei* fut parti, il commença à déployer les ſiennes pour tirer le maron du feu, non pas en dupe comme le chat de *la Fontaine*, mais en ſinge adroit & malin. Il ne ſongea d'abord qu'à s'approprier ce qu'il trouva de meilleur dans la *Mérope* Italienne, pour en compoſer une Françoiſe; & quand il eut achevé ſon Ouvrage, il déchira enſuite l'original d'après lequel il avoit travaillé. Mais n'anticipons point ſur les évenemens.

La nouvelle *Mérope* parut en 1743, & elle fut accueillie du Public avec les éloges qu'elle méritoit. Le grand-pere de cettte Tragédie en recueillit néanmoins un témoignage de reconnoiſſance; elle lui fut dé-

(*a*) *Défenſe de mon Oncle*, Chap. 14.

diée avec une dose d'encens des plus fortes. Voici comme on lui parloit :

« Vous êtes le premier qui avez eu le » courage & le talent de donner une Tra- » gédie digne des beaux jours d'Athenes, » dans laquelle l'amour d'une mere fait » toute l'intrigue & où le plus tendre in- » térêt naît de la vertu la plus pure..... » Vous qui avez donné aux Italiens des » modeles dans plus d'un genre, vous leur » avez donné dans votre *Mérope* l'exemple » d'une Tragédie simple & intéressance. J'en » fus saisi dès que je la lus..... Si la » *Mérope* Françoise a eu le même succès » que la *Mérope* Italienne, c'est à vous, » Monsieur, que je le dois : c'est à cette » simplicité dont j'ai toujours été idolâtre, » qui, dans votre voyage, m'a servi de » modele..... La Postérité apprendra avec » émulation que votre Patrie vous a rendu » les honneurs les plus rares, & que Vérone » vous a élevé une statue avec cette ins- » cription, *au Marquis Scipion Maffei, vi-* » *vant ;* inscription aussi belle en son genre, » que celle qu'on lit à Montpellier : *à Louis* » *XIV. après sa mort.* »

M. le Marquis *Maffei* ne tarda pas à payer la façon de cette Dédicace. Sa Piéce avoit eu un trop grand succès, on en faiſoit trop de cas, pour que M. de *Voltaire*, poſſedé, comme on ſait, de la manie du privilege excluſif en tout genre de gloire, ne cherchât pas à la déprimer. Mais pour ne pas paroître tomber en contradiction avec lui-même, ni s'attirer la juſte indignation du Public, il publia, ſous le nom de l'Abbé *de la Landelle*, une longue Lettre qu'il prit ſoin, pour mieux ſe déguiſer, de s'adreſſer à lui-même, où il critiquoit M. le Marquis *Maffei*, avec une injuſtice, une ſévérité & un ſarcaſme qui révolterent tout le monde.

Malgré cela, il n'a pas craint d'inſérer dans la Collection de ſes Œuvres [tome 8] cette Lettre odieuſe où l'on parle de M. de *Maffei* d'un ton qu'un Critique qui connoit les bienſéances, n'oſeroit employer à l'égard du plus mince de nos Auteurs. On peut en juger par les morceaux ſuivans:

« Les ſcènes, dit le prétendu Abbé, ne » ſont point liées, le Théâtre reſte vuide; » les Acteurs arrivent & parlent ſans rai-

» ſon; il n'y a aucun art Théâtral, nulle » vraiſemblance, nulle dignité, nulle bien- » ſéance, nul art dans le Dialogue, & cela » dès la premiere ſcène ..... quelle peti- » teſſe! quelle baſſeſſe! quelle ſtérilité! » cela ne ſeroit pas ſupportable dans une » farce de la Foire..... la plupart des » ſcènes ne ſont que du Théâtre d'Arle- » quin. Ce ſont des ſcènes d'Ecolier. Tout » cela eſt bas, déplacé, ridicule au dernier » point. En un mot l'Ouvrage de M. *Maffei* » eſt un très-beau ſujet & une très-mauvaiſe » Piéce. Tout le monde convient à Paris » que la repréſentation n'en ſeroit point » achevée, & tous les Gens ſenſés d'Italie » en font très-peu de cas. C'eſt très-vaine- » ment que l'Auteur, dans ſes voyages, n'a » rien négligé pour engager les plus mau- » vais Ecrivains à traduire ſa Tragédie: il » lui étoit bien plus aiſé de payer un Tra- » ducteur que de rendre ſa Piéce bonne ».

M. le Marquis *Maffei* reçut, par la poſte, un exemplaire de cette Lettre, accompagné d'un billet anonyme. Il fut fort étonné de ſe voir traiter ainſi par cet Abbé

de *la Landelle*, dont il n'avoit jamais entendu parler, qu'il n'avoit point par conſéquent offenſé, & qui néanmoins gardoit ſi peu de meſures. Mais ſon étonnement dut être plus grand encore, quand il apprit que l'Elegant & le Flateur *Voltaire* lui avoit lui-même joué ce (*a*) tour. Quel parti

(*a*) Il en joua un tout-à-fait ſemblable à M. de *Crébillon*, dans le tems même qu'il ſe glorifioit d'être ſon ami; & qu'il le citoit en témoignage, pour prouver qu'il eſt bien éloigné d'être jaloux de la gloire d'autrui.

« J'ai défendu à mon eſprit d'être ſatyrique, dit-il » dans la Préface d'*Alzire*, & il eſt impoſſible à mon » cœur d'être envieux. J'en rappelle à l'Auteur de » *Rhadamiſte* & d'*Electre*. Ses ſuccès ne m'ont ja- » mais coûté d'autres larmes que celles que l'attendriſ- » ſement m'arrachoit aux repréſentations de ſes Piéces; » il ſçait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émula- » tion & de l'amitié. »

Ces beaux ſentimens n'empêcherent pas M. de *Voltaire* de publier, peu de tems après, ſous le nom de M. *du Molard*, une *Diſſertation ſur les principales Tragédies anciennes & modernes, qui ont paru ſur le ſujet d'Electre*, où M. de *Crébillon* étoit fort mal traité. Cet illuſtre Académicien ne ſe mépriſ point

prendre dans une conjoncture auſſi révoltante ? Il prit celui d'un homme ſage, le ſilence & le mépris. Nous approuvons ſa

---

ſur le véritable Auteur de cette Diſſertation ; [M. de V. l'a avouée depuis, & on la trouve dans la Collection de ſes Œuvres] mais il ſe contenta de gémir en ſilence ſur la perfidie de ſon confrere qui l'accabloit de louanges ſous ſon propre nom, tandis qu'il le déchiroit ſous le nom d'autrui.

Après la mort de M. de *Crébillon*, pendant que la Nation étoit occuppée à rendre des honneurs à ſa mémoire, M. de *Voltaire* fit paroître une nouvelle ſatyre contre ce grand homme, où il ne reſpectoit pas plus ſes mœurs que ſes talens. Cette brochure de 34 pages *in-octavo* d'impreſſion, avoit pour titre : *Eloge de M. de Crébillon.* Cet Eloge prétendu excita tellement l'indignation du Public que M. de *Voltaire* s'empreſſa de le déſavouer. Perſonne ne fut la dupe de ce déſaveu. Il y a même apparence que M. de *Voltaire* ne vouloit pas qu'on le crut ſincere, puiſque dans un Dialogue compoſé depuis, il fait parler ainſi *Tullia* qu'il ſuppoſe aſſiſter à la toilette d'une célebre Marquiſe qui n'eſt plus. « Dans quel tems viviez-vous, Madame ? » *Tullia* répond : « du temps de » *Sylla*, de *Pompée*, de *Céſar*, de *Caton*, de *Cicé-* » *ron* dont j'ai l'honneur d'être la fille : de ce Cicéron

conduite, en accordant toute fois à M. de *Voltaire* le tribut de louange qui lui eſt du :

Arte ſuâ aſtutos qui poſſet vincere Græcos.

» qu'un de vos Protégés a fait parler en vers barbares » J'allai hier à la Comédie de Paris, on jouoit *Cati-* » *lina* & tous les Perſonnages de mon tems ; je n'en » reconnus pas un ſeul. » *Nouv. Mélanges, troiſieme Partie.* Qu'on concilie toutes ces ſatyres avec le juſte hommage qu'il rendoit à ce célebre Auteur dans ſon Diſcours à l'Académie Françoiſe. « Le Théâtre, je » l'avoue, eſt menacé d'une chûte prochaine ; mais » au moins je vois ici ce genie véritablement tragi- » que, qui m'a ſervi de maître quand j'ai fait quel- » ques pas dans la même carriere ; je le regarde avec » une ſatisfaction mêlée de douleur, comme on voit » ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a défen- » due. »

CHAPITRE XI.

M. L'ABBÉ GUYON.

Les Oracles ſavoient ſe taire, quand on les avoit convaincus de menſonge, ou ils s'étudioient à parler plus juſte pour rétablir leur réputation & leur honneur. M. de *Voltaire* n'a fait ni l'un ni l'autre. L'Oracle enveloppé, inſinuant, captieux, il eſt devenu tout-à-coup un Energumene furieux, dès qu'il s'eſt apperçu qu'on avoit dévoilé les ſecrets de ſon ſanctuaire.

M. l'Abbé *Guyon*, juſtement allarmé du progrès des ſyſtêmes dangereux de ce célebre Ecrivain qui gardoit alors quelque eſpece de ménagement avec le Public, entreprit de faire connoître ſes erreurs, & de refuter ſes ſophiſmes. Dans ce deſſein, il compoſa un Livre intitulé, *l'Oracle des nouveaux Philoſophes*, où il rapproche ſouvent M. de *Voltaire* de lui-même, le fait tomber en contradiction ſur ſes propres principes, & renverſe l'édifice du menſonge qu'il prétendoit établir.

La Divinité forcée dans ſes retranchemens, n'a plus gardé de meſures. Elle a vivement éclaté contre le Téméraire qui avoit oſé dévoiler ſes myſteres; mais on peut dire que ſon langage n'annonce rien de divin.

M. de *Voltaire* parle en effet de M. l'Abbé *Guyon* d'un ton qui annonce plutôt un homme décontenancé, qu'un Interprête de la Divinité. Pour ne pas entrer en preuve ſur ces principes, il s'eſt borné à de vagues déclamations & aux injures. C'eſt ainſi qu'il en uſe ordinairement, quand il ne peut pas ſe juſtifier:

» . . . . . C'eſt ſur-tout une troupe d'Ecri-» vains affamés (*a*), dit-il, qui ſe vantent » de défendre le Chriſtianiſme à quinze ſols » par tome, c'eſt ſur-tout ce miſérable Au-» teur d'un Libelle intitulé *l'Oracle des Phi-» loſophes*, qui prétend avoir été admis à » la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, » & dans l'anti-chambre duquel il ne ſeroit » pas ſouffert.

(*a*) *Œuvres de M. de Voltaire, tom 5, part. 2, pag. 356.*

Qui se vantent de défendre le Christianisme à quinze sols par tome. M. de *Voltaire* est très-mal instruit : on achete plus cher les Ouvrages contre les Incrédules. Ce prix convient aux Brochures éphemères de la Philosophie.

D'un Libelle intitulé, *l'Oracle des Philosophes.* Tout est Libelle quand on refute M. de *Voltaire ;* il falloit citer le titre en entier, & dire, l'Oracle des *nouveaux* Philolophes.

Dans l'anti-chambre duquel il ne seroit pas souffert. M. de *Voltaire* n'y souffre que des Refugiés, que des Infortunés, que des Pauvres, que des Libraires, que des (*a*) Philosophes.

« Qui se vante d'avoir été dans un Châ-» teau qui n'a jamais existé, & qui pour » prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu » dans cette seule maison, divulgue les

(*a*) Nous croyons être d'autant plus autorisés à dire cela, que M. de *V.* écrivant à *M. P.*, à l'occasion de sa Comédie contre les Philosophes, s'exprime ainsi : *je n'ai été fâché contre vous, que parce que vous avez battu ma Livrée.*

» ſecrets qu'il ſuppoſe lui avoir été con-
» fiés. Ce Poliſſon nommé *Guyon* ſe donne
» ainſi, de gayeté de cœur, pour un mal-
» honnête homme ». Le plus indiſcret, c'eſt le Maître du Château ; le malhonnête homme, c'eſt celui qui a beſoin de la diſcrétion des autres.

Qui divulgue les ſecrets qu'il ſuppoſe lui avoir été confiés. On convient que l'Auteur de *l'Oracle des nouveaux Philoſophes* a pris une mauvaiſe tournure dans ſon Ouvrage, pour expoſer les divers ſentimens de M. de *Voltaire* ; ſa fiction eſt ingénieuſe, mais elle eſt contre les bienſéances.

« N'ayant point d'honneur à perdre, il
» ne ſonge qu'à regagner, par le débit d'un
» mauvais libelle, l'argent qu'il a perdu à
» l'impreſſion de ſes mauvais Livres. L'op-
» probre le couvre, & il ne le ſent pas ; il ne
» ſent que le dépit honteux de n'avoir pu
» même vendre ſon Libelle ». Qui vous l'a dit ? Ou plutôt qui ne vous dira pas qu'il s'en eſt fait pluſieurs éditions, & qu'il s'en fera encore bien d'autres ? « C'eſt donc à
» cet excès de turpitude qu'on eſt parvenu
» dans le métier d'Ecrivain » ! Il vous ſied

bien de vous plaindre, vous qui abusés des plus grands talens, & qui êtes venu au point de les faire mépriser ! « Ces Valets de » Libraires, gens de la lie du Peuple & de » la lie des Auteurs, les derniers des Ecri- » vains inutiles, & par conséquent les der- » niers des hommes ».

Les derniers des hommes, M. de *Voltaire*, sont ceux qui sont les plus dangereux, & les plus dangereux sont ces Ecrivains dont la plume s'efforce de renverser tout à la-fois l'ordre de la Religion & celui de la Société ; ces Ecrivains qui dégradent les Lettres par l'injustice de leur haine, l'amertume de leur style, la licence de leurs déclamations, l'atrocité de leurs calomnies, le renversement de toutes les bienséances ; ces Ecrivains qui amusent par leurs bons mots & leurs sarcasmes la mulitude ignorante & legere, & qui osent ridiculiser le mérite & l'honnêteté ; ces Ecrivains qui veulent être plaisans aux dépens de ce qu'il y a de plus sacré & de plus respectable, qui veulent être crus en dépit du jugement & de la raison, qui veulent être estimés malgré la justice & le bon goût ;

ces Ecrivains enfin que le délire encenſe, & qui noircis par la fumée de l'encens même qu'ils ont reçu, ſont mis enſuite au rebut, comme ces fauſſes Divinités que la ſuperſtition la plus groſſiere ne peut adorer qu'un moment.

CHAPITRE XII.

M. FRÉRON.

PSAPHON, le plus vain de tous les hommes, élevoit avec soin des oiseaux à qui il n'apprenoit que ces paroles, *Psaphon est un Dieu*; il leur donnoit ensuite la liberté pour aller chanter par-tout son apothéose. Le Philosophe de Ferney a toujours désiré que, d'après ses chers Eleves, les Journalistes ne sçussent répeter que ces mots ci: *Voltaire est un génie unique.* Mais comme chez certains Peuples d'Orient il y avoit un Officier chargé d'avertir tous les jours les Rois, à leur réveil, qu'au milieu de leur vaine gloire & de leurs Flateurs, ils n'étoient que des hommes, M. *Fréron* n'a pas craint de prendre sur lui cet emploi à l'égard des Héros de la Littérature.

Il n'est donc pas étonnant que M. de *Voltaire*, plus despote dans le monde Litteraire que ces Monarques Orientaux, qui

De l'Asie esclave Oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs (*a*)
freres.

(*a*) *Discours sur l'Envie.*

le ſoit déchaîné avec tant de fureur contre *Frere Fréron.* Poſſedé de tout tems de la manie de dominer, d'établir des loix, de preſcrire des regles, de réformer le goût, de ſubjuguer les talens, de dégrader les mérites, d'aſſigner les rangs, de renverſer les dogmes, d'aſſujettir les eſprits, d'enlever les ſuffrages, de devenir en un mot l'*Alexandre* du monde Littéraire & le *Jupiter* de l'Olimpe; il a trouvé dans ce Journaliſte un *Caliſthène* qui lui a dit conſtamment: *non, vous n'êtes pas un Dieu.* Le Héros s'eſt fâché, *Jupiter* a tonné; mais, en riant de ſes foudres, on lui a dit comme *Lucien*, *Jupiter, tu te fâches? tu as donc tort.* Non-ſeulement on a dit à ce *Jupiter* tu as tort, mais on l'a prouvé; & s'il eût été ſage, il n'auroit pas fourni de quoi le prouver encore, puis encore & puis encore.

M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour Inventeur, & M. *Fréron* fait connoître ſes plagiats; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour Critique, & M. *Fréron* a démontré ſes bévues; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour le premier de nos Poëtes & de nos Ora-

teurs, dans un (a) Ouvrage qu'il avoit publié ſous le nom d'autrui, & M. *Fréron*, après l'avoir démaſqué, l'a remis à ſa véritable place; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour bon Poëte épique, & M. *Fréron* a fait voir que des beaux vers ne ſuffiſoient pas pour mériter ce titre; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour le plus grand de nos Tragiques, & M. *Fréron* a fait voir qu'il étoit bien au-deſſous de *Corneille* & de *Racine;* M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour bon Comique, & M. *Fréron*, appellé par lui tant de fois *Bâtard de Desfontaines*, l'a fait reconnoître plus évidemment pour *Bâtard de Thalie*; M. de *Voltaire* s'eſt vanté d'avoir porté le flambeau de la vérité dans l'Hiſtoire, & M. *Fréron* a fait voir qu'il n'y avoit porté qu'une lanterne, & même une lanterne ſourde; M. de *Voltaire* s'eſt érigé en Réformateur, & M. *Fréron* l'a réformé lui-même; M. de *Voltaire* a voulu être Théologien, & M. *Fréron* lui a appris ſon

(a) *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'Eloquence dans la Langue Françoiſe.*

catéchiſme ; M. de *Voltaire* a voulu enfin parler de tout, décider de tout, s'élever au-deſſus de tout, & M. *Fréron*, toujours intrépide, l'a ſuivi par tout, a repliqué à tout, & s'eſt mocqué de tout.

L'époque de cette guerre littéraire peut ſe rapporter à un extrait d'une Comédie intitulée : *la Femme qui a raiſon*, inſérée dans *l'année littéraire* de 1760. La piéce repréſentée à Nancy ſur un théâtre bourgeois, étoit ſi mauvaiſe, que le Journaliſte n'eut pas de peine à prouver que M. de V. *avoit tort* de l'avoir publiée. Le Public confirma ſon jugement, & la piece n'a jamais pû être jouée par les Comédiens.

Ce fut alors que M. de V., toujours plein de tendreſſe pour ſes moindres productions en tout genre, & indigné qu'un Ouvrage ſorti de ſa main pût être trouvé mauvais par un Journaliſte, ſe déclara ouvertement contre la Critique & le Critiqué. Il publia, pour cet effet, une Lettre qu'il fit inſérer dans le Mercure de la même année. Dès ce moment, plus propre à s'irriter contre les avis qu'à en profiter, il n'a ceſſé de répandre dans le Public un déluge de ſaty-

res & de libelles, où M. Fréron eſt attaqué de toutes les manieres. Ces ſatyres & ces libelles ſont, *le Pauvre Diable*, *l'Ecoſſaiſe*, *le Chant à ajouter à la Pucelle*, *la Défenſe de mon Oncle*, *l'Homme aux Quarante écus*, *la Guerre de Genève*, *la Princeſſe de Babylone*, & un millier d'autres Ouvrages ſatyriques que ſa plume enfante avec une facilité qui feroit croire que c'eſt là ſon véritable talent. Nous allons en préſenter quelques traits, pour mettre le Lecteur à portée de juger ce qui y brille le plus de la poéſie, de la plaiſanterie, de la décence ou de la vérité.

Voici un morceau du *Pauvre Diable*.

Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand Ecumeur des boubiers d'Hélicon,
De *Loyola* chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de *Desfontaines*,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche *Zoile*, autrefois laid *Giton*,
Cet animal ſe nommoit *Jean Fréron*.

Quand on voudra citer quelque morceau propre à faire connoître les grâces & l'hon-

nêteté de la Littérature Françoiſe, j'imagine qu'on ne choiſira pas celui-là ; & ſi on le choiſiſſoit, ce ne ſeroit pas d'après lui que M. de *Voltaire* pourroit prétendre à la gloire d'être le premier & le plus poli de nos Poëtes.

Il n'eſt pas plus heureux dans un autre Ouvrage du même genre. Pour ſe donner une libre carriere, il a imaginé un *Chant* à ajouter au Poëme de la *Pucelle*. Dans ce Chant, digne en effet de figurer dans un Ouvrage où la plaiſanterie la plus indécente ne reſpecte rien ; on ſuppoſe *Charles VII* rençontrant dans la forêt d'Orléans, une chaîne de Galériens. Les gens qui compoſent la bande, ſe trouvent, pour l'honneur de la Littérature, être tous Gens de Lettres. Le Chef, que le Poëte pouvoit mieux choiſir ſans aller plus loin, eſt *Jean Frélon*. Une (*a*)

(*a*) Voici cette Note érudite. « Selon les Chroniques de ce tems-là, il y avoit un Poliſſon de ce » nom, qui écrivoit des feuilles ſous les charniers » S. Innocens. Il fit quelques tours de paſſe-paſſe, » pour leſquels il fut enfermé pluſieurs fois au Châte-

note placée au bas de la page, ne permet pas de se méprendre sur celui qu'il veut désigner.

Après avoir décrit ce spectacle d'un style que *Buscon* employoit autrefois pour faire rire les Laquais, il fait du Chef de la bande un portrait composé de mille traits parasites dont il se sert dans tous ses Ouvrages, pour noircir ses ennemis. On va en juger.

Puis le bon Prince avec compassion,
Daigne approcher du maître Compagnon;
Qui de la file étoit mis à la tête,
Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torse ombrage un long menton,
Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche,
Portent en bas un regard double & louche,
Ses sourcils roux mélangés & retords,
Semblent loger la fraude & l'imposture;
Sur son front large est l'audace & l'injure;

» let, à Bicêtre & au Fort l'Evêque. Il avoit été quel-
» que-tems Moine, & s'étoit fait chasser du Couvent.
» Plusieurs célebres Ecrivains lui ont rendu justices. Il
» étoit originaire de Nantes, & exerçoit à Paris la Pro-
fession de Gazettier satyrique. »

L'oubli des loix, le mépris des remords ;
Sa bouche écume, & ſa dent toujours grince.
Le Sicophante, à l'aſpect de ſon Prince,
Affecte un air humble, dévôt, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe & radoucit
Les traits agards de ſon affreux viſage. . . .

Le Roi des Francs, trompé par le *Frélon*,
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours affable ;
Quel eſt ton nom, mon pauvre miſérable ?
Et ton métier ? Et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
T'envoyoit-il ſur les mers de Provence ?

Le Condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : ô Monarque trop bon !
Je ſuis de Nantes, & mon nom eſt *Frélon*.
J'aime *Jeſu* d'un feu pur & ſincere ;
Dans un couvent je fus quelque tèms frere,
J'en ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems,
Un tendre ſoin des plus jolis enfans :
A la vertu je conſacrai ma vie.
Sous les Charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie.
J'ai vendu cher mes feuilles à *Lambert*,
Je ſuis priſé dans la Place Maubert,

C'eſt-là ſur-tout qu'on m'a rendu juſtice.
Des Indévôts, quelquefois par malice,
M'ont reproché les foibleſſes du Froc,
Celles du Monde, & quelques tours d'Eſcroc.
Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.

Reprenons cette tirade pour y joindre quelques réflexions.

Qui de la file étoit mis à la tête.

Si ceci eſt françois, il faut croire que *Buſcon* eſt de notre ſiécle, & que M. de *Voltaire* eſt du ſiécle de *Buſcon*.

Sa barbe torſe ombrage un long menton,
Ses yeux tournés, plus menteurs que ſa bouche,
Portent en bas un regard double & louche.
Ses ſourcils roux mélangés & retords,
Semblent loger la fraude & l'impoſture.....

Ceux qui connoiſſent M. *Fréron* ne trouveront, dans cette eſpece d'éthopée, ni le caractere de ſa figure, ni celui de ſon ame. Ce Journaliſte n'a jamais employé *la fraude* ni *l'impoſture* dans ſes Ecrits. Le ſeul reproche raiſonnable qu'on puiſſe lui faire, c'eſt d'avoir jugé

quelquefois certains Auteurs avec trop de ſévérité, & quelques-autres avec trop d'indulgence. Mais quel Journaliſte eſt à l'abri de ce reproche ?

Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure.

Nous ne ſavons pas où M. de *Voltaire* loge ces deux Divinités; il eſt probable, à en juger par cette ſatyre, qu'elles ſont chez lui fort à l'aiſe.

L'oubli des Loix,

M. *Fréron* n'a jamais oublié celles de la décence, de l'honnêteté & du bon goût.

le mépris des remords,

Il n'a pas à craindre le remords d'avoir dit des infamies aux Gens de Lettres.

Sa bouche écume, & ſa dent toujours grince.

Ne diroit-on pas que c'eſt lui qui a compoſé ces vers ?

Les traits agards de ſon affreux viſage.

Toujours du viſage & de la laideur. Hé, M.

Hé, M. de *Voltaire*, vous ſavez bien que ſi vous avez des grâces, ce ne ſont pas celles de la figure.

Le Roi des Francs trompé par le Felon,
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours affable;
Quel eſt ton nom, mon pauvre miſérable?
Et ton métier? Et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
T'envoyoit-il ſur les mers de Provence.

Il faut convenir que le Roi s'y prend bien pour lui témoigner ſa commiſération. *Avec tant d'indulgence* eſt là bien placé.

Le Condamné . . . . . .
Lui répondit . . . . . .
Dans un Couvent je fus quelque temps frere,
J'en ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems
Un tendre ſoin des plus jolis enfans . . . . .
Des Indévôts quelquefois par malice,
M'ont reproché les foibleſſes du Froc,
Celles du monde & quelques tours d'Eſcroc.

Cette tournure eſt très-adroite, & ſurtout ſelon la vraiſemblance.

On ſe gardera bien de répondre à de pareilles infamies. M. de *Voltaire* ne ſçauroit être plaiſant ſans devenir atroce.

Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.

Le Poëte oſeroit-il s'attribuer ce langage, même en plaiſantant ? Si cela étoit, *admiſſi riſum teneatis, amici* ?

Il a voulu plaiſanter encore dans d'autres Ouvrages ; mais par malheur pour lui, quand on veut toujours plaiſanter, on fournit ſoi-même matiere à la plaiſanterie. Adoptera qui voudra celle que nous allons tranſcrire.

» (*a*) Et vous, maître *Aliboron*, dit *Fre-*
» *ron*, ci-devant ſoi-diſant Jéſuite ; vous
» dont le Parnaſſe eſt tantôt à Bicêtre, &
» tantôt au cabaret du coin ; vous à qui on
» a rendu tant de juſtice ſur tous les théâtres
» de l'Europe, dans l'honnête Comédie de
» l'*Ecoſſaiſe* ; vous digne fils du Prêtre *Des-*
» *fontaines*, qui naquites de ſes amours avec

(*a*) *Princeſſe de Babylone.*

» un de ces beaux enfans qui portent un fer
» & un bandeau comme le fils de *Vénus*, &
» qui s'élancent comme lui dans les airs,
» quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au haut des
» cheminées ; mon cher *Aliboron*, pour
» qui j'ai toujours eu tant de tendreſſe, &
» qui m'avez fait rire pendant un mois de
» ſuite du temps de cette Ecoſſaiſe, je vous
» recommande ma Princeſſe de Babylone ;
» dites-en du mal afin qu'on la liſe. »

Cet échantillon ſuffit pour épargner à M. *Fréron* la peine d'en dire du mal, & à tout Lecteur ſenſé la peine de la lire.

Autres morceaux du même goût. « . . . . .
» (*a*) Mais frere *Fréron* vit encore ; il n'y a
» de lui que ſes Ouvrages qui ſoient morts ;
» & quand on dit de lui qu'il eſt *yvre-mort*
» preſque tous les jours, c'eſt par caractere,
» ou ſi l'on veut, par une eſpece de Méto-
» nimie.

» (*b*) On appelle communément à Paris

(*a*) *Défenſe de mon Oncle*, chap. 5.

(*b*) *Les trois Empereurs en Sorbonne*, Mél. tom. 5.

» un *Fréron* tout Gredin insolent, tout Po-
» lisson qui se mêle de faire de mauvais Li-
» belles pour de l'argent. »

Pour nous borner dans les richesses que M. de *Voltaire* nous fournit en ce genre, nous terminerons nos citations par ce digne morceau. « (*a*) Dans la bataille des Jésuites, » nous avons oublié le R. P. *Jean Freron*, » frere du Polisson qui griffonne l'*Année lit-* » *téraire*. Ce Jésuite ne périt ni par le fer ni » par le feu; il fut écrasé dans la mêlée com-» me un insecte..... On a trouvé dans le » porte-feuille du Jésuite des vers au Roi *Sta-* » *nislas*, un Poëme intitulé, *Arachné*, ou » l'*Araignée qui file sa propre ordure & des* » *chifons orduriers contre M. de Voltaire*.... » Si l'esprit est une étincelle de la Divinité, » quel mortel approche plus de l'Etre su-» prême, que l'Auteur de la Henriade? Les » vils *Zoïles*, les Casuistes réservés, les » *Frérons* feront bien de se taire sur ce grand » homme. Il faut deux mille ans à la Nature

(*a*) Notes sur les *Jésuitiques*.

» pour produire un génie comme le ſien ; il » ne faut que le tems de cuire un œuf frais » pour produire à la fois un Caſuiſte, un » Sot, un Inſecte, un *Fréron.* »

Il fut écraſé dans la mêlée comme un Inſecte.

Pas tant *Inſecte*, ſublime Hiſtorien, puiſqu'il avoit fait plus que de vous piquer ; point du tout *écraſé*, puiſqu'il vous a donné depuis des preuves de ſon exiſtence.

On a trouvé dans le porte-feuille du Jéſuite, des vers au Roi Staniſlas ; un Poëme intitulé, Arachné, ou l'Araignée qui file ſa propre ordure.

Que filez-vous vous-même depuis plus de dix ans, & que peut-on attendre de votre porte-feuille (*a*) ?

Si l'eſprit eſt une étincelle de la Divinité, quel mortel approche plus de l'Etre ſuprême que l'Auteur de la Henriade ? Ah ! M. de *Voltaire*, quel enthouſiaſme ! quelle modeſtie ! & ſurtout, que de vérité ! Mais pourquoi ci-

(*a*) Au reſte, M. *Fréron* n'a jamais compoſé de Poëme intitulé *Arachné.*

tez-vous la *Henriade* comme votre meilleur Ouvrage ? Pouvez-vous ignorer ce qu'on vous a déjà dit, que ce n'eſt que le ſeptieme des Poëmes épiques, & qu'on lui préférera toujours l'Iliade l'Odiſſée, l'Enéide, le Paradis perdu, la Jéruſalem délivrée & le Télémaque. On vous fait grace de la Luſiade & de la Pharſale ; mais qui vous étoit ſupérieur à *Lucain*, ne l'a point lû.

Les vils Zoïles ..... feront bien de ſe taire ſur ce grand homme. Et quand ſe taira ce grand homme qui depuis quelques années ne parle qu'aux dépens de ſa gloire ?

Il faut deux mille ans pour produire un génie comme le ſien. Juſqu'à préſent, ce génie eſt unique dans ſon eſpece : ſi donc on calcule depuis la création du monde, il faudra plus de deux mille ans à la Nature pour en produire un pareil. Mais elle peut ſe repoſer : les vœux des Mortels ne troubleront point ſon repos.

Il ne faut que le tems de cuire un œuf frais, pour produire à la fois un Caſuiſte, un Sot, un Inſecte, un Freron. Il faut à M. de *Voltaire* moins de tems encore pour produire une erreur, une injure, une calomnie, un déſaveu.

Nous ferions un volume au lieu d'un chapitre, si nous voulions rapporter ici toutes les infamies en vers & en prose, que M. de *Voltaire* a publiées sur le compte de M. *Fréron*. C'est de tous ses ennemis celui contre lequel il a le plus écrit. Il a poussé sa fureur jusqu'à le produire sur le Théâtre dans l'*Ecossaise*, où sous le nom de *Wasp*, il fait jouer à ce Journaliste un personnage dont l'invention même est humiliante pour l'Inventeur. Qu'il s'applaudisse du succès de cette piece dont il n'est redevable qu'à ce honteux caractere, qu'une ame vertueuse rougiroit d'avoir seulemeut imaginé; qu'il dise fauſſement ou avec raison,

Que (*a*) de plaisir le Parterre ennyvré
Fit retentir les clameurs de la joye,
Quand l'*Ecossaise* abandonnoit en proye
Aux Ris mocqueurs du Public éclairé,
Ce lourd *Fréron*.....

qu'il répete ce même langage en cent autres endroits de ses Ouvrages; il n'en sera pas

(*a*) Guerre de Genève.

moins vrai qu'il n'eſt pas plus délicat dans le choix des ſuffrages que dans celui des inventions. Malheur au ſiécle où l'on rit de l'impoſture & de la calomnie : voilà pour les mœurs : où l'on applaudit à une Piéce pleine de défauts, d'invraiſemblances & d'irrégularités : voilà pour le goût. Mais ſi la multitude ignorante & légere ne rougit point de donner des applaudiſſemens à cette Comédie, où toutes les regles de l'art, où toutes celles de la bienſéance ſont violées, le petit nombre de Gens ſages & vraiment éclairés, eſt bien éloigné de ſouſcrire à ces Eloges. Son objet eſt trop odieux pour ne pas ſoulever tout homme qui penſe ; comme le dit l'Auteur d'une Lettre publiée dans le tems que cette Piéce parut au Théâtre. « Il ne s'agit point dans » cette Comédie, ajoute cet Auteur, de » ridiculiſer les principes abſurdes de je ne » ſais quels *Philoſophes*, ni de prouver, de » maniere à faire rire, que l'abus d'une » pareille morale pourroit conduire *Paſquin* » à voler dans la poche. Cependant que de » rumeurs n'a point excité cette plaiſan-

» terie ? Combien, à ce ſujet, n'a-t-on
» pas crié au Libelle ? Eh ! non, Meſ-
» ſieurs, cette Piéce n'en fut jamais un. Ce
» n'étoit pas même une Satyre, dans la ri-
» gueur du terme. C'étoit une Critique à la
» fois profonde & comique de pluſieurs
» ſyſtêmes triſtement dangereux. C'étoit un
» tableau fort gai des ridicules, des travers
» de quelques Sages modernes. Qu'eſt-ce
» donc qu'un Libelle ? C'eſt tout ce que
» ces mêmes Sages ont répondu à cette
» Cenſure. C'eſt une foule d'Ecrits ſortis
» de leurs plumes, dictés par le calomnie
» & par la rage, où les perſonnes du pre-
» mier mérite & du premier rang ont été
» outragées..... Qu'eſt-ce encore qu'un
» Libelle ? C'eſt cette même *Comédie de l'E-*
» *coſſaiſe*, où l'on joue ſur la ſcène, non
» les Ecrits ou les ridicules de certains
» Fous appellés Sages, mais la perſonne
» même d'un Citoyen connu & déſigné.
» Vous connoiſſez cette diatribe, Monſieur;
» quel autre ſens lui donner que celui-ci ?
» *Cet homme que vous connoiſſez tous & qu'il*
» *me plaît de nommer* Waſp, *eſt un faiſeur de*

» *feuilles & un frippon, &c.* En un mot » n'eſt-ce pas nous dire: *Je vous ai raſſem-* » *blez dans ce lieu reſpectable pour vous déférer* » *un homme de Lettres, Membre de pluſieurs* » *Académies, honoré de la protection de plu-* » *ſieurs Rois, comblé des bontés de pluſieurs* » *Princes, bon Sujet, bon Ami, Ecrivain la-* » *borieux & utile, dont la plume fait ſubſiſter* » *pluſieurs familles. Cet homme a dit* que la » femme qui a raiſon, *eſt une méchante* » *Piéce; en conſéquence je vous apprends &* » *vous ne pouvez nier, que c'eſt un Fourbe,* » *un Délateur, un Parjure, digne de l'exé-* » *cration publique. Je me rends ſon Juge; je* » *dicte ſon Arrêt, & je vous eſtime aſſez peu* » *pour croire que vous trouverez bon que je dif-* » *fâme un Citoyen, & que je retranche du* » *milieu de vous un de vos Compatriotes* ».

Si M. de *Voltaire* pouvoit être d'accord avec lui-même, nous lui dirions, comment pouvez-vous diffamer un homme de Lettres d'une maniere auſſi odieuſe, après avoir dit vous-même, « que les loix ne permet-» toient pas qu'on reproche à un homme d'a-» voir été puni par les loix, parce qu'un repro-

» che public eſt une punition, & qu'il » n'appartient qu'au Souverain de pu- » nir » (*a*) ? Après avoir écrit, « que nous » n'avons que deux jours à vivre ſur la » terre, & que Dieu ne veut pas que ſes » enfans conſument ces deux jours à ſe » tourmenter impitoyablement les uns les » autres » (*b*) ? Après avoir exhorté les Gens de Lettres à ſe traiter en freres, & leur avoir crié vingt fois, » ne vous per- » ſécute-t-on pas aſſez ? Faut-il que vous » vous perſécutiez encore vous-même les » uns les autres » (*c*) ? N'eſt-ce pas être le jouet de l'imagination la plus inconſé- quente ? N'eſt-ce pas ſe condamner ſoi- même, & dire avec un Ancien *video me- liora, proboque, deteriora ſequor.*

Si ce ſont là les droits de la Philoſophie,
Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.

(*a*) Réfutation d'un *Ecrit anonyme contre la Mémoire de feu M. Joſeph Saurin, par M.* de Voltaire.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Lettre à l'Editeur des Œuvres de J. B. Rouſſeau.*

Quoi qu'il en ſoit, nous ne craignons pas de l'aſſurer, malgré toutes les invectives du Philoſophe de Ferney, les ennemis même de M. *Fréron* ne pourront lui refuſer la juſtice de reſpecter la Religion, les Loix & les mœurs, & les Amis ou les Admirateurs de M. de *Voltaire* ſeront forcés de convenir qu'il a ſouvent méconnu les unes & les autres; les ennemis de M. *Fréron* ne pourront diſconvenir qu'il n'ait fait uſage de ſon droit, en critiquant les productions qu'on donne au Public, & les Admirateurs de M. de *Voltaire*, ne ſeront jamais aſſez aveugles pour ſoutenir que toutes les ſiennes ſoient irréprochables; les ennemis de M. *Fréron* ne pourront méconnoître dans la plupart de ſes critiques, le ſel, l'agrément, la juſteſſe, la décence qui doivent caractériſer le Journaliſte & l'honnête Homme; les Admirateurs de M. de *Voltaire* ſeront contraints d'avouer que ſes attaques ou ſes défenſes n'annoncent que la fureur, le ſarcaſme, la malignité, la calomnie; les ennemis de M. *Fréron* ont toujours eu le dépit de le voir ſupérieur aux coups qu'on lui a

portés, & les ennemis de M. de *Voltaire* ont eu très-ſouvent la confuſion de le voir au-deſſous de tous ceux qu'on auroit pû lui porter.

CHAPITRE XIII.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

CETTE querelle ne pouvoit avoir aucun fondement plus propre à faire connoître combien il eſt dangereux de contredire juſqu'aux moindres fantaiſies de M. de *Voltaire.*

C'eſt à nous d'en parler qui ſortis d'Iſrael,
N'adorons ni *Baal*, ni le Dieu d'Iſmael.

Nous ſouſcrivons, avant toutes choſes, aux juſtes condamnations que M. *Rouſſeau* s'eſt attirées par ſes Ouvrages; mais quoiqu'il ait eu les plus grands torts à cet égard, rien ne pouvoit autoriſer des procédés contraires à la juſtice, à la modération, à la décence, à l'honnêteté, à l'humanité; & on peut dire que M. de *Voltaire* n'a connu aucun de ces devoirs, s'il faut en juger par la maniere dont il traite un homme que ſes talens devoient faire reſpecter, que ſes erreurs & ſes infortunes devoient faire plaindre.

Le Seigneur de Ferney avoit établi un théâtre dans ſon château. D'après cet exemple, le *Dictionnaire Encyclopédique* propoſoit aux Génevois d'en établir un dans leur ville. M. *Rouſſeau* qui s'étoit mépris ſur les intérêts de ſa Patrie, quant à la Religion, mais qui pouvoit les connoître quant à la Politique, s'oppoſa de toute ſa force à cet établiſſement, en effet très-funeſte à une petite République.

La Lettre éloquente qu'il écrivit à ce ſujet, fit impreſſion ſur ſes Compatriotes. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer la bile de M. de *Voltaire*, flatté de l'eſpérance d'occuper de ſes pieces le théâtre de Genève. Dès-lors, quoique M. *Rouſſeau* lui eût toujours témoigné le plus grand reſpect & la plus grande déférence, quoique M. de *Voltaire* lui eut (*a*) répondu pluſieurs fois

(*a*) Voici une des Réponſes de M. de *Voltaire* à J. J *Rouſſeau*, qui lui avoit envoyé ſon *Diſcours ſur l'Inégalité des Conditions*.

« J'ai reçu, Monſieur, votre nouveau Livre contre » le Genre Humain : je vous en remercie. Vous plai-

ſur ce ton qu'il ſait ſi bien prendre à l'égard de ceux qui le louent, & par qui il veut ſe faire louer davantage, il commença par exercer ſa malignité de toutes les manieres. Son inhumanité ne garda plus de bornes, quand l'Auteur d'*Emile* ſe vit expoſé aux pourſuites des Tribunaux de France & à celles de ſes propres Concitoyens. Nous allons en citer quelques traits ſans nous aſtreindre à l'ordre des tems.

M. de *Voltaire* commence par envenimer une expreſſion que l'enthouſiaſme avoit bien

---

» rez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & » vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec » des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété » humaine, dont notre ignorance & notre foibleſſe » ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais » tant employé d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. » Il prend envie de marcher à quatre pattes quand » on lit votre Ouvrage. Cependant, comme il y a » plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, » je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de » la reprendre : & je laiſſe cette allure naturelle à » ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi, &c. »
Œuvres de Voltaire.

pû enfanter, mais que le bon ſens déſavoue. M. *Rouſſeau*, dans ſa Lettre à M. l'Archevêque de Paris, s'exprime ainſi à la ſuite d'un des argumens par leſquels il prétend juſtifier ſon *Emile* : *oui, je ne crains point de le dire, s'il exiſtoit en Europe un ſeul Gouvernement vraiment éclairé ; un Gouvernement dont les vues fuſſent vraiement utiles & ſaines, il m'eût rendu des honneurs publics, il m'eût élevé des ſtatues.* On voit bien qu'il mettoit à trop haut prix les vues prétendues excellentes qu'il croyoit avoir ſuggérées au Gouvernement dans l'*Emile ;* mais M. de *Voltaire* n'en eſt pas plus autoriſé pour cela à le ridiculiſer continuellement ſur ſon deſir d'obtenir des ſtatues ; il l'eſt encore moins à dire, avec un ton de plaiſanterie que les honnêtes-gens n'ont pas aſſurément adopté ; « que s'il eſt ſculpté, ce doit être dans la » poſture où l'on ne voit que la tête & les » mains d'un homme dans la machine de » bois élevée au milieu du marché de Lon» dres. »

(a) *Notes ſur la Lettre de M. de Voltaire à M. Hume.*

L'ennemi juré des Calomniateurs, celui sur qui on n'a jamais débité que des calomnies, passe lui-même du sarcasme aux calomnies les plus absurdes & les plus formellement démenties. « *Rousseau*, dit-il, (*a*) retiré » dans les délicieuses vallées de Moutier-» Travers, ou Motier-Travers, au Comté » de Neufchâtel, n'ayant pas eu depuis un » grand nombre d'années le plaisir de com-» munier sous les deux especes, demanda » instamment (*b*) au Prédicant de Moutier-» Travers, homme d'un esprit fin & délicat, » la consolation d'être admis à la sainte Ta-» ble; il lui dit que son intention étoit: » 1°. *de combattre l'Eglise Romaine*: 2°. *de* » *s'élever contre l'Ouvrage infernal* de l'Esprit, » *qui établit évidemment le Matérialisme*: » 3°. *de foudroyer les nouveaux Philosophes*

(*a*) *Lettre à M. Hume.*

(*a*) Il y a apparence que M. de *Voltaire* ne prétend pas insulter M. de *Montmolin*, puisqu'il le loue; qu'il sache donc que le mot de *Prédicant* ne s'employe jamais qu'en terme de mépris.

» *vains & préſomptueux*. Il écrivit & ſigna » cette Déclaration, & elle eſt entre les » mains de M. de *Montmolin*, Prédicant de » Moutiers-Travers. »

Autant de points d'accuſation, autant de fauſſetés. En rapportant ici cette Déclaration d'après l'original, nous ferons voir combien M. de *Voltaire*, qui abuſe depuis ſi longtems de la patience du Public ſage & éclairé, abuſe encore de la crédulité des gens ſuperficiels & peu inſtruits.

COPIE

De la DÉCLARATION ſur laquelle je fus admis à la Communion en 1762, & que je confirme aujourd'hui le 29 Mars 1765, à Motiers.

MONSIEUR, le reſpect que je vous porte & mon devoir, comme votre Paroiſſien, m'obligent, avant que de m'approcher de la Sainte Table, de vous faire, de mes ſentimens en matiere de foi, une déclaration devenue neceſſaire,

par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits.

Il eſt fâcheux que les Miniſtres de l'Evangile ſe faſſent, en cette occaſion, les Vengeurs de l'Egliſe Romaine, faute d'avoir voulu m'entendre, ou faute même de m'avoir lû.

Comme vous n'êtes pas, Monſieur, dans ce cas là, j'attends de vous un jugement plus équitable. Quoiqu'il en ſoit, l'Ouvrage porte en ſoi tous les éclairciſſemens; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne tel qu'il eſt au blâme ou à l'approbation des Sages, ſans vouloir ni le défendre, ni le déſavouer.

Me bornant donc à ce qui regarde ma perſonne, je vous déclare, Monſieur, avec reſpect, que depuis ma réunion à l'Egliſe dans laquelle je ſuis né, j'ai toujours fait de la Religion Chrétienne Réformée, une profeſſion d'autant moins ſuſpecte, que l'on n'exigeoit de moi dans le Pays où j'ai vécu, que de garder le ſilence & de laiſſer quelque doute à cet égard pour jouir des avantages civils dont j'étois exclu par ma Religion; je ſuis attaché de bonne foi à cette Religion véritable & ſainte, & je le ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir; je deſire d'être tou-

jours uni extérieurement à l'Egliſe, comme je le ſuis dans le fond de mon cœur ; & quelque conſolant qu'il ſoit pour moi de participer à la communion des Fideles, je le deſire, je vous proteſte, autant pour leur édefication que pour mon propre avantage ; car il n'eſt pas bon que l'on penſe qu'un homme de bonne foi qui raiſonne, ne peut être un Membre de Jeſus-Chriſt.

On voit qu'il ne s'agit, dans cette déclaration, ni de combattre l'Egliſe Romaine, ni de s'élever contre le Livre de l'*Eſprit*, pas même d'écrire contre les Philoſophes. Mais ce n'eſt rien encore. M. de *Voltaire* ajoute des fauſſetés plus hardies & plus odieuſes dans ſes *Notes ſur la Lettre à M. Hume.* Il dit, à l'occaſion du paſſage que nous avons cité : « non-ſeulement la Déclaration de *Jean-Jacques Rouſſeau* contre le » Livre de l'*Eſprit*, & contre ſes amis, eſt » entre les mains de M. de *Montmolin*, mais » elle eſt imprimée dans un Ecrit de M. de » *Montmolin*, intitulé : *Réfutation d'un Libelle*, pag. 90. » On ne pouſſa peut être jamais plus loin l'effronterie & l'impoſture. Nous nous ſommes procurés l'Ouvrage que

cite ici M. de *Voltaire ;* il eſt diviſé en deux parties ; la premiere eſt une Apologie de la conduite de *Rouſſeau*, pendant ſon ſéjour à Motier-Travers ; & la ſeconde eſt une Réfutation de cette Apologie. M. de *Montmolin* eſt l'Auteur de cette ſeconde Partie où il s'efforce de juſtifier les torts qu'on lui impute à l'égard de M. *Rouſſeau ;* il rapporte pluſieurs Pieces, & entre autres la Déclaration dont parle M. de *Voltaire*, laquelle eſt entierement conforme à celle que nous venons de tranſcrire : il n'y a pas un ſeul mot de différence entre l'une & l'autre.

« Ce trait de *Jean-Jacques* ; continue M. » de *Voltaire*, n'eſt pas ſeulement d'un Hy» pocrite qui ſe mocque de tout ce qu'il y a » de plus ſacré ; ce n'eſt pas ſeulement le » délire d'un Extravagant qui a changé trois » fois de Secte . . . . . ; c'eſt une baſſe ingra» titude mêlée d'une envie ſecrete contre » M. *Helvetius*, l'un de ſes bienfaiteurs. ».

Ce trait de Jean-Jacques n'eſt pas ſeulement d'un Hypocrite, &c. Comment nommera-t'on les Communions de M. de *Voltaire* & ſes Profeſſions de foi, toujours arrachées

par les circonſtances, & toujours ſuivies de quelque nouveau Libelle, ou de quelques nouveaux Ecrits contre la Religion ?

C'eſt une baſſe ingratitude contre M. Helvetius, l'un de ſes bienfaiteurs. On a déja vu qu'il n'eſt aucunement queſtion du Livre de l'*Eſprit*, ni de ſon Auteur, dans la déclaration faite à M. de *Montmolin ;* nous ajouterons que M. *Rouſſeau* déclare qu'il n'a jamais reçu de bienfait de M. *Helvetius*, & que M. *Helvetius* en convient lui-même.

« C'étoit une atrocité abominable au ſieur » Jean-Jacques de r'ouvrir des playes qui » ſaignoient encore, & de ſe rendre l'ac» cuſateur d'un homme qui avoit eu pour » lui les plus grandes bontés. »

Jean-Jacques en avoit donné d'avance, dans un de ſes Ecrits, le démenti à ſon Calomniateur, en lui apprenant en même-tems comme il faut penſer, agir & écrire. Il eſt vrai que M. *Rouſſeau* avoit eu intention de réfuter quelques principes du Livre de l'*Eſprit*, qui n'étoient point analogues à ſes idées. A en juger par ſes autres Ecrits, il l'eût fait avec tous les ménagemens que

les Gens de Lettres se doivent réciproquement, & que le Philosophe des Alpes n'employe à l'égard de personne. *J'exécutois cette entreprise*, dit M. *Rousseau*, dans sa premiere Lettre de la Montagne, *quand j'appris que l'Auteur étoit poursuivi. A l'instant je jettai mes feuilles au feu, jugeant qu'aucun devoir ne pouvoit autoriser la bassesse de s'unir à la foule, pour accabler* un homme d'honneur *opprimé. Quand tout fut pacifié, j'eus occasion de dire mon sentiment sur le même sujet; mais je l'ai dit sans nommer le Livre ni l'Auteur. J'ai cru devoir ajouter* le respect, *pour son malheur, à* l'estime *que j'eus toujours pour sa personne.*

« Il se brouilla bientôt avec le Prédicant » & les Prêchés de Moutier-Travers. » Il ne se brouilla point avec les habitans de Motiers, mais seulement avec M. de *Montmolin*, & voici à quel sujet. Ce Pasteur excité par des Genevois qui avoient été excités eux-mêmes par (*a*) M. de *Voltaire*, déféra les

(*a*) Dans une des *Lettres de la Montagne*, M. *Lettres*

Lettres de la Montagne à la *Classe* dite *Vénérable*, c'est-à-dire au Corps des Pasteurs du Comté de Neufchâtel. Cette dénonciation parut d'autant plus singulière à M. *Rousseau*, que M. de *Montmolin* avoit été jusques-là son ami, qu'il l'avoit admis à la Communion peu de tems après son arrivée dans sa Paroisse, & qu'il ne s'étoit point déclaré contre l'*Emile*, ni contre la *Lettre à M. l'Archevêque de Paris*; mais ce Ministre vouloit faire sa

---

Rousseau se plaignoit amerement de ce que ses Concitoyens l'avoient décrété pour son *Emile*, tandis qu'ils avoient laissé imprimer sous leurs yeux, le Chapitre des Juifs, la Pucelle, le Sermon des Cinquante, & plusieurs autres productions de M. de *Voltaire*, beaucoup plus emportées que la sienne. L'Auteur de ces différens Ouvrages ne lui pardonna pas ce raisonnement, & s'efforça, pour l'en punir, de le décrier dans vingt Libelles, & de le faire chasser de sa nouvelle Patrie. Il y réussit en le brouillant avec son Pasteur M. de *Montmolin*, qui lui rendit le séjour de Motiers si désagréable, par ses persécutions, que M. *Rousseau* se vit comme contraint d'accepter l'offre qu'on lui faisoit depuis long-tems d'une retraite en Angleterre, aussi agréable que commode.

cour aux Miniſtres de Genève dont il craignoit les reproches & les murmures au ſujet même de ſes liaiſons avec ſon nouveau Paroiſſien, & c'eſt ce qui l'engagea à ceſſer tout commerce avec lui, & à dénoncer ſes *Lettres* au Corps des Paſteurs du Comté de Neufchâtel. Cette *vénérable Claſſe* alloit prononcer un jugement, lorſque M. *Rouſſeau* pour détourner l'orage qui le menaçoit, envoya au Corps des Paſteurs une (*a*) déclaration par laquelle il s'engageoit à ne jamais publier aucun Ouvrage ſur aucune matiere de Religion. Le Jugement fut ſuſpendu pour quelque-tems, & la choſe n'alla pas

(*a*) En voici une fidele copie. *Par déférence pour M. le Profeſſeur de Montmolin, mon Paſteur & par reſpect pour la vénérable claſſe, j'offre, ſi on l'agrée, de m'engager par un écrit ſigné de ma main, à ne jamais publier aucun nouvel Ouvrage ſur aucune matiere de Religion, même de n'en jamais traiter incidemment dans aucun nouvel Ouvrage que je pourrois publier ſurtout autre ſujet; & de plus, je continuerai à témoigner, par mes ſentimens & par ma conduite, tout le prix que je mets au bonheur d'être uni à l'Egliſe. Fait à Motiers le* 10 *Mars* 1765.

plus loin par les ordres du Roi de Pruſſe.

« Les petits garçons & les petites filles lui » jetterent des pierres, dont aucune n'attei- » gnit le ſieur *Jean-Jacques* ni la nommée *le* » *Vaſſeur.* » M. de *Voltaire* ſemble ajouter cette anecdote pour prouver que M. *Rouſſeau* n'étoit point aimé à Motiers-Travers, & qu'il étoit vraiment brouillé avec les habitans; mais tout le monde ſait que les pierres lui furent jettées par des hommes yvres dont on ne manqua pas de punir les emportemens : leurs Concitoyens (*a*) ſa-

(*a*) On peut en juger par l'extrait d'une Lettre d'un Citoyen de Neufchâtel, imprimée dans pluſieurs Recueils. *Je vais ſouvent viſiter l'ancienne demeure de M. Rouſſeau, appellée l'Hermitage..... La mémoire de notre eſtimable Philoſophe y eſt dans la plus grande vénération. Je ſuis toujours dans l'enchantement lorſque je puis en parler avec les habitans de ce Canton, qui le regardoient comme leur pere & l'arbitre de leurs différends. C'étoit Rouſſeau qui aidoit à les ſoulager, & qui rétabliſſoit la paix dans leurs familles.* Il y a peut-être trop d'enthouſiaſme à l'égard d'un homme dont les idées ſont repréhenſibles; mais qu'on concilie cette Lettre & tant d'autres témoignages que nous pourrions

voient rendre justice, à certains égards, à ses mœurs, & estimer ses talens en rejettant ses erreurs. Il n'y a en effet, que des hommes yvres qui puissent jetter des pierres à un autre homme, ou lui dire des injures grossieres aux yeux du Public.

« Il écrivit contre les Prédicans de Genéve, & imprima qu'ils étoient tous des » frippons, aussi bien que ceux qui avoient » travaillé au Dictionnaire Encyclopédique, auxquels il avoit de très-grandes » obligations. »

Ceux qui ont lu les *Lettres de la Montagne* savent si M. *Rousseau* y traite ses Compatriotes de frippons, aussi bien que les Encyclopédistes. Il peut y chercher à justifier

---

rapporter, avec le récit de M. de *Voltaire*, de cet homme qui nous assure avoir cherché la vérité pendant cinquante ans, qui prétend l'avoir trouvée, l'avoir dite & vouloir encore la dire aux Ombres, comme il s'en explique dans son *Epitre à Boileau*. Il peut bien la dire aux Ombres, car ils ne lui répliqueront pas; mais les Vivans sauront toujours qu'en penser & que lui répondre.

ſon *Emile* juſtement condamné, & plaiſanter avec raiſon les Philoſophes de nos jours; mais il abandonne les Encyclopédiſtes au jugement du Public, & n'en dit mot.

« Comme il en avoit davantage à M. » *Hume* ſon protecteur, qui le mena en » Angleterre, & qui épuiſa ſon crédit pour » lui faire obtenir cent guinées d'aumône » du Roi, il écrivit bien plus violemment » contre lui. »

Que diroit M. de *Voltaire* ſi on qualifioit du nom d'*aumône* la penſion que le Roi de Pruſſe lui fit pendant quelque-tems? Mais il ſait dégrader tout ce qui regarde les autres, comme il ſait embellir tout ce qui lui eſt propre : auſſi appelloit-il la penſion du Roi de Pruſſe un *dédommagement*.

Qu'on reliſe la Lettre de *Jean-Jacques Rouſſeau* à M. *Hume*; que M. de *Voltaire* la reliſe lui-même, on y verra tout au plus le ſtyle d'un homme ſéduit par des ſoupçons peut-être trop ombrageux; mais on y remarquera en même-tems de la candeur, de la délicateſſe & ſurtout de la ſenſibilité; M. de *Voltaire*, à ſa place, y eut mis de la dureté, de l'aigreur & de la fauſſeté, comme

on peut en juger par ſa *Lettre* à M. *Rouſſeau*, ſous le nom du *Docteur Panſophe*. Nous ne la citerons point; elle eſt trop longue & même trop ennuyeuſe. Nous nous contenterons de rapporter ici la Réponſe d'un Quakre qui en releve les défauts, & en fait ſentir le ridicule.

LETTRE D'UN QUAKRE A VOLTAIRE.

« Ami *Voltaire*,

» J'ai lu avec peine ta *Lettre au Docteur* » *Panſophe*, & celle que tu écris à mon » Compatriote *Hume*. Tu perſécutes un » malheureux, cela n'eſt pas humain; tu » lui dis des injures, cela n'eſt pas noble; » tu te loues beaucoup, cela n'eſt pas mo» deſte.

» Ami *Voltaire*,

» Quand on a offert un château par va» nité, il ne faut pas s'étonner ſi on le re» fuſe par orgueil, & quand on a dit qu'un » homme mérite plus de compaſſion que de » colere, il ne faut pas lui écrire des injures » d'un ſtyle aigre, cela n'eſt pas conſéquent.

» N'avertis pas le Public que tu préparois à » *Jean-Jacques* de bons bouillons & de po- » tions rafraîchiſſantes, cela n'eſt pas plai- » ſant. Songe à calmer ta bile, ſans t'occu- » per à guérir ton prochain ; & ne fais plus » de pieces à ton âge, parce que c'eſt une » manie, comme tu le dis fort bien toi- » même.

» Ami *Voltaire*,

» Les reproches que tu fais à *Jean-Jac-* » *ques* ſont bien uſés ; on n'amuſe guere le » Public que par des plaiſanteries neuves & » délicates, & les tiennes ne le ſont pas. » Tu dis, & ce ſont tes propres termes, » que *Julie* devient femme, mere, & la » plus tendre amie de ſon Epoux ; prends » garde que *Jean-Jacques* ne te demande » comment une mere devient femme de ſon » Epoux ; cela t'embarraſſeroit peut-être à » expliquer.

» Ami *Voltaire*,

» Tu donnes trois leçons à *Jean-Jacques* : » je t'en eſtime : les hommes ſont bien de » s'éclairer mutuellement ; mais tu devois » y mettre plus de douceur. Le Précepteur

» n'invective point ſon Diſciple pour l'inſ-
» truire. Ecoute-moi, Ami *Voltaire :* celui
» qui donne des leçons aime ſans doute à
» en recevoir. Il faut de la réciprocité dans
» le commerce.

» Quand on a fait l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Uni-*
» *verſelle*, on parle rarement de bonne foi
» hiſtorique ; quand on en a déſavoué ſuc-
» ceſſivement deux ou trois Editions faites
» ſous les yeux de l'Auteur, on ne parle ja-
» mais de bonne foi de Société.

» Quand on a mis en lumiere (*a*) le *Com-*

(*a*) Ce n'eſt pas le ſeul Ouvrage où M. de *V.* s'efforce d'humilier nos grands Maîtres, pour ſe placer au-deſſus d'eux. On ſait qu'il publia en 1750 une eſpece de Grammaire ſous le titre de *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'Eloquence dans la Langue françoiſe*, où il ne paroît avoir eu d'autre but que de faire entendre qu'il eſt le ſeul grand homme de notre Nation. Il ne ſe loue pas moins dans le *Pirrhoniſme de l'Hiſtoire*, où, ſous un nom déguiſé, il ſe donne pour le plus grand & le plus vrai de nos Hiſtoriens. Il eſt vrai qu'il a déſavoué ces deux productions ; mais quel eſt l'Ouvrage qu'il n'a pas déſa-

» *mentaire ſur Corneille*, on évite de recom-
» mander la modeſtie, & ſurtout on ne ſe
» donne pas pour exemple.

» Quand on ſe pique de ſuite dans l'eſprit
» & d'honnêteté dans le ſtyle, on ne nom-
» me point *Jean-Jacques* le *ſieur Rouſſeau*,
» pour l'appeller *M. Rouſſeau* douze lignes
» plus bas. Je n'aime point les diſparates.

» Quand on accuſe un homme de faire le
» métier de Délateur, il ne faut pas en
» même-tems vouloir prouver qu'il eſt fou :
» la premiere imputation le rendroit odieux ;
» la ſeconde m'engage plus qu'à le plaindre ;
» cela n'eſt pas adroit.

» Quand un homme de Lettres qui ſe dit
» Philoſophe, eſt riche & vieux, il devroit
» penſer à jouir de ſa fortune & de ſa répu-
» tation : on peut bien être jaloux de *Jean-*
» *Jacques* comme de *Corneille*, mais il vaut
» mieux ne ſe commettre qu'avec les morts.

» Quand on accuſe un homme de n'avoir
» pas l'eſprit juſte, on ſe garde bien d'a-

---

voué, & quel eſt le déſaveu où on ne l'ait point re-
connu pour l'Auteur de l'Ouvrage qui en étoit l'objet ?

» jouter qu'il n'a pas le talent de l'humilité; » ceux qui ont l'eſprit juſte, n'ont point » appellé l'humilité *un talent.*

Quand on reproche gravement à quel- » qu'un de détruire la Religion Chrétienne, » il ne faut pas faire des plaiſanteries ſur les » Saints dans la même Lettre, ſurtout quand » les plaiſanteries ſont triviales; en atten- » dant l'Etre ſouverain qui nous jugera dans » l'éternité, n'ennuyons pas les hommes » qui nous jugent dans le tems. Adieu, » Ami *Voltaire.* »

M. *Rouſſeau* avoit dit dans ſon *Contrat ſocial : le Czar* Pierre *n'avoit pas le vrai génie, celui qui crée & fait tout de rien. Quelques unes des choſes qu'il fit étoient bien, la plupart étoient déplacées. Il a vu que ſon Peuple étoit barbare, il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police ; il l'a voulu civiliſer, quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a voulu d'abord faire des Allemands, des Anglois, quand il falloit commencer par faire des Ruſſes ; il a empêché ſes Sujets de jamais devenir ce qu'ils pourroient être, en leur perſuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un Precepteur Français forme ſon Eleve pour briller*

un moment dans ſon enfance, & puis n'être jamais rien. L'Empire de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Europe, & ſera ſubjugué lui-même. Les Tartares ſes Sujets, ou ſes voiſins deviendront ſes maîtres & les nôtres ; cette révolution me paroît infaillible. Tous les Rois de l'Europe travaillent & concourent à l'accélerer.

M. *Rouſſeau* étoit ſans doute trop ſévere dans le jugement qu'il portoit du Czar *Pierre I ;* mais falloit-il pour cela chercher à s'égayer ſur ſon compte, par un jeu de mots que *Trivelin* auroit craint d'employer ? Et dire : « ces paroles ſont tirées d'une » Brochure intitulée, *le Contrat Social* ou » *Inſocial* du peu ſocial Jean-Jacques *Rouſ-* » *ſeau ?*

» Un Seigneur Ruſſe, ajoute M. de *Vol-* » *taire*, qui s'amuſe quelquefois à lire des » brochures, ſe ſouvint en liſant celle-ci, » de quelques vers de *Moliere*, & les cita » fort à propos. »

M. de *Voltaire* a toujours des Seigneurs prêts à venir à ſon ſecours. Quoiqu'il en ſoit, on peut citer encore plus à propos

à ſon égard les vers de *Moliere* qu'il fait rapporter par ſon Ruſſe.

Il ſemble à trois Gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes,
Qu'avec leur plume ils font le deſtin des Couronnes.

On ſait que cette manie a toujours été la ſienne; celui qui a conſacré tant de chapitres à éclaircir, à redreſſer, à corriger, à démentir, à préſenter des vues, à propoſer des plans, à corriger des abus, n'a pris ſans doute tant de peine, que pour figurer parmi les Légiſlateurs.

« Je voudrois en général, continue M. » de *Voltaire*, que lorſqu'on juge les Na» tions du haut de ſon grenier, on fût plus » honnête & plus circonſpect. » Profitez de cet avis, M. de *Voltaire*, & n'inſultez pas du donjon de votre château, comme vous faites continuellement, les Italiens, les Eſpagnols, les Portugais, toute l'Europe, & ſur-tout vos Compatriotes que (*a*)

(*a*) Je ne connois pas d'Auteur, même parmi

vous outragez plus que les autres Peuples. Les avis deviennent hypocrites, ridicules & odieux, quand celui qui les donne, fait tout le contraire de ce qu'il conſeille à autrui.

« Les Fous de Cour étoient plus ſenſés, » & n'inſultoient, par leurs bouffonneries, » que les Foibles, & reſpectoient les Puiſ- » ſans; les Fous de Village ſont aujourd'hui » plus hardis. »

Le Philoſophe de Ferney eſt tantôt Fou de Cour, & tantôt Fou de Village. Fou de Cour, il n'inſulte, par ſes bouffonneries, que les Foibles; c'eſt-à-dire, les Morts, les Malheureux, les Auteurs qui dédaignent de lui répondre : Fou de Village, il décrie tout, il déclame contre tout; mais il a la prudence de ſe cacher ou de ſe ménager des protections pour ſe garantir des pourſui-

---

Etrangers, qui ait dit plus de mal des François, que M. de *Voltaire*. Qu'on liſe ſes derniers Mélanges, ſes deux Diſcours aux Velches, ſes dernieres piéces de Poéſie, & l'on conviendra de la vérité de cette remarque.

tes, ou d'employer des désaveux pour se soustraire à l'indignation.

« On répondra que *Diogene* & l'*Aretin* » [Pourquoi ne s'est-il pas mis en si bonne » compagnie ?] ont été tolérés, d'accord : » mais une Mouche ayant vu un jour une » Hirondelle qui en volant emportoit des » toiles d'Araignées, en voulut faire autant ; » elle y fut prise. » M. de *Voltaire* n'est ni l'Hirondelle, ni la Mouche ; il est quelquefois une Abeille, mais plus souvent une Guèpe.

On a vu comment il a traité son ennemi en prose ; voyons comment il le traite en vers. Commençons par cette tirade qu'on trouve dans les *Honnêtetés Littéraires*, & qu'on applique à M. *Rousseau*.

Cet Ennemi du Genre humain,
Singe manqué de l'*Aretin*,
Qui se croit celui de *Socrate*,
Ce Charlatan trompeur & vain,
Changeant vingt fois son Mitridate ;
Ce Basset hargneux & mutin
Mordant également la main,

Ou qui le feſſe ou qui le flatte,
Ou qui lui préſente du pain.

Que prouvent ces injures, qu'un honnête Poëte rougiroit d'avoir adreſſées au plus médiocre de tous nos Ecrivains ? que M. de *Voltaire* eſt plus propre à fournir matiere à des Epigrammes qu'à en compoſer. Où il ſe ſurpaſſe, c'eſt dans ſon Poëme intitulé *la Guerre de Genève*. Ecoutons ſa Muſe helvétique; elle nous dira de jolies choſes.

Dans un Vallon fort bien nommé (*a*) Travers,
S'éleve un Mont, vrai ſéjour des hyvers :
Son front altier ſe perd dans les nuages,
Ses fondemens ſont au creux (*b*) des enfers.
Au pied du mont ſont des autres Sauvages,
Du Dieu du jour ignorés à jamais ;
C'eſt de *Rouſſeau* le digne & noir palais.
Là ſe tapit ce ſombre Energumene,

(*a*) L'alluſion n'eſt-elle pas d'un grand goût ?

(*a*) Penſée recopiée d'après lui-même, qui l'avoit priſe pour la premiere fois dans *Virgile*.

Æſculus imprimis quæ tantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in tartara tendit. Georg.

Cet Ennemi de la Nature humaine,
Pétri d'orgueil & dévoré de fiel ;
Il fuit le Monde, & craint de voir le Ciel.
Et cependant ſa triſte & vilaine ame,
Du Dieu d'Amour a reſſenti la flamme.
Il a trouvé pour charmer ſon ennui,
Une Beauté digne en effet de lui.
C'étoit *Caron*, Amoureux de *Megere*.
Une infernale & hideuſe Sorciere,
Suit en tous lieux le Magot ambulant,
Comme Chouette eſt jointe au Chat-Huant.
L'infâme Vielle avoit pour nom *Vachine* ;
C'eſt ſa *Circé*, ſa *Didon*, ſon *Alcine*.
L'averſion pour la Terre & les Cieux
Tient lieu d'Amour à ce Couple odieux.
Si quelquefois dans leurs ardeurs ſecrettes,
Leurs os pointus joignent leurs deux ſquelettes,
Dans leurs tranſports ils ſe pâment ſoudain,
Du ſeul plaiſir de nuire au Genre-Humain.

Qu'on penſe ce qu'on voudra de ce morceau du troiſieme Chant ; il ſuffit de le citer. Dans un autre endroit où *Robert Covelle* ſe déſole de la mort de ſa Maîtreſſe, le Poëte met dans la bouche de *Jean-Jacques Rouſſeau*, cette admirable conſolation.

Rouſſeau, réplique, as-tu perdu l'eſprit ?
As-tu le cœur ſi lâche, ſi petit ?
Aurois-tu bien cette foibleſſe infâme,
De t'abaiſſer à pleurer une femme ?
Sois Sage enfin : le Sage eſt ſans pitié ;
Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié :
Tranquille & dur en ſon orgueil ſuprême,
Vivant pour ſoi, ſans beſoin, ſans deſir,
Semblable à *Dieu*, concentré dans lui-même,
Dans ſon mérite, il met tout ſon plaiſir.....

On conviendra que la conſolation eſt vraiment philoſophique ; mais M. de *Voltaire* ne décele-t'il pas ici imprudement le ſecret des Adeptes ? Quoiqu'il en ſoit, on peut dire qu'il s'eſt admirablement peint lui-même. La colere eſt comme l'ivreſſe ; l'homme y paroît au naturel. Le Philoſophe a donc auſſi des momens où il eſt homme.

Tu vois *Vachine*, elle eut l'art de me plaire ;
J'ai autrefois fetoyé ma Sorciere ;
Je la verrois mourante à mes côtés,
Des dons cuiſans qui nous ont infectés,
Sur un fumier rendant ſon ame au Diable,
Que ma vertu paiſible, inaltérable,

Me défendroit de m'écarter d'un pas,
Pour la ſauver des portes du trépas.
D'un vrai *Rouſſeau* tel eſt le caractere,
Il n'eſt Ami, Parent, Epoux, ni Pere,
Il eſt de (*a*) roche : & quiconque en un mot,
Naquit ſenſible, eſt fait pour être un Sot.

Nous finiſſons ce Chapitre par laſſitude & par dégoût, en demandant à M. de *Voltaire* pourquoi il s'exprime ainſi dans ſon *Tableau Philoſophique du Genre Humain* : « un homme de nos jours qui déraiſonne

---

(*a*) *Il eſt de roche* apparemment, parce qu'il n'a pas repondu à de tels aboyemens, & qu'il s'eſt déclaré pour ne vouloir jamais y répondre. Ainſi M. de *Voltaire* aura pour lui ſeul la gloire de vouloir & de pouvoir décocher des injures, qu'on ne pourra ni ne voudra repouſſer, le tout par défaut de bile & d'effronterie. *Conſcia mens recti fama mendacia videt.* Il aura de plus la honte plus terrible encore d'avoir oublié cette maxime ſi reſpectable pour les ames nobles, *Res eſt ſacra miſer*, un infortuné eſt une choſe ſacrée. Il aura eu la cruauté d'avoir déchiré les bleſſures d'un homme ſouffrant. Qu'il oſe, après cela, prononcer le mot d'*Humanité* & celui de *Tolérance*.

» depuis douze ans avec un orgueil & une » insolence sans exemple, conclut un pa- » rallele entre *Jesus-Christ* & *Socrate*, par » dire que si la mort de *Socrate* est celle d'un » Sage, la mort de *Jesus-Christ* est celle d'un » Dieu. » Est-ce le sublime ou la verité de cette pensée qui le choque ? Quand on ose le condamner, le *déraisonnement*, l'*orgueil* & l'*insolence* ne sont-ils pas le partage du Blasphêmateur qui ontrage si indignement Dieu & les hommes ?

CHAPITRE XIV.

M. WARBURTON,

Évesque de Gloceſter.

La ſcène que M. de *Voltaire* donne dans cette querelle, eſt des plus plaiſantes. Perſonne n'a mieux rendu que lui le perſonnage de *Triſſotin :* il a commencé d'abord par le reſpect & les éloges ; il a fini par l'emportement & les injures. *Moliere* avoit mis ſur le théâtre un pareil caractere, pour tourner en ridicule les faux Savans trop épris de leurs foibles connoiſſances. On dira que M. de *Voltaire* a développé le ſien, pour décrier la Philoſophie.

Dans ſon *Traité de la Tolérance*, dans ſes *Mélanges Philoſophiques*, dans ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire*, dans ſon *Dictionnaire Philoſophique*, car tout chez lui eſt *Philoſophie ;* il s'étoit appuyé de l'autorité de M. *Warburton*, Evêque de Gloceſter ; c'eſt à cet Auteur qu'il renvoye pour confirmer la plûpart de ſes ſentimens philoſophiques qu'il

hazarde ſur l'Hiſtoire ſacrée. Qu'eſt-il arrivé ? M. *Warburton* n'a point goûté un encens qui lui paroiſſoit devoir lui coûter trop cher ; il a mieux aimé être ſenſé, que d'être loué de cette maniere. C'eſt pourquoi, ſans ſe laiſſer ſéduire par les éloges de ſon Diſciple, il s'eſt récrié bien vîte contre la liberté que le Diſciple prenoit de s'appuyer ſur ſon témoignage en défigurant ſes principes.

L'Evêque de Gloceſter avoit publié un Ouvrage intitulé : *la divine Légation de Moyſe*, dont M. de *Voltaire* faiſoit, pour ainſi dire, ſon cheval de bataille ; il renvoyoit ſans ceſſe à *la divine Légation* pour autoriſer ce qu'il avançoit lui-même contre toute eſpece de Légation.

L'Auteur Anglois, indigné qu'on le mit ainſi à contribution, pour des ſentimens qu'il n'avoit jamais eu, ſe crut obligé d'annoncer à la fin du ſecond volume de ſon Ouvrage, dans une nouvelle Edition qu'il en donna, que l'Hiſtorien philoſophique ne l'avoit point entendu, qu'il l'avoit ſouvent fauſſement interprêté, & quelquefois

infidelement cité. Il le réfuta même en ce qu'il l'accuſoit de favoriſer le Matérialiſme, ce qui étoit bien éloigné de ſa façon de penſer.

Le coup étoit mortifiant pour un homme exercé depuis longtems à donner le ſens qu'il lui plaît aux Paſſages des Auteurs les plus reſpectables. Il avoit eu juſqu'alors la prudence de ne s'attacher, en fait d'Ouvrages de Doctrine, qu'aux Auteurs morts; mais il s'apperçut bientôt que celui-ci étoit vivant. M. *Warburton* ne le critiqua pas ſeulement en Docteur, mais en Homme de Lettres. En falloit-il davantage pour mettre M. de *V.* hors de lui-même, & faire couler de ſa plume un torrent de fiel & de bithume? Ce ne fut donc plus *le ſavant Evêque Warburton qui donne beaucoup de force à ce que je viens de dire* (*a*); on oublia donc qu'on avoit écrit pour prouver que tout étoit temporel chez les Juifs, *& c'eſt la preuve que le ſavant Evêque Warburton apporte* (*b*); on ſe garda bien

(*a*) *Philoſophie de l'Hiſtoire*, Chap. 37.

(*b*) *Traité de la Tolérance*, page 129.

de répéter, *que n'as-tu lû le profond Ouvrage de l'Evêque Warburton ? Il t'auroit* (*a*) *montré* ..... Enfin, ce ne fut plus le *ſavant Warburton* par-ci, le *ſavant Warburton* par-là ; il devint un homme dévoué à toutes les impertinences d'un Neveu qui, par ſon extravagance, fait plus de tort à ſon Oncle, qu'aux Ennemis de ſon Oncle. Ecoutons parler ce jeune homme de ſi grande eſpérance & d'une plus grande honnêteté.

« *Warburton* ne connoît pas plus les vrai-» ſemblances que les bienſéances (*b*) ». Le p étendu Neveu le connoît encore moins ; mais c'eſt la faute de ſon Oncle qui n'a pû lui fournir cette partie eſſentielle d'une bonne éducation.

« Les Anglois ſont freres des François. » Cette conſanguinité empêche-t-elle que » *Warburton* ne nous haïſſe ? Il haït juſqu'à

(*a*) *Seconde Lettre d'un Quaker à l'Ami Jean-George*, Nouv. Mél. Part. 3.

(*b*) *Défenſe de mon Oncle*. M. de *Voltaire* répond dans cette Défenſe aux critiques qu'on a faites de la *Philoſop. de l'Hiſ.* qu'il appelle l'Ouvrage de ſon Oncle.

» ſes Compatriotes qui le lui rendent » bien (*a*). »

Votre Oncle qui a tant dit du mal des ſiens, ne doit-il pas s'attendre à un pareil retour ?

« Il ne ſait pas abſolument ce qu'il dit. » C'eſt, ſelon vous, le ſort de tous ceux qui vous réfutent.

« Quel eſt le but de cet homme auda- » cieux ? Je n'en ſais rien. Il flatte le Gou- » vernement ; s'il obtient un Evêché, il ſera » Chrétien ; s'il ne l'obtient, j'ignore ce » qu'il ſera (*b*). »

Il eſt encore plus difficile de ſavoir qu'eſt votre Oncle & ce qu'il ſera. Nous ſouhaitons que la prédiction contenue dans l'Epigramme ſuivante, ſe trouve vraie.

Que penſez-vous de l'Auteur d'*Uranie* ?
Vous l'avez vu Poëte, Hiſtorien,
Critique amer, hardi Pirrhonien,
Sur tous ſes Sujets exerçant ſon génie ;
Vous le voyez Anti-Cartéſien,

(*c*) *Ibid.* chap. 13.
(*a*) *Ibid.* chap. 14.

Ami

Ami du vuide, Anglois à toute outrance :
Eſt-ce tout ? Non, grace à ſon inconſtance,
Je le prédis, vous le verrez Chrétien.

« Il a déjà fait deux volumes ſur la Léga-
» tion de *Moyſe*, dans leſquels il ne dit pas
» un mot de ſon ſujet. Cela reſſemble au
» Chapitre des *Bottes*, où *Montagne* parle
» de tout, excepté des Bottes ; c'eſt un ca-
» hos de citations, dont on ne peut tirer au-
» cune lumiere. » Votre Oncle s'en étoit cependant bien ſervi pour ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire ;* ce qu'il y dit des Myſteres de Cérès eſt preſque tout copié de la *divine Légation.*

« Il a ſenti le danger de ſon audace, & il
» a voulu les envelopper des obſcurités de
» ſon ſtyle. Il ſe montre plus à découvert
» dans le troiſieme volume. » Vous oubliez que c'eſt dans le ſecond qu'il réfute votre Oncle ; vous ſeriez bien aveugle, incomparable Neveu, ſi vous trouviez de l'obſcurité dans ce qu'il dit contre ce cher Oncle.

« C'eſt là qu'il entaſſe tous les paſſages
» favorables à ſon impiété..... Il a élevé
» l'étendart du Fanatiſme d'une main,

» tandis que de l'autre il déployoit celui de » l'irréligion. » Votre Oncle a pu voir l'étendart du Fanatisme, car il ne voit partout que cela : on le défie d'avoir vu celui de l'impiété, car il ne s'y connoit pas.

« *Warburton* jouit d'un bon Evêché : il » insulte les Philosophes ; .... Il cherche à » persécuter, & s'il pouvoit il ressembleroit » au *Peachum in the beggars opera*, qui se » donne le plaisir de faire pendre ses Com- » plices. La plupart des Hypocrites ont le » regard doux du chat, & cachent leurs » griffes : celui-ci découvre les siennes en » levant une tête hardie ; il a été ouverte- » ment Délateur, & il voudroit être Perse- » cuteur. »

Il insulte les Philosophes. Il ne fait que s'en rire. Ils se riroient si bien des autres, s'ils avoient eux-mêmes un bon Evêché. *Il cherche à persécuter.* Un bon Evêque éclaire & ne persécute pas, quand c'est par foiblesse ou par ignorance qu'on péche contre la vérité ; mais quand on attaque la vérité avec insolence ou sans discernement, un bon Evêque est en droit de dire qu'on renferme ce fou, de peur que sa folie ne de-

vienne épidemique dans le troupeau. *Les Hypocrites ont le regard doux du chat*, &c. Les Hypocrites les plus dangereux ſont ceux qui diſent tout & le déſavouent enſuite, afin de pouvoir le redire encore avec impunité.

« Les Philoſophes d'Angleterre lui reprochent l'excès de ſa mauvaiſe foi & celui » de l'orgueil ; l'Egliſe Anglicane le regarde » comme un homme dangereux ; les Gens » de Lettres comme un Ecrivain ſans goût » & ſans méthode, qui ne ſait qu'entaſſer » citations ſur citations ; les Politiques comme un Brouillon qui feroit revivre, s'il » pouvoit, la Chambre étoilée. »

Votre Oncle vous a donc fait part de toutes les confidences de la Nation Angloiſe ? Apprenez cependant, ſage Neveu, que *les Philoſophes d'Angleterre* & de quelque pays que ce ſoit, ne font en droit de *reprocher* à perſonne ni *l'excès d'orgueil*, ni *celui de la mauvaiſe foi*. Pour ce qui regarde les autres articles, apprenez encore que votre Oncle vous a conté le rêve qu'il avoit fait la nuit d'avant le jour que vous compoſâtes ſon éloquente Apologie.

« Mon Oncle n'a point dit d'injures aux

» ſavans. » C'eſt donc vous, cher Neveu, qui avez fait la plus grande partie de ſes Ouvrages ? Quand je vous ai dit que votre Oncle étoit ſujet à rêver, j'avois oublié d'ajoûter que vous y étiez également ſujet vous-même.

« Il n'a jamais cherché à perſécuter perſonne ; au contraire, il a écrit contre l'intolérance le Livre le plus honnête, le plus circonſpect, le plus chrétien, le plus rempli de piété qu'on ait fait depuis *Thomas Akempis.* » Oh ! pour le coup, petit fripon de Neveu, voilà le plus plaiſant de vos rêves.

« Mon Oncle, quoique un peu enclin à la raillerie, étoit pétri de douceur & d'indulgence ; il fit pluſieurs pieces de Théâtre dans ſa jeuneſſe, tandis que l'Evêque *Warburton* ne pouvoit que commenter des comédies. » Votre Oncle n'auroit dû en commenter ni en faire dans ſa vieilleſſe.

« Mon Oncle, quand on ſiffloit ſes pieces, ſiffloit comme les autres. » Mais ſur un autre ton ; les uns ſiffloient en éclatant de rire, votre Oncle en cachant ſon dépit,

« Si *Warburton* a fait imprimer *Guillaume* » *Shakespear* avec des notes, l'Abbé *Bazin* » [c'eſt l'Oncle prétendu] a fait imprimer » *Pierre Corneille* auſſi avec des notes. » On connoit les notes de l'Abbé *Bazin* : il y a cette différence entre les ſiennes & celles de M. *Warburton*, que celui-ci les fit pour honorer le premier Poëte tragique de ſa Nation, & l'Abbé *Bazin* pour déprimer le premier de la ſienne.

« Si *Warburton* gouverne une Egliſe, l'Abbé » *Bazin* en a fait bâtir une. » C'eſt bien peu pour avoir voulu en renverſer tant d'autres.

« J'ai oublié, en parlant de ce cher *War-* » *burton*, de remarquer combien cet Evê- » que ſeroit pernicieux à la Religion Chré- » tienne & à toute Religion, ſi mon Oncle » ne s'étoit pas oppoſé vigoureuſement à ſa » hardieſſe (*a*). » Vous vantez trop votre Oncle. Vous voudriez apparemment qu'on le plaçât parmi les Peres de l'Egliſe; mais j'ai bien peur qu'il ne ſoit véritablement le pere

(*a*) *Ibid.* Chap. 16.

que de celle qu'il dit avoir battue, & qu'il n'a pourtant fait que réparer & embellir.

Nous finirons par le passage suivant, tiré d'une espèce de Lettre (*a*) que M. de *Voltaire* adresse à M. *Warburton*, sous le titre d'*Instruction*.

« Tu exerces ton insolence & tes fureurs » sur les Etrangers comme sur tes Compa- » triotes. Tu voulois que ton nom fût par- » tout en horreur; tu as réussi. Après avoir » commenté *Shakespear*, tu as commenté » *Moyse*. Tu as écrit une rapsodie en quatre » gros volumes . . . . . Tu feins ensuite de » soutenir une Religion que tu as violem- » ment combattue. Tu crois expier ton scan- » dale en attaquant les Sages. Tu penses te » laver en les couvrant de ton ordure. Tu » crois écraser d'une main la Religion Chré- » tienne & tous les Littérateurs de l'autre; » tel est ton caractere. Ce mélange d'orgueil, » d'envie & de témérité n'est pas ordinaire.

(*a*) Cette Piece se trouve dans le dernier volume des *Nouveaux Mélanges Philosophiques*. On la insérée dans l'*Evangile du Jour*.

» Il t'a effrayé toi-même ; tu t'es enveloppé » dans les nuages de l'antiquité & dans » l'obſcurité de ton ſtyle : tu as couvert d'un » maſque ton affreux viſage . . . . . Tu hais, » tu calomnies ; on te déteſte dans ton pays, » & tu déteſtes . . . . . Tes mains dégoutent » de fiel & d'encre . . . . . On me dira qu'il » y a beaucoup d'honnêtes-gens qui ſans te » montrer de colere, ne veulent pas dîner avec » toi, par la ſeule raiſon que ton Pédantiſme » les ennuie, & que ton inſolence les ré- » volte ; mais ſois ſûr qu'ils te haiſſent, toi » & tous les Barbares qui te reſſemblent. »

Nous aurions pû entremêler de réflexions cette tirade vraiment philoſophique ; mais ce ſeroit une eſpece de répétition, & nous n'avons pas le talent de nous répéter, comme l'a M. de *Voltaire*.

CHAPITRE XV.

M. L'ABBÉ COGER.

M. de *Voltaire* a raiſon de dire que « l'a» mour-propre eſt un ballon gonflé de vent » dont il ſort des tempêtes quand on lui fait » une piquure ; » la plus mince critique ſuffit pour le mettre en fureur. Quand il n'a pas ſes propres querelles à venger, il ſe charge de celles des autres. Comme un *Don Quichotte* en Littérature, ou comme cet homme dont parle *Horace ; aliena negotia curo excuſſus propriis*, il eſt toujours prêt à rompre une lance. Mais ſemblable à ces vieux Chevaliers uſés par la fatigue, s'il a encore la manie des combats, il n'en a plus ni la force ni les grâces.

M. l'Abbé *Coger*, Profeſſeur d'Eloquence au College Mazarin, crut devoir faire la critique d'un Ouvrage annoncé d'avance, comme devant éclipſer le *Télémaque*. Cet Ouvrage, s'en ſeroit-on douté, étoit *Béliſaire*. M. *Coger* fit ſentir les défauts de ce Conte, avec autant de clarté & de goût

que de discernement & de vérité. Sans entrer dans les discussions théologiques, il se borna à démontrer que quand on veut faire des Romans, il faut en savoir les regles, être maître de son sujet, le revêtir d'expressions convenables, observer les vraisemblances, soutenir les caracteres, éviter les hors d'œuvres, & ne pas avoir la mal-adresse d'introduire un vieux Militaire babillard, à qui il ne reste plus qu'un langage manieré & philosophique; fruit sans doute du bel usage & des fines sociétés de son tems.

Les Gens sensés rendirent justice à ses intentions, à la justesse de sa critique & à l'honnêteté dont elle étoit assaisonnée. M de *Voltaire* n'en jugea pas de même, sa devise est depuis long-tems celle-ci:

Et la Prose & les Vers, tout nous sera soumis,
Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis.

C'est pourquoi voilà aussi-tôt le *Priam* du Parnasse qui s'échauffe en son harnois; il s'efforce de venger son *Polités* vigoureusement poursuivi, prend sa lance, & a le courage de porter à l'Agresseur ce coup dont on peut dire,

Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit.

« (*a*) Il y avoit alors quelques petits
» Envieux, pédans, ignorans, & qui fai-
» soient des brochures pour gagner du pain.
» Un de ces animaux nommé *Cogeos* ou
» *Coger*, eut l'imprudence d'écrire contre *Bé-*
» *lisaire*. » Pourquoi n'eût-il pas osé le faire ? Dequoi pouvoit-il être *Envieux* ? En quoi a-t'il été *Pédant* ? Sur quoi le trouvez-vous *Ignorant* ? A quoi tend ce reproche ? Ne sera-ce donc jamais que *pour gagner du pain*, que les Auteurs sensés & religieux feront des Ouvrages contre les Philosophes ; & ne sera-ce que pour recueillir de la gloire que les Philosophes écriront contre les Gens sensés & religieux ? Laquelle de ces deux especes d'*animaux* est la plus raisonnable ?

« (*b*) Le même *Coger* attaqua non moins
» cruellement un pauvre Jardinier, & l'ac-
» cusa d'avoir écrit ces propres mots : *Notre*

(*a*) *Défense de mon Oncle*, Chap. 11.

(*b*) *Ibid.* Chapitre dernier, intitulé : *Postscriptum.*

» *Religion, avec toute sa révélation, n'est & » ne peut être que la Religion naturelle perfec- » tionnée.* Voyez, mon cher Lecteur, la » malignité & la calomnie. » M. l'Abbé *Coger n'attaque* d'aucune maniere le Jardinier, & ne l'accuse nullement *d'avoir écrit ces propres mots.* Il ne fait que les rapporter avec un grand nombre d'autres passages, pour prouver que le quinzieme Chapitre de *Bélisaire* n'est qu'une répétition des idées exposées dans le *Poëme sur la Loi naturelle*, & dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*.

Au reste, on ne fera pas long-tems à savoir quel est ce Jardinier. Le voilà qui va se peindre lui-même.

« Ce bon Jardinier étoit un des meilleurs » Chrétiens du Canton, qui nourrissoit les » Pauvres des légumes qu'il avoit semées, » & qui pendant l'hyver s'amusoit à écrire » pour édifier son prochain qu'il aimoit ».

Si ce Jardinier n'avoit jamais semé que des légumes, s'il se fût borné à donner aux *pauvres gens* cette nourriture, on lui laisseroit volontiers le titre de *bon Jardinier*: mais ce Jardinier a semé tant d'ivraie parmi le bon grain, & nourri de tant de chimeres les pau-

vres Esprits, qu'on lui conseille de renoncer au métier.

Et qui pendant l'hyver s'amusoit à écrire pour édifier son prochain qu'il aimoit. Il a raison de dire que c'est pendant l'hyver qu'il écrit; on sent bien que le vent de bise souffle depuis quelque-tems sur sa plume. Mais s'il veut *édifier son prochain qu'il aime*, il faut qu'il s'y prenne d'une autre maniere; qu'il écrive pendant l'Eté; qu'il choisisse des jours qui ne soient pas nébuleux; qu'il profite d'un tems calme & serein; alors il discernera la vérité, il la dira comme il convient, & le prochain l'aimera à son tour; ou pour mieux faire encore, qu'il n'ecrive pas du tout.

« Il n'y a pas un seul mot dans le passage » du Jardinier, qui ait le moindre rapport » à cette imputation. » Le pauvre Jardinier radote. Il feroit beaucoup mieux de planter des choux que d'avancer de pareils mensonges qu'il dément lui-même, comme on va le voir, dans le passage qu'il cite pour sa défense.

« Ses Œuvres, dit-il, ont été recueillies, » & dans la derniere Edition de 1764, pag.

» 252, ainſi que dans toutes les autres Edi-
» tions, on trouve le paſſage que *Coger* a
» ſi lâchement falſifié. Le voici :

« Celui qui penſe que Dieu a daigné
» mettre un rapport entre lui & les hommes,
» qu'il a fait libres, capables du bien & du
» mal, & qu'il leur a donné à tous ce bon
» ſens qui eſt l'inſtinct de l'homme, & ſur
» lequel eſt fondée la loi naturelle, celui-là
» ſans doute a une Religion & une Religion
» beaucoup meilleure que toutes les Sectes
» qui ſont hors de notre Egliſe : car toutes
» ces Sectes ſont fauſſes, & la Loi na-
» turelle eſt vraie. *Notre Religion révélée n'eſt*
» *même & ne pouvoit être que cette Loi natu-*
» *relle perfectionnée* (*a*). »

Hé ! de quoi va ſe mêler le Jardinier ! Ne voit-il pas que ſon Jardin ſe deſſéche & que ſes légumes périſſent pendant qu'il veut faire

(*a*) Qui ne voit que le paſſage renferme le même ſens dans les deux citations, & qu'il eſt énoncé de même à un mot près ? D'ailleurs le Jardinier a toujours eu le talent de dire tout ce qu'il a voulu dans une Edition, & de ſe dédire enſuite dans l'autre.

la fonction de ſon Curé. Les pauvres qu'il nourrit n'en exigent pas tant de lui : ils pourroient bien dire à ſon ſujet, à-peu-près comme *Chryſalde*, en parlant de *Martine*.

Il vaut bien mieux pour nous qu'il cultive ſes herbes,
Que d'accommoder mal les noms avec les verbes ;
De redire cent fois de bas & méchans mots ;
D'inſulter les Auteurs qu'il traite tous de ſots, &c.

Ce morceau, continue le Jardinier, en parlant du paſſage qu'il vient de citer, « ce » morceau avoit été honoré de l'approba- » tion du Patriarche de Conſtantinople [on » peut le croire] & de pluſieurs Evêques ; » [c'eſt ce que nous ne croyons pas] il n'y » a rien de plus chrétien, de plus catholi- » que & de plus ſage. » Et de moins jardinier, falloit-il ajouter.

« Comment donc ce *Coger* oſa-t'il mêler » ſon venin aux eaux pures de ce Jardinier ? » Ce fut dans le tems que ce Jardinier s'occupoit à écrire au lieu de veiller ſur ces canaux. Il en arrivera toujours autant à ceux qui feront une autre beſogne que la leur.

« Pourquoi voulut-il perdre ce bon hom-

» me & faire condamner *Belisaire* ? ». Il ne voulut pas le premier, & abandonna le second au jugement du Public. Les gens religieux ne cherchent qu'à prévenir le mal, & ne veulent en faire à personne.

« N'est-ce pas assez d'être dans la derniere » classe des derniers Ecrivains ? » Les derniers Ecrivains sont ceux qui attaquent la Religion & les Mœurs ; ceux qui les défendent ont la gloire des bons sentimens, s'ils n'ont pas celle des grands talens qu'un homme sage dédaignera toujours à ce prix.

« Faut-il encore être fauſſaire ? » Ce n'est point l'être que de rapporter une pensée d'un Auteur, telle que ce même Auteur l'énonce, à un mot près qui ne change rien au sens. Qui sait même si M. *Coger* ne l'a point copiée fidelement sur l'Edition dont il s'est servi ?

« Ne savois-tu pas, ô *Coger*, quels châtimens étoient ordonnés pour les crimes de » faux ? » Quiconque en est incapable n'a pas besoin de le savoir.

« Tes pareils sont d'ordinaire aussi mal » instruits des loix que des principes de » l'honneur. C'est l'être soi-même que d'ou-

trager ainſi un homme qui n'a fait que défendre le Chriſtianiſme & la Littérature, dans un Livre où il n'y a pas la plus petite perſonnalité.

« Que ne liſois-tu les Inſtituts de *Juſti-*
» *nien*, au titre de *Publicis judiciis*, & la loi
» *Cornelia ?* » Que ne liſiez-vous votre catéchiſme, ô ſavant Jardinier ! vous n'auriez pas avancé tant de principes contraires à la Religion. Que ne liſiez-vous les Traités de *Séneque ?* au titre *de Irâ*, vous auriez appris à réprimer les ſaillies de votre bile ; au titre *de Clementiâ*, vous auriez appris à pardonner, & même à remercier ceux qui ont relevé vos erreurs ; au titre de *Tranquillitate ánimi*, vous auriez appris à jouir tranquillement des jours qui vous reſtent à paſſer ſur la terre ; au titre *de Beneficiis*, vous auriez appris à faire du bien à vos Vaſſaux, ſans vous en vanter ; au titre *de Providentiâ*, vous auriez appris à remercier la Providence de vous avoir comblé de préſens, & à lui demander pardon d'en avoir fait ſi rarement un bon uſage ; au titre *de Contemptu divitiarum*, vous auriez appris ..... Car ce *Séneque*, Monſieur, eſt

un excellent homme, comme dit *Hector* dans le *Joueur*.

« Ami *Coger*, la falsification est comme » la Poligamie ; c'est un cas pendable, un » cas pendable. » Ami *Voltaire*, la calomnie est un cas odieux, un cas odieux.

« Ecoute, misérable, vois combien je » suis bon, je te pardonne. » Le bon cœur !

Jusqu'à je te pardonne, il dit tout durement.

La preuve qu'il a bien pardonné, c'est ce qu'il ajoute dans un autre Ouvrage publié depuis : « ô Muses ! imposez silence au dé- » testable *Coger*, Professeur de bavarderie » au College Mazarin, qui n'a pas été con- » tent des Discours moraux de *Bélisaire* & » de l'Empereur Justinien, & qui a écrit » de vilains Libelles diffammatoires contre » ces deux grands hommes. (*a*). »

O Muses ! imposez silence, &c. M. *Coger* n'a jamais fait de vers (*b*), & il y a long-

(*a*) *Princesse de Babylone.*

(*b*) Il en a fait de Latins, qui sont estimés, mais M. de *Voltaire* n'est pas sensé parler de ceux-là.

tems que les *Muſes* & l'honnêteté diſent à M. de *Voltaire* de n'en plus faire.

Profeſſeur de Bavarderie, &c. Ne diroit-on pas que M. de *Voltaire* a étudié dans cette école, & que l'Ecolier y a ſurpaſſé le Maître ?

Qui n'a pas été content des Diſcours, &c. Il a cela de commun avec bien d'autres Lecteurs. Ce n'eſt pas le nom des perſonnages qui en impoſe, c'eſt la maniere dont on les fait parler.

Et qui a écrit des Libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes. Si l'*Examen de Bélisaire* publié par M. l'Abbé *Coger* eſt un *Libelle*, comment nommera-t'on les Ecrits de M. de *Voltaire* contre M. l'Abbé *Coger* ?

CHAPITRE XVI.

M. LARCHER.

M. de *Voltaire* qui a parlé ſur tout, auroit dû ſavoir qu'il faut être ſoi-même inſtruit de tout avant d'entreprendre d'en inſtruire les autres. *Sumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam viribus.* S'il eût été bien convaincu de cette maxime, il n'auroit pas donné ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire*, où il eſt Philoſophe, à ſon ordinaire, aux dépens de la raiſon & de la vérité. Les erreurs qui fourmillent dans cet Ouvrage, porterent M. *Larcher* à en publier une Critique ſous le titre de *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire* (a), où il démontre que l'Hiſtorien philoſophe, ou le Philoſophe hiſtorien, n'a préſenté au Public qu'un tiſſu de men-

(a) Cet Ouvrage dont M. *Larcher* donna une ſeconde Edition en 1769, forme un vol. *in*-8°. de 414 pages, & ſe trouve chez *Hériſſant* fils, Libraire, rue S. Jacques.

ſonges groſſiers, de contradictions choquantes, de larcins mal-adroits & de ridicules inepties.

Une telle entrepriſe devoit lui atirer néceſſairement les anathêmes de M. de *Voltaire*; auſſi ne les lui a-t'il pas ménagés dans ſa Réponſe intitulée, *Défenſe de mon Oncle.* Il faut que ce Neveu reſpecte bien peu le Public pour employer des termes auſſi infâmes, que ceux dont il ſe ſert pour défendre un Oncle qui apparamment ne connoiſſoit pas plus les bienſéances que lui. Il ſeroit à ſouhaiter que de telles familles fuſſent placées où elles doivent être; on n'aura pas de peine à deviner le logement qu'elles méritent.

Ce n'eſt qu'à regret que nous allons mettre ſous les yeux du Lecteur ces lambeaux de corruption. Pourquoi M. de *Voltaire* nous y force-t'il? Notre but a toujours été de faire connoître que cet homme qui prétend inſtruire les ſiécles, eſt très-propre à faire rougir le nôtre par l'excès de ſes emportemens.

« Remarquez, s'il vous plaît, mon cher

» Lecteur, la malice du Paillard (*a*) qui ou-
» trage ſi clandeſtinement la mémoire de
» mon Oncle (*b*)..... Notre infâme dé-
» bauché cherche un ſubterfuge (*c*)....»
Enſuite s'adreſſant à M. *Larcher* lui-même:
» il pourra bien t'arriver, lui dit-il, pareille
» avanture, qu'à feu M. *Deſchauffour*; l'Abbé
» *Desfontaines* l'eſquiva (*d*).

» C'eſt une choſe remarquable dans l'Hiſ-
» toire de l'Eſprit humain, que tant d'Ec-
» crivains folliculaires ſoient des Sodomi-
» tes. J'en ai cherché ſouvent la raiſon; il
» m'a paru que les Folliculaires ſont pour
» la plupart des craſſeux chaſſés des colleges,
» qui n'ont pû parvenir à être reçus dans la
» compagnie des dames,.....,

(*a*) Nous renvoyons au Chap. de M. *le Franc de Pompignan*, où l'on verra de quelle maniere cet Oncle incomparable ſe tira d'affaires, & les belles choſes qu'il répondit avant de produire les autres belles choſes que nous offrons ici au Lecteur.

(*b*) *Défenſe de mon Oncle*, Chap. 3.

(*c*) *Ibid*, Chap. 3.

(*d*) Chap. 5.

» Il ne manque plus au barbare ennemi » de mon Oncle, que le péché de beſtialité ; » il en eſt enfin convaincu (*a*).

Et dans un autre Ouvrage, il dit, en s'adreſſant aux Muſes, » (*b*) mettez un bail- » lon au pédant *Larcher*, qui ſans ſavoir un » mot de l'ancien Babylonien ..... a l'im- » pudence de ſoutenir, &c. ..... ce liber- » tin de College, votre ennemi & celui de » la pudeur, accuſe les belles Egyptiennes » de Mendès, de n'avoir aimé que des » boucs, ſe propoſant en ſecret par cet » exemple, de faire un tour en Egypte, » pour avoir enfin de bonnes avantures..... » Dans l'eſpérance de s'introduire auprès de » quelque vieille, il inſinue que notre in- » comparable *Ninon*, à l'âge de 80 ans..... » Muſes, filles du Ciel, votre ennemi *Lar- cher* fait plus. Il ſe repand en éloquence » ſur la pédéraſtie ; il oſe dire que tous les » Bambins de Babylone ſont ſujets à cette » infamie. Il croit ſe ſauver en augmentant » le nombre des coupables, &c. »

(*a*) Chap. 7.

(*b*) *Princeſſe de Babylone.*

Qu'on n'attende point des réflexions ſur ces traits d'abomination & de délire. Il ne nous en vient qu'une, c'eſt qu'on ſe prive de tout droit à la gloire pour les belles choſes qu'on a pu dire, quand on s'avilit juſqu'au point d'en produire d'auſſi dégoutantes.

CHAPITRE XVII.

M. GRASSET DE GENEVE.

En voici un auquel M. de *V.* n'a rien dit, à la vérité, mais contre lequel il a voulu beaucoup faire. Le récit de cette querelle fera connoître l'humanité de l'Apôtre de la Tolérance, & le zele avec lequel il s'attache à conformer ſes actions aux beaux ſentimens & aux ſublimes maximes qu'il débite avec tant d'emphaſe. Voici le fait.

On publia à Genève, en 1758, une Lettre de M. de *Voltaire*, adreſſée à M. *Tiriot*, dans laquelle *Calvin* & ſes Sectateurs étoient fort mal traités. Les Genevois en furent ſi mécontens, qu'ils compoſerent à ce ſujet pluſieurs Ecrits où M. de *Voltaire* étoit violemment attaqué. On ne ſe contenta pas de répondre à ſa Lettre à M. *Tiriot*; on l'attaqua encore ſur ſa *Défenſe de Milord Bolingbroke*, & ſur quelques autres Ouvrages qu'il venoit de publier. Le ſieur *François Graſſet* raſſembla, dit-on, ces différentes pieces, y ajouta un Mémoire contre

M.

M. *Saurin*, de l'Académie des Sciences, & fit imprimer le tout ſous le titre de *Guerre de M. de Voltaire.* A peine celui-ci en fut-il inſtruit, que, pour ſe juſtifier auprès des Genevois, il compoſa un Mémoire dans lequel il déſavouoit la plus grande partie de la Lettre adreſſée à M. *Tiriot*, & la *Défenſe de Milord Bolingbroke*, qu'il regardoit comme un Ecrit formel contre la Religion, qu'on ne pouvoit, diſoit-il, publier ni attribuer à quelqu'un ſans crime; il le terminoit par une ſortie violente contre le nommé *Graſſet*, qu'il regardoit comme l'Editeur de toutes ces différentes critiques où il étoit ſi peu ménagé. Il déchargea toute ſa colere ſur ce Genevois; il écrivit contre lui à tous ceux qui pouvoient l'obliger; & ayant appris que le célebre M. de *Haller* le protégeoit, il ne craignit point de lui adreſſer la Lettre ſuivante.

Lettre de M. de VOLTAIRE à M. de HALLER.

« VOICI, Monsieur, un petit certifi-
» cat (*a*) qui peut servir à faire connoître
» *Grasset* pour lequel on demande votre

(*a*) Voici le beau certificat qui accompagnoit cette belle Epitre.

« Nous soussignés déclarons que le nommé *Fran-*
» *çois Grasset* nous ayant volé pendant l'espace de dix-
» huit ans, ou à-peu-près, qu'il nous a servi en qua-
» lité de Commis; le magnifique Conseil nous fit de-
» mander, en 1756, une Déclaration de tout ce qui
» s'étoit passé; que nous nous conformâmes à cet
» ordre & la donnâmes à M. l'Auditeur de Norman-
» die, en l'accompagnant de toutes les pieces qui
» pouvoient constater ses friponneries; ensuite de
» quoi le mi-Conseil le décréta de prise de corps.
» A Genève, le 12 Février 1759. *Signés*, LES FRERES
» CRAMMER. » Cette Déclaration faite à la sollicitation du très-tolérant M. de *Voltaire*, fut envoyée à plus de cent personnes de Lausanne, où le sieur *Grasset* étoit alors. On poussa le zele jusqu'à l'envoyer à l'Académie de cette Ville, avec cette adresse, *à MM. les Recteurs & Membres de l'Académie de Lausanne.*

» protection. Ce malheureux a fait impri-
» mer à Lausanne un Libelle abominable
» contre les Mœurs, contre la Religion,
» contre la paix des Particuliers, contre le
» bon ordre. Il est digne d'un homme de
» votre probité & de vos grands talens, de
» refuser à un Scélérat une protection qui
» honororeroit les gens de bien. J'ose comp-
» ter sur vos bons offices, ainsi que sur
» votre équité. Pardonnez à ce chifon de pa-
» pier; il n'est pas conforme aux usages al-
» lemands; mais il l'est à la franchise d'un
» François qui vous révere plus qu'aucun
» Allemand.

» Un nommé *Lerveche* ou *Perveche*, ci-de-
» vant Précepteur de M. *Constant*, est Au-
» teur d'un Libelle sur feu M. *Saurin*. Il m'a
» écrit deux ou trois Lettres anonymes sous
» votre nom. Tous ces gens-là sont si mi-
» sérables, qu'ils sont bien indignes qu'un
» homme de votre mérite soit sollicité en
» leur faveur.

» Je saisis cette occasion de vous assurer
» de l'estime & du respect avec lequel je
» serai toute ma vie, &c. »

Voici la Réponſe que lui fit M. de *Haller*. On jugera par elle ſi les Philoſophes déclamateurs ſont toujours les vrais Philoſophes.

Lettre de M. de HALLER *à M. de* VOLTAIRE.

« J'AI été véritablement affligé de la » Lettre dont vous m'avez honoré. Quoi ! » j'admirerai un homme riche, indépen- » dant, maître du choix des meilleures So- » ciétés, également applaudi par les Rois » & par le Public, aſſuré de l'immortalité » de ſon nom, & je verrai cet homme per- » dre le repos, pour prouver qu'un Tel a » fait des vols, & qu'un Tel autre n'eſt pas » convaincu d'en avoir fait !

» Il faut bien que la Providence veuille » tenir la balance égale pour tous les hu- » mains : elle vous a comblé de biens ; elle » vous a accablé de gloire, il vous falloit » des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en » vous rendant ſenſible.

» Les perſonnes dont vous vous plaignez, » perdroient bien en perdant la protection » d'un homme caché dans un coin du » Monde, & charmé d'être ſans influences

» & ſans liaiſons. Les loix ont ſeules ici le
» droit de protéger le Citoyen & le Sujet.
» M. *Graſſet* eſt chargé des affaires de mon
» Libraire. J'ai vu M. *Léveſche-la-Roche*
» chez un Exilé, M. *May*, que j'ai viſité
» quelquefois depuis ſa diſgrace, & qui
» paſſoit ſes dernieres heures avec ce Mi-
» niſtre.

» Si l'un ou l'autre a mis mon nom ſur
« des Lettres anonymes; s'il a laiſſé croire
» que nos relations ſont plus intimes, il
» aura vis-à-vis de moi des torts que vous
» ſentez avec trop d'amitié.

» Si les ſouhaits avoient du pouvoir, j'en
» ajouterois un aux bienfaits du deſtin. Je
» vous donnerois de la tranquillité, qui
» fuit devant le génie qui ne la vaut pas par
» rapport à la Société, mais qui vaut bien
» davantage par rapport à vous-même: dès-
» lors l'homme le plus célebre de l'Europe
» ſeroit auſſi le plus heureux.

» Je ſuis avec l'admiration la plus par-
» faite, &c. »

Nous pourrions citer pluſieurs pareils tours d'adreſſe de M. de *Voltaire*, des milliers de Lettres qu'il a adreſſées à des per-

ſonnes en place, pour nuire à des particuliers qui avoient eu le malheur de lui déplaire, le tout pour l'honneur des Lettres & le bien de l'humanité; mais notre intention n'eſt pas de trop groſſir cet Ouvrage. Nous laiſſons à M. de *Voltaire* la honte de l'inutilité de ſes tentatives; nous lui laiſſerions même la honte du ſuccès, ſi nous ne ſavions qu'il a trouvé très-ſouvent de vrais Philoſophes, où il déſiroit de trouver des Gens auſſi peu Philoſophes que lui.

CHAPITRE XVIII.

Ce Chapitre ne contiendra que quelques traits lancés contre plusieurs Ecrivains, que M. de Voltaire *a fêtés à sa maniere dans ses différentes Légendes. Il peut s'en trouver parmi eux quelques-uns dont le mérite littéraire ne soit point à l'épreuve d'une critique raisonnable ; mais sans prétendre justifier leurs talens, nous nous contenterons de dire que l'Apôtre de la Philosophie ne les a maltraités, que parce qu'ils ont publié des Ouvrages où l'on respectoit peu cette Philosophie dont il se croit le héros. Nous nous bornerons à indiquer légerement les motifs plus particuliers qui ont égayé sa verve ou échauffé sa bile.*

§ I.

M. GRESSET.

De vers, de prose & de honte étouffé,
Je rencontrai *Gresset* dans un caffé,
Gresset doué du double privilege
D'être au College un bel Esprit mondain,
Et dans le monde un homme de College ;

Gresset dévôt ; long-tems petit badin,
Sanctifié par ses Palinodies ;
Il prétendoit avec componction,
Qu'il avoit fait jadis des Comédies
Dont à la Vierge il demandoit pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable.
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,
Pour consommer cet œuvre du Démon (*a*).

Ce trait de satyre dont l'agrément ne sauroit faire pardonner l'injustice, n'a d'autre fondement qu'une Lettre par laquelle cet Auteur annonça qu'il renonçoit au Théâtre. M. de *Voltaire* qui se croît obligé de venger tous les genres de Littérature, & qui pouvoit cependant se dispenser de tant de zele pour la Comédie, ne pardonna point à l'Auteur du *Vert-Vert*, cet acte public de renonciation qui fut inséré dans tous les Journaux.

(*a*) *Le Pauvre Diable.*

Il prétendoit avec camponction
Qu'il avoit fait jadis des Comédies
Dont à la Vierge il demandoit pardon.

M. de *Voltaire* ne demandera point pardon à la Vierge d'avoir fait les ſiennes : il n'eſt pas aſſez dévot ; mais s'il étoit raiſonnable, il en demanderoit pardon à *Thalie* Ses Comédies en effet ſont les plus minces de ſes Ouvrages littéraires ; elles ne ſont pour la plupart, que des Romans dialogués. Quand on en a fait de pareilles, on devroit être indulgent pour celles des autres.

Greſſet ſe trompe, il n'eſt pas ſi coupable.

C'eſt l'Auteur du *Temple du Goût* qui ſe trompe lui-même. Le Public a gouté & goutera toujours *Sidney* & le *Méchant* ; mais l'*Indiſcret*, *la Prude*, *Socrate*, *la Femme qui a raiſon*, l'*Ecoſſaiſe*, *Charlot ou la Comteſſe de Givry* n'obtiendront jamais des éloges que quand M. de *Voltaire* prendra un nom de guerre pour les louer, ſelon ſon noble uſage.

§. II.

M. TRUBLET.

Il travailloit au Journal Chrétien, c'eſt d'abord un grief; mais ce qui en eſt un plus grand, il avoit dit dans ſon *Eſſai ſur divers ſujets de Littérature & de Morale.* « Le *Télémaque* eſt encore plus lû que la *Henriade ;* non qu'il vaille mieux, mais il eſt en proſe. La *Henriade* en eſt plus belle, plus admirable, plus étonnante d'être en vers; le *Télémaque* en eſt plus agréable d'être en proſe. On a oſé dire de la *Henriade*, & on l'a dit ſans malignité : *Je ne ſais pourquoi je baille en la liſant.* On a encore appliqué à ce Poëme le mot de *la Bruyère* ſur l'Opéra. *Je ne ſais pas comment l'Opéra, avec une muſique ſi parfaite & une dépenſe toute royale a pu réuſſir à m'ennuyer ;* & l'on a dit : *Je ne ſais pas comment la Henriade avec une poéſie & une verſification ſi parfaites, a pû réuſſir à m'ennuyer.* »

C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour s'attirer des anathêmes. Ils ſont gais, nous en conviendrons, mais très-peu juſtes, ſelon *la louable* coutume du grand perſiffleur.

L'Abbé *Trublet* avoit alors la rage
D'être à Paris un petit perſonnage ;
Au peu d'eſprit que le bonhomme avoit,
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervoit ;
Il entaſſoit adage ſur adage ;
Il compiloit, compiloit, compiloit,
On le voyoit ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avoit jadis entendu dire ;
Et nous laſſoit ſans jamais ſe laſſer :
Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous penſâmes.
Lûmes beaucoup & rien n'imaginâmes. (a)

Ceux qui ont lu les Eſſais de Morale & de Littérature de feu M. l'Abbé *Trublet*, ſeront plus équitables Ils ne pourront refuſer à cet Auteur un jugement ſain, un eſprit de critique toujours juſte & quelquefois profond, un ſtyle clair, méthodique, correct & élégant. S'il n'a pas toujours le mérite de dire des choſes neuves, il a celui de les exprimer avec goût & d'une maniere également inſtructive & ingénieuſe.

(a) *Le Pauvre Diable.*

On le voyoit ſans ceſſe écrire, écrire,
Ce qu'il avoit jadis entendu dire.

Quelques jaloux du mérite littéraire de M. l'Abbé *Trublet* l'accuſerent d'avoir puiſé dans les converſations de M. *de la Mote* & de M. *de Fontenelle*, la plus grande partie de ſes Eſſais de Morale & de Littérature; mais qui ne voit pas que cette imputation eſt auſſi fauſſe qu'elle eſt ridicule? Il faut cependant convenir que l'Auteur des *Eſſais* qui prétend qu'on ne peut lire la Henriade ſans ennui, n'a fait en cela que répéter,

Ce qu'il avoit jadis entendu dire

à *la Mote*, à *Fontenelle* & à pluſieurs autres Ecrivains.

Lûmes beaucoup & rien n'imaginâmes.

M. de *Voltaire* qui a ſi ſouvent inventé d'après les autres, & qui n'a fait, le plus ſouvent, que colorier & verniſſer leurs idées, eſt-il en droit de s'égayer ſur le défaut d'imagination? D'ailleurs eſt-ce à un Critique, à un Moraliſte qui analyſe l'eſ-

prit & le cœur qu'on doit faire un pareil reproche ?

Voilà déjà deux Académiciens que M. de *Voltaire* attaque ; qu'il se plaigne après cela de ce qu'on manque de respect à l'Académie.

§. III.

LE PERE BERTIER.

Ce Jésuite étoit un de ceux qui travailloient avec le plus de succès au *Journal des beaux Arts*, connu sous le nom de *Trévoux*. M. de *Voltaire* qui n'entend raillerie sur rien de ce qui intéresse son amour-propre, s'offensa d'abord d'une plaisanterie de ce Journaliste, qui, rapportant dans ses feuilles une Lettre d'un jeune homme, dans laquelle on désignoit, tout bonnement, M. de *Voltaire*, par le seul titre de *digne Rival d'Homere & de Sophocle*, mit froidement en note, *nous ne le connoissons pas*. De plus, le P. *Bertier* s'étoit élevé avec force contre plusieurs endroits repréhensibles de l'*Essai sur l'Histoire Générale*. Enfin, il avoit dévoilé les ruses des Encyclopédistes & fait voir

que leur plan n'étoit autre chose que celui du Chancelier *Bacon*, exécuté pas *Chambers*, & ne laissoit jamais échapper l'occasion de relever leurs fautes, de combattre leurs erreurs, de faire connoître leurs plagiats.

Tous ces torts réunis ne méritoient-ils pas quelque honnêteté littéraire, de la part du grand Faiseur ? Il écrivit donc plusieurs Lettres contre lui, il l'injuria dans plusieurs de ses Préfaces, il lui lança des traits satyriques dans ses vers; non content de tout cela, il composa contre lui un Ouvrage sous le titre de la *Relation de la Maladie, de la Confession, de la Mort & de l'Apparition du Jésuite Bertier*, burlesque production qui communique par contagion, au Lecteur, le sommeil léthargique dont il prétend le malade attaqué.

§. IV.

M. L'ABBÉ MAKARTI.

ON lit dans une note de l'*Ode ſur l'Ingratitude*, ces mots édifians : « un » Abbé Irlandois, fils d'un Chirurgien de » Nantes, qui ſe diſoit de l'ancienne Mai- » ſon de *Makarti*, ayant ſubſiſté long-tems » des bienfaits de M. de *Voltaire*, & lui » ayant, en dernier lieu, emprunté deux » milles livres, s'aſſocia en 1732 avec un » Ecoſſois nommé *Ramſai*, & avec un Of- » ficier nommé *Mornay*; ils paſſerent tous » trois à Conſtantinople, & ſe firent cir- » concire chez le Comte de *Bonneval.* »

La note ſuivante tirée du Poëme de la Guerre de Geneve, eſt plus édifiante encore. « L'Abbé *Makarti*, Irlandois, Prieur en » Bretagne, Sodomite, Simoniaque, puis » Turc, emprunta, comme on ſait, à » l'Auteur de ce grave Poëme, deux mille » livres, avec leſquelles il alla ſe faire cir- » concire. Il a rechriſtianiſé depuis, & eſt » mort à Lisbonne. »

Nous ignorons ce qui peut avoir attiré ces complimens à cet Abbé ; nous nous contenterons de penſer qu'il devoit avoir du mérite ; qu'il avoit ſans doute fait quelque Ouvrage pour la Religion ou contre la Philoſophie ; & que M. de *Voltaire* ſe fait tort à lui-même, en reprochant un ſervice rendu, & peut-être qu'il n'avoit pas rendu.

§. V.

M CREVIER.

CET Auteur avoit combattu dans un de ſes Ouvrages quelques opinions de M. de *Monteſquieu*, que M. de *Voltaire* a tant critiqué lui-même ; mais comme ce dernier veut apparemment avoir à lui ſeul le privilége de blâmer ou de louer, il s'eſt déchaîné, à ce ſujet, contre M. *Crevier*, qu'il appelle « un mauvais Auteur d'une Hiſtoire » Romaine & d'une Hiſtoire de l'Univer» ſité, beaucoup plus fait pour la ſeconde » que pour la premiere. »

Il ne le traite pas mieux dans ſes vers.

Ce lourd *Crevier*, pédant, craſſeux & vain,

Prend hardiment la place de *Rollin*,
Comme un Valet prend l'habit de ſon Maître.....
Maître *Crevier* dans ſa peſante Hiſtoire
Qu'on ne lit point, condamne ſon talent, &c.

Nous ne dirons point que l'Hiſtoire Romaine par M. *Crevier*, ſoit un Ouvrage ſans défauts ; nous ne voulons que faire connoître que ce n'eſt pas ainſi qu'on doit traiter un Auteur, & ſurtout un Auteur qui a conſacré ſa vie à l'inſtruction de la Jeuneſſe. Ce Profeſſeur Emerite de l'Univerſité de Paris mort en 1765 à l'âge de 73 ans, fut l'Eleve de M. *Rollin* & ſon Succeſſeur. Il avoit hérité de ſon zele pour l'éducation de la Jeuneſſe, & d'une grande partie de ſes talens. « Il ſeroit à ſouhaiter, dit un Journaliſte » célebre, que tous les hommes rares trou» vaſſent de pareils Succeſſeurs, leur perte » ſeroit moins ſenſible. » *Obſerv. ſur les Ecrits Modernes. Tome.* 30.

CHAPITRE XIX.

M. VAUVENARGUES.

ON ne s'attendroit pas que M. de *Voltaire* qui a critiqué & déchiré tant d'Auteurs dignes des plus grands éloges, qui s'eſt efforcé d'abaiſſer le grand *Corneille*, qui a voulu réduire *Voiture* à quatre pages; *la Fontaine* à cinquante Fables; *Boileau* au Lutrin & à l'Art Poëtique; *Rouſſeau* le Poëte, à cinq ou ſix Odes, & a autant d'Epigrammes; qui s'eſt acharné à décrier les Piéces de *Crébillon*, les Œuvres de *Maupertuis*, de *Monteſquieu*, de *J. J. Rouſſeau*, &c. On ne s'attendroit pas, dis-je, qu'il s'aveuglât au point de donner des louanges exceſſives à quelques Auteurs de nos jours, qui ſont bien éloignés de les mériter. Nous pourrions en citer cent exemples; mais pour ne pas mortifier l'amour-propre de ces Ecrivains, nous nous bornerons à choiſir un Auteur mort depuis quelques années; ce ſera M. de *Vauvenargues*, ancien Capitaine au Régiment du Roi, qui, un an avant

qu'il mourut, publia (*a*) un Ouvrage qui a pour titre : *Introduction à la Connoiſſance de l'Eſprit humain, ſuivie de quelques Reflexions & de Maximes.* Il n'étoit alors âgé que de vingt-ſept ans. Nous ne prétendons point attaquer les vertus militaires & ſociales de cet Officier ; mais nous ne pouvons nous empêcher de rire à la vue des titres littéraires, ſur leſquels M. de *Voltaire* fonde ſon Eloge. C'eſt ainſi qu'il s'exprime dans une Apoſtrophe qu'il lui adreſſe dans ſon *Eloge Funebre des Officiers morts dans la Guerre de 1741.*

« Par quel prodige avois-tu, à l'âge de » vingt-cinq ans, la vraie Philoſophie & » la vraie Eloquence, ſans autre étude que » le ſecours de quelques bons livres ? Com- » ment avois-tu pris un eſſor ſi haut dans le » ſiécle des petiteſſes ? Et comment la ſim- » plicité d'un enfant couvroit-elle cette pro- » fondeur & cette force de génie ? »

Puis il ajoute : « le jeune homme qu'on » regrette ici, avec tant de raiſon, eſt M.

(*a*) C'étoit en 1746.

» de *Vauvenargues*, long-tems Capitaine au » Régiment du Roi. Je ne ſais ſi je me trom» pe (*a*), mais je crois qu'on trouvera dans » ſon Livre, plus de cent Penſées qui carac» tériſent la plus belle ame, *la plus profon» dément philoſophe*, la plus dégagée de tout » eſprit de parti. Que ceux qui penſent mé» ditent les maximes ſuivantes :

» *La raiſon nous trompe plus ſouvent que la* » *Nature.* »

Cette Penſée eſt auſſi vieille qu'elle eſt fauſſe. Les paſſions viennent de la Nature, & ce ſont les paſſions qui aveuglent la raiſon. M. de *Vauvenargues* le prouveroit lui-même, ſi l'on vouloit l'en croire dans la ſeconde Penſée que vous citez. La voici :

« *Si les paſſions ſont plus de fautes que le* » *jugement ; c'eſt, par la même raiſon, que* » *ceux qui gouvernent ſont plus de fautes que* » *les hommes privés.* »

(*a*) Oui, vous vous êtes trompé. On verra ſi la profonde Philoſophie ſe trouve dans les Penſées qu'il rapporte de cet Auteur.

Quel galimathias !..... Malheur à ceux qui ſont gouvernés par leurs propres paſſions ! Un tel gouvernement eſt fait ſans doute pour occaſionner beaucoup de fautes ; mais nous ne voyons pas que ce ſoit une raiſon pour que ceux qui gouvernent faſſent plus de fautes que les hommes privés.

« *Les grandes Penſées viennent du cœur.* »

Il ne vient du cœur que des ſentimens ; les ſentimens produiſent quelquefois, à la vérité, de grandes penſées, comme les grandes penſées échauffent & élevent les ſentimens ; mais c'eſt s'expliquer très-mal, que de dire que les grandes penſées viennent du cœur, qui n'eſt pas la faculté de penſer.

« *La fermeté ou la foibleſſe à la mort, dépend de la derniere maladie.* »

Dans quel ſens M. de *Vauvenargues* a-t'il pris cette penſée ? Si c'eſt dans un ſens philoſophique, elle eſt abſurde, pour ne rien dire de plus ; ſi c'eſt dans le ſens qu'elle offre naturellement, elle eſt fauſſe. Les ames

dont la fermeté eſt fondée ſur les motifs & les eſpérances de la Religion, ſont indépendantes de tous les genres de maladie : les ames foibles & dépourvues de principes ont une maladie habituelle qui les rend ou durs ou ſtupides a la mort.

« *La penſée de la mort nous trompe, car elle* » *nous fait oublier de vivre.* »

Quelle étrange Philoſophie ! La penſée de la mort ne trompe point, puiſqu'elle a un objet certain ; elle ne fait pas non plus oublier de vivre, puiſque ſon effet eſt de nous apprendre au contraire à bien vivre, à bien employer le tems ; de plus, elle nous accoutume à ne pas trop nous attacher aux choſes que nous devons quitter. Comment peut-on appeller cela une erreur, fruit de la penſée de la mort ?

« *La plus fauſſe de toutes les Philoſophies,* » *eſt celle qui ſous prétexte d'affranchir les* » *hommes des embarras des paſſions, leur con-* » *ſeille l'oiſiveté.* »

On pourroit dire que la plus fauſſe de

toutes les Philoſophies, eſt celle qui raiſonne ainſi. Quel Philoſophe a jamais *conſeillé l'oiſiveté ?* Les paſſions peuvent-elles être oiſives ? Le moyen de s'en affranchir conſiſte-t'il dans la premiere choſe qu'elles détruiſent ?

« *Nous devons peut-être aux paſſions les plus* » *grands avantages de l'eſprit.* »

Cette penſée auroit beſoin d'être développée dans un certain ſens ; dans un autre ſens, elle eſt ſi peu neuve, que le *peut-être* eſt très déplacé.

« *Ce qui n'offenſe pas la Société, n'eſt pas* » *du reſſort de la Juſtice.* »

Voſcius, *Puffendorf*, *Monteſquieu* l'avoient dit avant M. de *Vauvenargues*, & l'expérience l'avoit fait connoître avant *Voſcius*, *Puffendorf* & *Monteſquieu*. Nous ne parlons ici que pour le droit humain.

« *Quiconque eſt plus ſévere que les loix eſt un* » *Tyran.* »

Encore du louche, & à quoi cela revient-

il ? Si c'eſt dans les châtimens, par-tout où il y a de bonnes loix, on ne renchérit pas ſur les peines ; ſi c'eſt dans le cours de la Société, cela eſt faux. Les loix ne puniſſent ni les Ingrats, ni les Indiſcrets, ni les Menteurs, ni les Orgueilleux, ni les Poltrons, &c. ſera-t'on Tiran pour exiger des hommes de la bravoure, de la modeſtie, de la véracité, de la diſcrétion ? Il eſt bon que les mœurs ſoient plus ſéveres que les loix.

Voilà pourtant les ſublimes maximes que M. de *Voltaire* a extraites de l'*Introduction à la connoiſſance de l'Eſprit humain*, où eſt *cette profondeur & cette force de génie*, qu'il annonce avec tant d'emphaſe ? Il eſt à croire cependant qu'il n'a pas choiſi les moins bonnes Penſées de cet Ouvrage ; que doit-on penſer des autres ? Un homme d'eſprit un peu trop crédule, ſe plaignoit, il y a quelque-temps, d'avoir acheté ce Livre d'après les éloges que M. de *Voltaire* lui a prodigués. Quelle fût ſa ſurpriſe, lorſqu'après l'avoir lû, il n'y trouva rien de ſublime, rien de neuf, & preſque rien de vrai. Cependant, M. de *Voltaire* nous dit, avec

aſſurance

assurance, « qu'il ne connoît pas de Livre » qui soit plus capable de former une ame » bien née, & digne d'être instruite. J'ignore, » ajoute-t'il, si jamais aucun de ceux qui se » sont mêlés d'instruire les hommes, a rien » écrit de plus sage que son Chapitre sur le » Bien & sur le Mal moral. »

Le Chapitre sur le Bien & sur le Mal moral, est comme tout le reste, & nous finissons celui-ci en disant que M. de *Voltaire* est aussi aveugle & aussi partial dans ses éloges, qu'il est outré & injuste dans ses critiques.

CHAPITRE XIX.

M. L'ABBÉ RIBALLIER,

Grand Maître du College Mazarin, & Syndic de la Faculté de Théologie.

ON connoît ce vers de *Virgile*,

Tantæ ne animis cœleſtibus iræ!

Et la traduction qu'en a fait *Deſpréaux*,

Tant de fiel entre-t'il dans l'ame des Dévots!

Ne peut-on pas dire, avec raiſon, que la ſenſibilité philoſophique renchérit encore ſur celle des Dévots, & même ſur celle des Dieux dont parle l'Auteur de l'*Enéide*? Ces Eſprits céleſtes qui affichent avec tant d'emphaſe la tolérance & les grands ſentimens, ne ſauroient ſouffrir, ſans ſe venger, le moindre affront, pas même ceux qu'ils s'attirent par leurs indiſcrétions. C'eſt ce qui a paru dans mille circonſtances, & principalement à l'occaſion de la *Cenſure de Béliſaire*, par la Faculté de Théologie. M. *Riballier*, en ſa

qualité de Syndic de cette Faculté, ſe vit obligé de préſider à la Cenſure de ce Livre. Auſſitôt voilà le Général de l'Ordre philoſophique tout en feu ; il dreſſe ſes batteries & cherche à ſe venger ſur un des principaux Membres de la Sorbonne, de l'injure qu'un de ſes Eleves a reçue du Corps entier ; il ſe déchaîne contre ce Docteur avec autant d'indécence que d'injuſtice ; il ne laiſſe point échapper l'occaſion de lancer contre lui quelque trait ; & dans tous ſes Ouvrages, il le dépeint comme un Fanatique perſécuteur.

Nous ſavons néanmoins très-poſitivement que M. l'Abbé *Riballier* porta dans l'affaire de M. *Marmontel*, toute la modération & toute la prudence convenables. Ennemi, par caractere, de la rigueur & des éclats, il ne fit que ſe prêter à un devoir dont il ne pouvoit ſe diſpenſer par ſa place, en laiſſant à l'Auteur qu'on alloit cenſurer les moyens de s'épargner des déſagrémens.

Cependant M. de *Voltaire* n'a pas craint de mettre dans la bouche de cet homme ſage, reſpecté de ſon corps & honoré de

la confiance de la Cour, toutes les extravagances que son esprit imagine avec tant de fécondité. C'est ainsi qu'on peut regarder le Discours d'Energumene qu'il lui fait tenir dans les *Honnêtetés Théologiques*. On croiroit que l'Auteur le fait parler dans une assemblée de Philosophes ; car il n'y a que des Philosophes qui puissent tenir ou entendre ce langage. Nous ne rapporterons pas ce fratras d'impertinences & d'absurdités ; il suffit d'en présenter le début pour en donner une idée. Voici donc comment s'annonce cette admirable Prosopopée.

« Le Syndic *Ribaud*, *Ribaudier* ou *Ribalier*, je ne sais lequel, est le premier qui » sonne l'allarme [au sujet de *Bélisaire*], » comme l'exigeoit le devoir de sa charge. » Il dépêche à tous les sages Maîtres [les « Docteurs de Sorbonne], son domestique » fidele, le Régent Cogé, dit *coge pecus*, » & le troupeau s'assemble. Le Sindic arrive » hors d'haleine. Après avoir soufflé pen» dant un instant, il prend la parole, & » expose la chose en ces termes. Premiére» ment, Messieurs, &c. »

Reconnoîtroit-on à ce ſtyle la dignité d'un Chef d'Ordre, du Patriarche de la Philoſophie? Ces alluſions, ces parodies de nom, ces plaiſanteries ne ſont-elles pas d'un grand goût?..... Ne pourroit-on pas dire avec plus de vérité, que c'eſt le vieux de la *Montagne* qui dépêche continuellement les D*** D*** les D*** non pas à tous *les ſages Maîtres*, mais à tous les Maîtres fous? Avec quelle autorité ce Vieillard né dit-il pas en effet, du pied des Alpes, à chacun de ſes Subſtituts, *coge pecus*, raſſemblez le troupeau; c'eſt-à-dire, raſſemblez les Superficiels, afin qu'il me croyent profond; les Eſprits crédules, afin qu'ils comptent ſur ma parole; les Ignorans, afin qu'ils me jugent univerſel; les Sots, en un mot, afin qu'ils adoptent mes rêveries comme des découvertes, mes principes comme des oracles, mes déciſions comme des ſentences, mes menſonges comme des vérités, mes quolibets comme de bonnes plaiſanteries.

Le Diſcours qu'on met dans la bouche du Syndic de la Sorbonne, eſt digne de cette eſpèce d'Exorde. Il eſt compoſé de

cinq mortels Paragraphes que nous épargnerons au Lecteur. On le termine par faire dire à M. *Riballier*, devant les Docteurs de Sorbonne assemblés pour délibérer sur l'Ouvrage de M. *Marmontel*, qu'il composera une critique de *Bélisaire*, où il calomniera l'Auteur; qu'il la commencera par une analyse très-infidele du Livre ; qu'il en altérera tous les passages ; qu'il les transposera, afin d'en dénaturer le sens & les expressions. « Mon » domestique *Cogé*, lui fait-on conclure, » qui régente la Rhétorique aux Quatre-» Nations, & qui a étudié la Théologie » dans l'Eglogue *Formosum Pastor Coridon*, » & la politesse, dans *Juvenal*, paroîtra » avoir fait ce Libelle. Si je le donnois sous » mon nom, je ne pourrois pas en être le » Censeur, & il ne s'en trouveroit aucun » qui voulut l'approuver ..... Il est » vrai que cette petite fourberie pourra me » couvrir d'opprobre auprès de ce qu'on » appelle d'*honnêtes Gens*; mais quand il » s'agit de nuire & de se venger, un Théo-» logien doit braver l'ignominie.

Je réponds de *cogè pecus*, il ne craint ni

» la honte ni l'indignation publique ; il s'y » exposera avec plaisir pour nous servir : » & lorsqu'il en sera couvert, je crois que » vous ne refuserez pas, Messieurs, de lui » accorder le bonnet; il l'aura bien mérité. » Ainsi parla le Syndic, & ce ne fut qu'un cri » d'applaudissement dans toute l'assemblée. »

Quand on veut décrier les Gens dans des Libelles, il faut employer du moins plus de vraisemblance, & les faire parler d'une maniere plus conforme à leur caractere & à leur place. C'est apparemment en faveur de la fine plaisanterie que M. de *Voltaire* se permet ici cette irrégularité.

Mon domestique Coger. Nous ne releverons point l'indécence de cette expression ; c'est la maniere du Peintre. Quand on traite J. B. *Rousseau* de *Scélérat* & de *Monstre* ; l'Abbé *Desfontaines*, de *Pédant* & de *Bouc ;* M. de *Maupertuis*, de *Cuistre* & d'*Ecolier ;* M. de la *Beaumelle*, de *Prédicant* & de *Polisson ;* l'Evêque *Warburton*, d'*Impie* & de *Crocheteur ;* M. de *Pompignan*, d'homme *extravagant* & de *plat Auteur ;* son frere, l'Evêque du Puy, d'*Ignorant* & de *Calomniateur ;*

Jean-Jacques Rouſſeau, de *Gredin* & de *Chien barbet*; M. *Fréron*, de *Maraud* & de *Giton*; M. *Vernet*, d'*Hypocrite* & de *Magot*; M. *Larcher*, de *Pédéraſte & de fauſſaire*; M. l'Abbé *Nonote*, de *Coquin & de-Fils d'une Blanchiſſeuſe & d'un Scieur de bois*; M. l'Abbé d'*Eſ****, de *Laquais* & de *fils de Laquais*; M. l'Abbé *Makarti*, d'*Eſcroc* & d'*Apoſtat*, &c. On peut traiter un Profeſſeſſeur de Rhétorique de l'Univerſité de Paris, de *Domeſtique*, ſans que le Lecteur y faſſe la moindre attention. Tous les termes ſont égaux pour un Ecrivain qui confond toutes les notions.

Qui a étudié la Théologie dans l'Eglogue Formoſum Paſtor, *& la Politeſſe dans Juvenal.* Si M. l'Abbé *Coger* a appris la Théologie dans une Eglogue de *Virgile*, c'eſt ſans doute parce que M. de *V.* avoit appris la Phyſique dans l'Apocalypſe commentée par *Newton*. Quant à la Politeſſe, on ne ſait trop où M. de *Voltaire* l'a étudiée; mais le ſtyle qu'il employe depuis quelque-tems feroit croire que c'eſt dans le Livre intitulé, *le moyen de parvenir*, & que ſon Profeſſeur en cette partie ſe nommoit auſſi *pecus*.

*Il eſt vrai que cette petite fourberie pourra me couvrir d'opprobre auprès de ceux qu'on appelle d'*honnêtes-gens ; *mais quand il s'agit de nuire & de ſe venger, un Théologien doit braver l'ignominie.*

M. l'Abbé *Riballier* n'eſt pas dans le cas d'employer de pareils manéges. Il n'appartient qu'à M. de *Voltaire* de faire uſage de ces tours d'adreſſe. Tant d'Ouvrages ſous des noms ſuppoſés ; les noms de l'Abbé *Bazin*, de *Guillaume Vadé*, de *Jérôme Carré* ; les noms de Quakre, de Ruſſe, de Chinois, de Miniſtre Proteſtant, d'Evêque même, lui ont ſervi à débiter, *incognito*, tant d'impertinences, qu'il ne lui eſt plus permis, ni d'imputer aux autres ces honnêtes ſupercheries, ni de les condamner s'ils étoient capables de les employer à ſon exemple. Qu'il garde donc pour lui l'*opprobre* dont *ces petites fourberies peuvent couvrir auprès des honnêtes-gens* ; qu'il tâche au contraire, de ſe faire pardonner par les *honnêtes-gens* ces ſortes de *fourberies*, que les *honnêtes-gens* n'ont pas oubliées ; qu'il apprenne enfin, que puiſqu'il a le front de reprocher aux Théologiens de *braver l'ignominie quand*

il s'agit de nuire & de se venger, les Théologiens lui répondent avec plus de justice, que ce droit appartient, par privilége, aux Philosophes, & lui-même en servira de preuve.

Je réponds de coge pecus, *il ne craint ni la honte, ni l'indignation publique; il s'y exposera avec plaisir pour nous servir: & lorsqu'il en sera couvert, je crois que vous ne lui refuserez pas, Messieurs, de lui accorder le bonnet.*

Pour ce qui regarde de braver la honte & l'indignation publique, vous pourriez lui servir de modele, M. de *Voltaire*; mais il ne suivra point votre exemple. En attendant le bonnet que vous lui faites espérer, il n'a pas tenu à vous de lui en ôter un, auquel il fait honneur par ses mœurs & par ses talens. Vous savez bien à qui vous avez écrit, ô plus tolérant de tous les hommes, pour lui faire perdre sa place. Nous avons cité des traits de votre Eloquence; cette petite anecdote servira à l'histoire de vos procédés. Parlez, après cela, des Théologiens qui *bravent l'ignominie quand il s'agit de nuire & de se venger.* Vous avez acquis l'ignominie, & n'avez pû parvenir à la ven-

geance. Quel terrible échec pour un Syndic de Faculté ! Vous voilà d'abord déchu de trois Facultés, de la Faculté de nuire, de la Faculté d'en impoſer par vos délations & vos calomnies, & de la Faculté plus intéreſſante encore de pouvoir tenir ſecrettes, ou juſtifier vos honnêtes manœuvres.

Après cela nous nous croyons diſpenſés de rapporter les autres injures que M. de *Voltaire* prodigue à M. l'Abbé *Riballier*. Il l'a fait figurer de la même maniere dans la Piece de vers qui a pour titre : *les trois Empereurs en Sorbonne*, il ne la point oublié dans l'*Épitre à l'Empereur de la Chine*, & il ne l'oubliera pas vraiſemblablement dans ſes nouvelles productions. Mais M. *Riballier* pourra dire avec les honnêtes gens, que M. de *Voltaire* a attaqués, *his gloriamur inimicitiis.*

CHAPITRE XX.

M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

DEPUIS long-tems M. de *Voltaire* s'essaye à faire tous les personnages; jamais Arlequin n'en a tant joués que lui. Tantôt 1 Juif, tantôt 2 Quakre, tantôt 3 Prédicant, tantôt 4 Capucin, tantôt 5 Abbé, tantôt 6 Bachelier, tantôt 7 Avocat, tantôt 8 Médecin, tantôt 9 Apôtre, tantôt 10 Empereur, tantôt 11 Général d'Armée; tantôt *A*, 12 tantôt *B*, tantôt *C*, tantôt ceci, tantôt cela,

1 Sermon du Rabin *Akib.*

2 Lettres d'un Quakre à l'ami *Jean-George*, Evêque du Puy. 3 Homélies prononcées à Londres. Homélie du Pasteur Bourn. 4 Les Colimaçons du R. P. l'*Escarbotier*, Capucin indigne. 5. La Philosophie de l'Histoire, par l'Abbé *Bazin*. Lettre de M. l'Abbé de la *Landelle*. 6. Zapata, ou Questions d'un Bachelier. Conseils raisonnables à M. *Bergier*, par une Société de Bacheliers en Théologie. 7. Plaidoyer pour *Rámponeau*. Mémoire pour *Donat Calas*. Lettre d'un Avocat de Besançon à l'Ex-Jésuite *Nonote*. 8. Le Docteur *Akakia*. 9. Epître aux Romains. 10. Rescrit de l'Empereur de la Chine. 11. Discours aux Confédérés catholiques de Kaminiek en Pologne, par le Major *Kaiserling*. 12. l'*A*, *B*, *C*, Dialogue curieux.

& toujours Sicophante & Pantalon, il ſe coiffe enfin de la mître & veut jouer le rôle d'Archevêque.

C'eſt ſous le nom d'*Archevêque de Cantorberi*, qu'il adreſſe une *Lettre Paſtorale à M. l'Archevêque de Paris.* Nous n'inſiſterons pas ſur l'indécence d'un pareil procédé; nous ne nous attachons qu'au ridicule. On pourroit dire que le Docteur qui y parle, s'il n'eſt pas un vrai Paſteur, eſt du moins un vrai Pâtre, mais ce ſeroit une plaiſanterie à la *Voltaire.*

« J'ai reçu, Mylord, votre Mandement » contre le Grand *Béliſaire*, Général d'Ar» mée de *Juſtinien*, & contre M. de *Mar*» *montel*, de l'Académie Françoiſe, avec » vos Armoiries placées en deux endroits, » ſurmontées d'un grand chapeau, & ac» compagnées de deux pendans de quinze » houpes chacun; le tout ſigné *Chriſtophe*; » par Monſeigneur, *la Touche*, avec para» phe. »

L'Archevêque de Cantorberi annonce d'abord ſon peu de diſcernement & ſon ignorance de la Langue françoiſe. Ce n'eſt pas

contre le Grand Bélisaire, Général d'Armée de Justinien, qu'on a fait un Mandement; c'est contre le bavard *Bélisaire*, héros principal d'un mauvais Roman.

Ce n'est pas non plus *contre M. Marmontel de l'Académie Françoise :* il avoit déjà rétracté humblement ses maximes : on vouloit seulement avertir le Public qu'il ne devoit pas ajouter foi aux Homélies de ce Docteur ennuyeux.

Avec vos Armoiries placées en deux endroits, surmontées d'un grand chapeau, &c. L'Archevêque de Cantorberi est un grand Personnage; il s'attache aux grandes choses, & il a surtout le talent de les annoncer dignement.

« Nous ne donnons, nous autres, de » Mandemens, que sur nos Fermiers. « L'Archevêque de Cantorberi plaisante encore d'une maniere très-agréable. Il auroit pû adresser aussi sa Lettre à ses Fermiers. « Et je » vous avoue, Mylord, que j'aurois desiré » un peu plus d'humilité chrétienne dans vo- » tre affaire. » Et nous nous aurions desiré un peu plus de prudence dans votre Lettre. Vous ressemblez au Loup devenu

Paſteur ; votre langage vous fait connoître ; vous n'avez pas bien caché le bout de vos oreilles. Quand vous recommandez l'humilité, c'eſt le Loup qui prêche l'abſtinence.

« Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous » affectez d'annoncer dans votre titre, que » vous condamnez *M. Marmontel* de l'Aca- » cadémie Françoiſe. » Vous qui condamnez tout le monde, pouvez-vous être étonné de cela ? Mais encore une fois, ce n'eſt point M. *Marmontel* qu'on a condamné.

» Si ceux qui ont rédigé votre Mande- » ment, ont trouvé qu'un Général d'Ar- » mée de *Juſtinien* ne s'expliquoit pas en » Théologien congru de votre Communion, » il ſemble qu'il falloit ſe contenter de le dire » ſans compromettre un Corps reſpecta- » ble, compoſé de Princes du ſang, de Car- » dinaux, de Prélats comme vous, de Ducs » & Pairs, de Maréchaux de France, de » Magiſtrats & des Gens de Lettres les plus » illuſtres. » Humble Prélat, vous faites valoir, avec trop de complaiſance, les décorations du Corps que vous défendez. Apprenez qu'un Corps n'eſt jamais compromis par les imprudences d'un de ſes Membres,

de même que quelques Membres ne ſont pas moins dignes de blâme, magré l'eſprit de décence & d'honnêteté qui régne dans la plus grande partie du corps.

« Je penſe que l'Académie Françoiſe n'a » rien à démêler avec vos diſputes théolo- » giques. » Nous le penſons comme vous; mais pourquoi un Académicien s'ingére-t'il de faire le Théologien dans un Roman?

« Permettez-moi encore de vous dire que » ſi nous donnions des Mandemens dans de » pareilles occaſions, nous les ferions nous- » mêmes. » Mal-adroit Archevêque, que ne faiſiez-vous faire de même par un autre, cette Lettre auſſi mal-adroite que vous!

« J'ai été fâché que votre Mandataire ait » condamné cette propoſition de ce grand » Capitaine *Béliſaire*, *Dieu eſt terrible aux* » *Méchans, je le crois, mais je ſuis bon.* »

Votre Mandataire. Entendez-vous bien ce terme, vous qui êtes le Mandataire de *Béliſaire* avec qui vous n'avez rien de commun?

De ce grand Capitaine. Ambitieux Arche-

vêque, eſpérez-vous que ce *grand Capitaine* diſgracié rentrera en faveur, & que par reconnoiſſance, s'il eſt rappellé, il emploiera ſon crédit à protéger vos ſottiſes ?

Cette propoſition. On l'a condamnée parce qu'elle eſt fauſſe; on auroit pû la condamner auſſi comme étant abſurde. Que le *grand Capitaine Béliſaire* ſoit *bon* tant qu'il voudra, Dieu n'en ſera pas moins terrible aux Méchans; il eſt ridicule de prétendre inférer de ce que *Béliſaire* eſt bon, que Dieu ne doit point être terrible aux Méchans.

« Je vous aſſure, Mylord, que ſi notre » Roi, qui eſt le Chef de notre Egliſe, di- » ſoit, *je ſuis bon*, nous ne ferions point » de Mandement contre lui. » Un Roi ne le dira jamais dans le même eſprit & avec les accompagnemens que *Béliſaire.*

« *Je ſuis bon*, veut dire, ce me ſemble, » partout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le » bien, j'aime la juſtice, je veux que mes » Sujets ſoient heureux. ».

Ingénieux Archevêque, vous avez très-bien deviné. Que ne dites-vous toujours de même, & ſur-tout que ne dites-vous toujours vrai, en tenant ce langage.

« Nous ne voyons pas que *Bélisaire* soit » digne de l'enfer, pour avoir dit qu'il étoit » bon-homme. » On a toujours dit effectivement que ce *Bélisaire* étoit un bonhomme.

« Vous prétendez que cette bonté est une » héréfie, parce que *S. Pierre* dans sa pre- » miere Epitre, Chap. 5, ℣. 5, a dit que » *Dieu réſiſte aux Superbes.* Mais celui qui a » fait votre Mandement n'a gueres penſé à » ce qu'il écrivoit. Dieu réſiſte, je le veux; » la réſiſtance ſied bien à Dieu. Mais à qui » réſiſte-t'il ſelon *Pierre ?* Liſez de grace ce » qui précede, & vous verrez qu'il réſiſte » aux Prêtres qui paiſſent mal leur troupeau, » & ſur-tout aux jeunes qui ne ſont pas » ſoumis aux vieillards. *Inſpirez-vous*, dit-il, » *l'humilité les uns les autres, car Dieu réſiſte* » *aux Superbes.* »

Eloquent *A*rchevêque, au nom de Dieu, ne parlez jamais de Dieu, *Dixit Dominus impio, quare aſſumis teſtamentum meum per os tuum*, ou quand vous en parlerez, n'en parlez jamais aux dépens de vous-même; ſur-tout gardez-vous bien de dire *qu'il réſiſte*

aux Prêtres qui paiſſent mal leur troupeau, vous, qui empoiſonnez celui des autres, car on vous dira, *ex ore tuo te judico, ſerve nequam.*

« Or, je vous demande quel rapport il y » a entre cette réſiſtance de Dieu & la bonté » de *Béliſaire*? » Si vous ne le voyez pas, pourquoi prenez-vous la mître?

« Il eſt utile de recommander l'humilité; » mais il faut auſſi recommander le ſens » commun. » Etrange Archevêque, on vous l'a recommandé ſouvent: par quelle fatalité faut-il qu'on puiſſe dire de vous avec tant de raiſon, *admoneri potuit, mutari non potuit*?

« On eſt bien étonné que votre Manda- » taire ait critiqué cette expreſſion humaine » & naïve de *Béliſaire: eſt-il beſoin qu'il y* » *ait tant de Reprouvés.* » De quoi ſe mêle *Béliſaire*, tout *naïf* & tout *humain* qu'il eſt, d'oſer ſonder les décrets de Dieu? Ce *bonbomme* veut-il être bon aux dépens de Dieu même?

« Non-ſeulement vous ne voulez pas que » *Béliſaire* ſoit bon, mais vous voulez auſſi

» que le Dieu de Miſéricorde ne ſoit pas » bon. » En reprimant la bonhommie de *Béliſaire*, on n'a pas prétendu mettre des bornes à la bonté de Dieu ; on ſouhaite même qu'il ne ceſſe jamais d'être bon envers vous.

« Quel plaiſir aurez-vous, s'il vous plaît, » quand tout le monde ſera damné ? Nous » ne ſommes point ſi impitoyables dans no- » tre Iſle. » Nous ignorons comment on ſe comporte dans votre Iſle ; mais nous vous croyons *très-pitoyables :* vos raiſonnemens en font foi.

« Notre Prédéceſſeur le grand *Tillotſon*, » reconnu pour le Prédicateur de l'Europe » le plus ſenſé & le moins déclamateur, a » parlé comme *Béliſaire* dans preſque tous » ſes ſermons. »

Vous mentez, ô Archevêque, permettez-nous de vous le dire ; vous en uſez à l'égard de *Tillotſon* votre feu confrere, comme vous en avez uſé à l'égard de *Warburton* votre confrere exiſtant. Vous vous êtes appuyé de l'autorité de celui-ci, en défigurant ſes ſentimens ; & il vous a dit,

je parlerai bien moi-même ſans que vous me faſſiez parler, ou ſi vous me faites parler, ne me faites dire que ce que j'ai dit. Il falloit attendre qu'il fût mort, comme vous agiſſez ici fort prudemment à l'égard de *Tillotſon*.

« Vous me permettrez ici de prendre ſon » parti. » Vous ne prenez pas ſon parti, mais c'eſt ſur lui que vous vous appuyez pour défendre le vôtre.

« Soyez damné ſi vous le voulez, Mylord, » vous & votre Mandataire; j'y conſens de » tout mon cœur; mais je vous avertis que » je ne veux point l'être, & que je ſouhai- » terois auſſi que mes amis ne le fuſſent » point. Il faut avoir un peu de charité. »

Charitable Archevêque, le bon *Béliſaire* n'auroit pas parlé comme vous.

Mais je ne veux point l'être. Vous le ſerez cependant, ſi vous ne faites une meilleure Lettre pour rétracter celle-ci, ſi vous perſéverez à outrager l'Egliſe, ſi vous n'avez dans le cœur la charité que vous avez à la bouche; *vos amis* le ſeront auſſi, s'ils ſont aſſez ſimples pour ſuivre vos maximes. Nous ne dirons pas que *nous y conſentons*

de tout notre cœur ; nous l'avons trop bon, ſans nous en vanter : c'eſt même pour prévenir votre damnation, que notre zele vous avertit d'écrire & d'agir plus conformément à la Religion & à vos devoirs.

« J'aurois bien d'autres choſes à dire à » votre Mandataire. Je lui recommanderois » ſurtout d'être moins ennuyeux. L'ennui » eſt toujours mortel pour les Mandemens ; » c'eſt un point eſſentiel auquel on ne prend » pas aſſez garde dans votre pays. »

J'aurois bien d'autres choſes à dire à votre Mandataire. Nous aurions auſſi bien des queſtions à faire à celui de *Béliſaire.* Pourquoi, lui dirions-nous, ſe charge-t'il des querelles des autres, tandis qu'il en a tant à ſoutenir pour ſon propre compte ? Pourquoi tient-il chez lui, depuis quelques-années, un bureau d'adreſſe où tous les Comglaignans trouvent le ſecret, moyennant un peu de louange, de faire enfanter à ſa plume tant de ſatyres de commande contre tous ceux qu'ils veulent diffamer ? Pourquoi eſt-il toujours prêt à écrire ſur tout ce qui ſe dit, ſur tout ce qui arrive, ſur tout ce qui ſe décide ? Pourquoi veut-il faire le plaiſant

ſur des choſes & dans un tems où la gravité de ſon âge & l'épuiſement de ſon eſprit devroient lui faire prendre un autre ton ? Pourquoi..... Mais le Mandataire recommande de n'être point ennuyeux ; nous finirons donc de crainte d'être pis en continuant la Légende.

« Sur ce, mon cher confrere, je vous » recommande à la *Bonté* divine, quoique » le mot de *bon* vous faſſe tant de peine.

» Votre *bon* Confrere l'Archevêque de » Cantorberi. »

Et nous, Confrere, ſans Confrere, nous vous recommandons à la très-ample Miſéricorde de Dieu, quoique le mot de *Pardon* vous faſſe tant de peine, & que perſonne n'en ait plus beſoin que vous.

L'Archevêque de Cantorbéri a joint un *Proſcriptum* à ſa Lettre, pour compléter ſon délire.

« *P. S.* Quand vous écrirez à l'Evêque de » Rome, dit-il, faites-lui, je vous prie, mes » complimens. J'ai toujours beaucoup de conſidération pour lui en qualité de Frere. On » me mande qu'il a eſſuyé depuis peu quel- » ques petits déſagrémens ; qu'un cheval de

» Naples a donné un terrible coup de pied » à ſa mule ; qu'une barque de Veniſe a » ſerré de près la barque de *S. Pierre ;* & » qu'un fromage de Parmeſan lui a donné » une indigeſtion violente. J'en ſuis fâché : » on dit que c'eſt un *bon-homme*, pardon- » nez-moi ce mot. J'ai fort connu ſon pere » dans mon voyage d'Italie ; c'étoit un *bon* » Banquier ; mais il paroît que ſon fils n'en- » tend pas ſon compte. »

Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome.... faites-lui mes complimens. O Archevêque, vous lui en avez tant adreſſés vous-même, que vous pouvez fort bien vous paſſer de Mandataire.

On me mande..... qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à ſa mule. Que vous plaiſantez joliment pour un Archevêque Anglois ! Ecoutez auſſi ce qu'on nous mande. On nous écrit que l'Ex-Jéſuite *Nonôte* vous a donné neuf cens ſoixante ſoufflets dans ſon Livre, ſans que vous en ayez tiré d'autre vengeance que celle de pouvoir dire avec M. de *Pourceaugnac : il m'a ſoufflété, mais je lui ai bien dit ſon fait ;* Que la République de Genéve vous avoit chaſſé des

bords

bords de ſon lac, & vous avoit repouſſé au loin en terre ferme ; que le ſel des plaiſanteries de M. *Fréron* vous donnoit ſouvent des indigeſtions violentes qui portent à votre cerveau ; & l'on ajoute, pour comble de malheur, que M. de la *Beaumelle* va donner une Edition de toutes vos Œuvres avec des Notes critiques. *Nous en ſommes fâchés*, car vous devenez de plus en plus *bon-homme* ; pardonnez-nous ce mot, ou changez votre maniere de badiner.

J'ai connu ſon pere . . . . . c'étoit un bon Banquier. Nous avons auſſi connu le vôtre, c'étoit un bon Notaire. Il a fait d'aſſez bons Actes en ſa vie ; mais ſon fils en a fait quelquefois de très-mauvais.

Du badinage on paſſe naturellement à l'indignation. Ce dernier ſentiment eſt inévitable, quand on voit tant d'audace d'une part, & tant de platitude de l'autre. Qu'on compare la maniere dont l'*Aretin* moderne parle des perſonnes les plus reſpectables, & ſur-tout du Chef de l'Egliſe, avec la maniere dont il écrivoit à *Benoît XIV*, & que l'on diſe, non pas *quantum mutatus ab illo!* mais *dépoſitâ vir adeſt larvâ.*

(a) LETTRE de M. de VOLTAIRE au Pape BENOIST XIV, en lui envoyant sa Tragédie de MAHOMET.

« TRÈS-SAINT PERE,

» Votre Sainteté voudra bien pardonner » la liberté que prend un des derniers Fide- « les, mais un des plus grands Admirateurs » de la vertu, de consacrer au Chef de la

---

(a) On sera peut-être charmé de savoir ce qui engagea M. de *V.* à écrire au Pape *Benoît XIV.* Ce Poëte ayant vu une Estampe du Portrait de cet illustre Pontife, crut y appercevoir les traits du génie & de la vertu, & saisi d'enthousiasme, il mit au bas ce Distique latin qu'il lui fit parvenir par le Cardinal *Passionnéi.*

Lambertinus hic est Roma decus, & pater orbis,
Qui mundum scripsis docuit, virtutibus ornat.

On l'a traduit ainsi :

Du Monde & des Romains ce Pontife est le Pere ;
Sa vertu nous instruit, son esprit nous éclaire.

M. de *V.* ayant appris que *Benoît XIV* avoit favorablement reçu le Distique, lui envoya peu de tems après sa Tragédie de *Mahomet.*

» véritable Religion, un Ecrit contre le » Fondateur d'une Religion fauſſe & bar- » bare.

» A qui pouvois-je plus convenablement » adreſſer la ſatyre de la cruauté & des er- » reurs d'un faux Prophete, qu'au Vicaire, » & à l'Imitateur du Dieu de la vérité & de » la douceur.

» Que votre Sainteté daigne permettre » que je mette à ſes pieds & le Livre & l'Au- » teur. J'oſe lui demander ſa protection pour » l'un & ſa bénédiction pour l'autre. C'eſt » dans ces ſentimens de vénération que je » me proſterne pour baiſer ſes pieds ſacrés. »

A Paris, le 17 Août 1745.

CHAPITRE DERNIER.

COMMUNION de M. de Voltaire *dans l'Egliſe Paroiſſiale de Ferney. Sermon prêché par M. de* Voltaire *après ſa Communion. Commerce de Lettres à ce ſujet entre M. l'Evêque d'Annecy & M. de* Voltaire. *Sommation, Déclaration, Profeſſion de Foi, Communion de M. de* Voltaire, *& autres Pieces curieuſes, le tout fait pardevant Notaire & Témoins.*

ENFIN, voilà M. de *Voltaire* replacé au nombre des ſimples Fideles. Nous voudrions de tout notre cœur pouvoir le féliciter ſur la ſincérité des démarches chrétiennes qu'il fit au mois d'Avril 1768. Mais par malheur, la charité la plus indulgente ne ſauroit ajouter foi aux démonſtrations extérieures qu'il crut devoir donner au Public, dont l'indignation étoit alors à ſon comble. Elles ſont ſi inſuffiſantes, & de plus M. d'*Annecy*, ſon Evêque, parut ſi peu perſuadé de la droiture de ſes intentions, que nous croyons devoir nous en

tenir à ſon avis. Ce Prélat ayant appris qu'il avoit communié le jour de Pâques dans l'Egliſe Paroiſſiale de Ferney, & qu'il avoit, après ſa Communion, fait un Diſcours au Peuple ſur les Larcins & ſur le Vol, lui écrivit, le 11 Avril 1768, une Lettre où il déploya tout le zele & toute la modération d'un Paſteur auſſi éclairé que charitable ; il lui faiſoit connoître combien il déſiroit que ſa converſion fût ſincere, & lui indiquoit, avec ménagement, les moyens qu'il devoit prendre pour faire revenir ſur ſon compte les perſonnes qui avoient été plus ſcandaliſées qu'édifiées de ſa Communion, qu'il auroit dû, diſoit-il, faire précéder & ſuivre de quelques circonſtances plus édifiantes.

M. de *Voltaire*, loin de répondre cathégoriquement aux inſinuations du Prélat, ſe contenta de lui écrire d'un ſtyle qui n'annonçoit pas le Philoſophe parfaitement converti. Il paroît d'abord étonné de la Lettre qu'il a reçue ; & au lieu d'entrer dans les vues ſages qu'on lui propoſe, il ne ſonge qu'à produire l'étalage de tout ce qu'il a

fait pour ſes Vaſſaux ; il s'occupe à rappeller le ſouvenir de l'Egliſe qu'il a bâtie, & paroît plus content d'avoir édifié une Egliſe, que convaincu de la néceſſité d'édifier ſon prochain. De-là il paſſe à une juſtification un peu amere au ſujet des calomnies auxquelles il prétend avoir été en butte. Rendons-lui cependant juſtice, il dit « qu'il » doit mépriſer les impoſtures, ſans pour» tant haïr les Impoſteurs ; que plus il avance » en âge, plus il doit écarter de ſon cœur » tout ce qui pourroit l'aigrir ; & que le » meilleur parti qu'il puiſſe prendre contre » la calomnie, c'eſt de l'oublier. » Ces ſentimens ſont très-louables : mais il ſeroit à ſouhaiter que tout ce qu'on a dit contre lui ne fût que des calomnies. Enſuite citant *Cicéron*, qu'il paroît choiſir par trop de préférence dans une Lettre d'édification, il ajoute, « que ſans la charité l'homme n'eſt » que l'ennemi de l'homme, que l'eſclave » de l'amour-propre, des vaines grandeurs, » des diſtinctions frivoles, de l'orgueil, de » l'avarice & de toutes les paſſions. » Il eſt à croire, après cela, qu'il gémit de bon

cœur de tous les excès dans leſquels ſes diverſes paſſions l'ont jetté. Mais pourquoi, pour la plus grande ſatisfaction des conſciences droites & timorées, n'a-t'il pas rétracté plus poſitivement tout ce qu'il a à ſe reprocher ſur ces différens articles ? Enfin, dans un *Poſt-Scriptum*, il juſtifie ſon Sermon du jour de ſes Pâques, par le droit qu'ont tous les Seigneurs de Paroiſſe, à ce qu'il prétend, d'inſtruire les Vaſſaux de tout ce qui ſe paſſe, le jour qu'ils rendent le pain béni.

M. l'Evêque d'*Annecy* ne fut point content de cette réponſe. Il lui écrivit le 25 Avril, en ces termes.

« Je n'ai pû qu'être ſurpris qu'en affectant de ne pas entendre ce qui étoit fort » intelligible dans ma Lettre, vous ayez » ſuppoſé que je vous ſavois bon gré d'une » Communion de politique, dont les Proteſtans n'ont pas été moins ſcandaliſés » que les Catholiques. J'en ai gémi plus » que tout autre ; & ſi vous étiez moins » éclairé & moins inſtruit, je croirois devoir vous apprendre en qualité d'Evêque

» & de Paſteur, qu'en ſuppoſant le ſcan-
» dale donné au Public, ſoit par les écrits
» qu'il vous attribue, ſoit par la ceſſation
» de preſque tout acte de Religion depuis
» pluſieurs années, une Communion faite
» ſuivant les vrais principes de la Morale
» chrétienne exigeoit préalablement de vo-
» tre part des réparations éclatantes & ca-
» pables d'effacer les impreſſions priſes ſur
» votre compte, & que, juſques-là, aucun
» Miniſtre inſtruit de ſon devoir n'a pu &
» ne pourra vous abſoudre ni vous per-
» mettre de vous préſenter à la Table
» ſainte, &c. »

M. d'*Annecy* n'en exigeoit pas trop. Une grande ame qui revient ſincérement à Dieu, n'a pas beſoin d'exhortation pour donner à la plénitude de ſon retour toutes les qualités que le repentir doit inſpirer par lui-même. *S. Auguſtin* auſſi grand génie, pour ſon tems, que M. de *Voltaire*, ſe porta de lui-même à déplorer ſes erreurs & ſes fautes. Il ne ſe borna pas à un ſimple Sermon ſur le Vol.

Après avoir appris à M. de *Voltaire* ce

qu'il devoit faire, M. l'Evêque d'Annecy réfute le prétendu droit qu'ont les Seigneurs de prêcher. Le reſte de ſa Lettre eſt rempli de leçons très-ſages eſt très-propres à faire connoître au Pénitent la différence qui ſubſiſte entre une ame élevée par le véritable eſprit de la Religion, & une ame conduite par la vaine gloire de la Philoſophie.

M. de *Voltaire* répondit encore à cette Lettre par une autre du 29 Avril. Celle-ci ne contient que des plaintes d'avoir été calomnié dans l'eſprit du Prélat, qu'une tournure adroite pour faire valoir les ſervices qu'il a rendus, & finit, comme la précédente, par un anéantiſſement devant la Providence divine où il renferme ſon néant, ſes fautes & ſon repentir.

Dans ſa Réponſe du 2 Mai de la même année, M. l'Evêque d'Annecy juſtifie les perſonnes que M. de *Voltaire* ſoupçonne de l'avoir calomnié ; il lui remontre que toute l'Europe étant imbue de ſes écrits, il ne doit pas s'attacher à des Particuliers, pour leur imputer aucune délation auprès de ſon Paſteur ; il lui fait connoître que c'eſt à lui-

même qu'il doit s'en prendre de s'être mis dans la néceſſité d'avoir beſoin d'une réparation éclatante ; il l'exhorte à déſavouer les Ouvrages qu'on lui attribue, & à les retracter s'il en eſt l'Auteur, comme le moyen le plus ſûr de rétablir ſa réputation, ſelon lui, injuſtement attaquée ; il termine ſa Lettre en abandonnant M. de *Voltaire* à ſes réflexions, & lui déclare qu'il ne doit pas s'attendre à de nouvelles Réponſes, « juſ-» qu'à ce qu'un retour de votre part, tel » que je le ſouhaite, lui dit-il, me mette » à même de vous convaincre de la droiture » de mes inſtructions & de la ſincérité du » deſir de votre ſalut qui ſera toujours in-» ſéparable du reſpect avec lequel j'ai l'hon-» neur d'être, &c. »

M. de *Voltaire* fit apparemment des réflexions ſur les avertiſſemens de ſon Evêque. Sans lui r'écrire, il prit le parti de ſe conformer à ſon devoir. L'a-t'il fait ſincérement ? nous nous garderons bien d'aſſurer le contraire. Nous mettrons les Pieces ſous les yeux du Lecteur : il décidera lui-même ce qu'il en doit penſer.

ACTE ſignifié à M. le Curé de Ferney.

« *François-Marie de Voltaire*, Gentilhom-
» me Ordinaire de la Chambre du Roi,
» Seigneur de Ferney, Tournay, &c. &c.
» âgé de ſoixante-quinze ans paſſés, étant
» d'une conſtitution très-foible, s'étant
» traîné à l'Egliſe le ſaint Jour du Dimanche
» des Rameaux, malgré ſes maladies, &
» ayant depuis ce jour eſſuyé pluſieurs ac-
» cès d'une fiévre violente, dont le ſieur
» *Bugros*, Chirurgien, a averti M. le Curé
» de Ferney, ſelon les loix du Royaume;
» & ledit malade ſe trouvant dans l'incapa-
» cité totale d'aller ſe confeſſer & commu-
» nier à l'Egliſe pour l'édification de ſes
» Vaſſaux, comme il le doit & le deſire,
» & pour celle des Proteſtans dont ce pays
» eſt entouré, prie M. le Curé de Ferney
» de faire, en cette occaſion, tout ce que
» les Ordonnances du Roi, & les Arrêts des
» Parlemens commandent, conjointement
» avec les Canons de l'Egliſe Catholique,
» profeſſée dans le Royaume; Religion dans
» laquelle ledit Malade eſt né, a vécu &

» veut mourir, & dont il veut remplir » tous les devoirs, ainſi que ceux de Sujet » du Roi, offrant de faire toutes les Dé- » clarations néceſſaires, toutes proteſta- » tions requiſes, ſoit publiques, ſoit par- » ticulieres, ſe ſoumettant pleinement à ce » qui eſt de regles, ne voulant omettre au- » cun de ſes devoirs quel qu'il puiſſe être, » invitant M. le Curé de Ferney à remplir » les ſiens avec la plus grande exactitude, » tant pour l'édification des Catholiques » que des Proteſtans qui ſont dans la mai- » ſon dudit malade : la préſente ſignée de ſa » main & de deux témoins, dont copie reſtée » au Château, ſignée auſſi du malade & des » deux mêmes témoins; l'original & une au- » tre copie laiſſée entre les mains de mon dit » Sr. Curé de Ferney, par les deux témoins » ſouſſignés ; ſauf à les rendre authentiques » par main de Notaire ſi beſoin eſt, le 30 « Mars 1769, à dix heures du matin. »

DE VOLTAIRE.

Bigex, *Vaginiere*, Témoins.

Déclaration de M. de VOLTAIRE.

« ET depuis au Château de Ferney, le » 31 Mars après midi, l'an 1769, pardevant » moi Notaire ſouſſigné, & en préſence » des Témoins ci-après nommés, eſt com- » paru Meſſire *François-Marie de Voltaire*, » Gentilhomme Ordinaire de la Chambre » du Roi, l'un des Quarante de l'Académie » Françoiſe, Seigneur de Ferney, Tournex, » Pregny & Chambeiſi, demeurant en ſon » dit Château, lequel a declaré que le nom- » mé *Nonote*, ci-devant ſoi-diſant Jéſuite, » & le nommé *Guyon*, ſoi-diſant Abbé, » ayant fait contre lui des (*a*) Libelles auſſi

(*a*) Pourquoi appeller Libelles, & ſurtout *Libelles inſipides & calomnieux*, deux Critiques excellentes que tous les Gens ſenſés ont appuyées de leurs ſuffrages? Pourquoi ſe plaindre d'avoir été accuſé injuſtement de manquer de reſpect pour la Religion Catholique? Pourquoi aſſurer qu'on n'a jamais ceſſé de la reſpecter, & ſurtout de la pratiquer? Ce ne ſont point tant les Abbés *Guyon* & *Nonote* à qui il faut reprocher une pareille accuſation, qu'à l'Auteur du Catéchu-

» inſipides que calomnieux, dans leſquels ils » accuſent ledit Meſſire *de Voltaire* d'avoir » manqué de reſpect pour la Religion Ca- » tholique; il doit à la vérité, à ſon hon- » neur & à ſa piété, de déclarer que jamais » il n'a ceſſé de reſpecter & de pratiquer la » Religion Catholique profeſſée dans le » Royaume; qu'il pardonne à ſes Calom- » niateurs; que ſi jamais il lui étoit échappé » quelque indiſcrétion préjudiciable à la » Religion de l'Etat, il en demanderoit » pardon à Dieu & à l'Etat, & qu'il a » vécu & veut mourir dans l'obſervance » de toutes les Loix du Royaume, & dans » la Religion Catholique étroitement unie » à ſes Loix. Fait & prononcé audit Châ- » teau leſdits jour, mois & an que deſſus, » en préſence du Révérend Sieur *Antoine* » *Adam*, Prêtre, ci-devant ſoi-diſant Jé-

---

mene, de l'*Hiſtoire du Banniſſement des Jéſuites de la Chine*, du *Dictionnaire Philoſophique*, de la *Philoſophie de l'Hiſtoire*, de l'*Epitre aux Romains*, du Livre intitulé *Dieu & les Hommes*, de la *Canoniſation de Cucufin*, &c. &c. &c.

» ſuite, & de Sr. Simeon *Bigex*, Bourgeois de » la Balme de Rhin en Genevois, de Sieur » *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre Bijou- » tier, & de *Pierre l'Archevêque*, Sindic, » tous demeurans audit Ferney, Témoins » requis. »

Signé, DE VOLTAIRE.

Autre Déclaration de M. DE VOLTAIRE, *en recevant la Communion.*

« ET depuis, au même Château de Fer- » ney, à neuf heures du matin, du premier » Avril 1769, par devant le dit Notaire & » en préſence de Témoins ci-après nommés, » eſt comparu ledit Meſſire *François-Marie* » *de Voltaire*, Gentilhomme Ordinaire du » Roi, l'un des Quarante de l'Académie » Françoiſe, Seigneur de Ferney, Tournex, » Pregni & Chambeiſi, demeurant à ſon dit » Château de Ferney, lequel immédiate- » ment après avoir reçu dans ſon lit, où il » eſt détenu malade, la ſainte Communion » de M. le Curé de Ferney, a prononcé ces » propres paroles :

» *Ayant mon Dieu dans ma bouche, je dé-*

» *clare que je pardonne ſincérement à ceux qui* » *ont écrit au Roi des calomnies contre moi,* » *& qui n'ont pas réuſſi dans leurs mauvais* (*a*) » *deſſeins.*

» De laquelle Déclaration ledit Meſſire » de *Voltaire* a requis acte que je lui ai oc- » troyé, en préſence de Révérend Sr. *Pierre* » *Gros*, Curé dudit Ferney ; d'*Antoine Adam*, » Prêtre, ci-devant ſoi-diſant Jéſuite, de *Si-* » *meon Bigex* ; de *Claude Joſeph*, Capucin du » Couvent de Gex ; de *Claude-Etienne Mau-* » *gié*, Orfevre & Bijoutier, & de *Pierre l'Ar-* » *chevêque*, Sindic dudit Ferney, y demeu- » rans, Témoins ſouſſignés, avec ledit » Meſſire de *Voltaire*, & moi Notaire ; au- » dit Château, leſdites heure, jour, mois » & an que deſſus. »

(*a*) On trouve aſſez extraordinaire que ce pardon des Ennemis ne paroiſſe, en quelque ſorte, fondé que ſur l'impuiſſance où ils ont été de lui nuire. Si ce n'eſt pas là l'intention du nouveau Converti, pourquoi a-t'il ajouté, *& qui n'ont pas réuſſi dans leurs mauvais deſſeins* ? Ces mots étoient plus qu'inutiles dans la circonſtance préſente.

Profeſſion de foi de M. DE VOLTAIRE.

« L'AN 1769, & le 15 Avril, par de-
» vant moi *Claude Raffo*, Notaire Royal
» au Baillage de Gex, réſident à Ferney,
» ſouſſigné & en préſence des Témoins ci-
» après nommés, ont comparu Révérend
» Sieur *Pierre Gros*, Prêtre & Curé dudit
» Ferney; *Pierre l'Archevêque*, Sindic dudit
» Ferney; *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre
» Bijoutier; *Jean-Baptiſte Antoine*, *Guilhau-*
» *me*, *Louis* Bugros, Chirurgien, Aggrégé à
» l'Académie Royale de Montpellier, Juré
» en ce dit Pays de Gex; Révérend Pere
» *Claude Joſeph*, Prêtre & Capucin du Cou-
» vent de Gex; & *Pierre Jacquin*, Maître
» d'Ecole, demeurant audit Ferney, &c.
» leſquels ont déclaré avoir été préſens
» lorſque Monſieur *François-Marie Arouet*
» *de Voltaire*, Gentilhomme Ordinaire de
» la Chambre du Roi, & l'un des Quarante
» de l'Académie Françoiſe, Seigneur de
» Ferney, &c. &c. demeurant en ſon Châ-
» teau dudit Ferney, a fait la Confeſſion
» de foi ſuivante, le premier Avril de la-
» dite année, ſur les neuf heures du matin,

» avant de recevoir le Saint Viatique dudit » Sieur Curé de Ferney.

» Je crois fermement tout ce que l'Egliſe » Catholique, Apoſtolique & Romaine » croit & confeſſe. Je crois un ſeul Dieu en » trois perſonnes, Pere, Fils & Saint Eſprit, » réellement diſtinguées, ayant la même » nature, la même divinité & la même » puiſſance; que la ſeconde perſonne s'eſt » fait homme; qu'elle s'appelle *Jeſus-Chriſt*, » mort pour le ſalut des hommes, qu'il a » établi la ſainte Egliſe, à laquelle il ap- » partient de juger du véritable ſens des » écritures; je condamne auſſi toutes les » héréſies que la même Egliſe a condamnées » & rejettées, ainſi que toutes les interpré- » tations & mauvais ſens que l'on y peut » donner.

« C'eſt cette foi véritable & catholique, » hors de laquelle on ne peut être ſauvé, que je profeſſe, que je reconnois ſeule vé- » ritable, je jure, je promets, m'engage » de la profeſſer & de mourir dans cette » croyance, moyennant la grace de Dieu. »

« Je crois auſſi d'une foi ferme, & je » confeſſe tous & un chacun des articles » contenus dans le Symbole des Apôtres que » j'ai récité en latin fort diſtinctement ; je » déclare de plus que j'ai fait cette même » confeſſion de foi entre les mains du Ré- » vérend Pere *Joſeph*, Capucin, avant que » de me confeſſer.

» Telle eſt l'audition deſdits Comparants » qu'ils ont confirmée par ſerment véritable, & de laquelle ils m'ont demandé acte » que je leur ai octroyé, pour ſervir à ce » que de raiſon. Fait & paſſé dans le Preſbytere audit Ferney, en préſence de *Bernard Jacques*, Manœuvre, & de *J. l'Archevêque*, ancien Sindic, demeurant audit » Ferney, Témoins requis & illitterés, de » ce enquis leſdits Comparans ont ſigné,

» *Gros*, Curé. *Claude-Joſeph*, Capucin. » *Pierre l'Archevêque*, Sindic actuel. *Claude-* » *Etienne Maugié. Pierre Jacquin. Bugros*, » Chirurgien.

» Contrôlé à Gex, le 15 Avril 1769, » reçu vingt-un ſols. »

Signé, DE LA CHAUT.

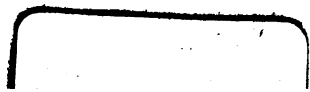
« Je ſouſſigné *Claude Raffo*, Notaire » Royal au Baillage de Gex, réſident à » Ferney, déclare & certifie avoir extrait » & collationné mot à mot ſur leurs ori- » ginaux les actes ci-deſſus à moi exhibés » par M. de *Voltaire* : le tout fait à ſa réqui- » ſition. Le 15 Avril 1769. »

RAFFO, avec paraphe.

Ici l'Auteur s'arrête, en attendant que les fureurs de M. de *Voltaire* lui fourniſſent de quoi former un autre Volume.

FIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

n 410